

LE MÉMORIAL

CATHOLIQUE.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

Introduction.



LA société se partage aujourd'hui en deux peuples, confondus encore par des intérêts matériels, mais divisés sur tout ce qui tient à l'ordre moral. L'un croit tout ce que l'autre nie, aime tout ce que l'autre hait, défend tout ce que l'autre attaque; et comme on dispute des bases de la société, il s'agit pour elle, dans cette lutte, de l'existence même. Ces deux peuples, dont les forces se balancent encore, n'en font encore que des essais partiels. Selon que l'un ou l'autre obtient la prépondérance dans une nation, une révolution particulière éclate, une restauration particulière commence. Le monde, incertain de ses destinées, s'agitiera dans ces alternatives, et flottera comme suspendu entre la vie et la mort, jusqu'au moment où, l'un de ces deux peuples ayant acquis un ascendant irrésistible, la société descendra dans l'abîme, ou remontera vers les cieux.

Ces deux peuples, quoique divisés sur tout le reste, s'accordent à reconnaître que le principe de leur séparation se trouve dans les doctrines opposées qui les dirigent; et, à l'exception de certains hommes qui veulent tout expliquer par les intérêts particuliers,

5161

7

30020

parce que les intérêts particuliers seuls les touchent, il n'y a sur ce point qu'une voix dans l'Europe entière. Aussi, bien que cette guerre dure depuis trois siècles, les deux sociétés ennemies, loin d'espérer un accord durable, ne conçoivent pas même la possibilité d'une trêve; car on peut appaiser une guerre d'intérêt, par des concessions réciproques, mais une guerre de doctrines, jamais. Le temps, qui calme toutes les autres dissensions, ne fait que fortifier cette lutte, parce que les doctrines contraires, en se développant, ne font que se diviser davantage; et, lorsqu'enfin étendues à toutes leurs conséquences, elles se trouvent opposées en tout, comme aujourd'hui, on voit alors se réaliser sur la terre, dans les proportions que comporte l'état présent, cette séparation de l'ordre parfait, et du désordre sans borne, qui reçoit ailleurs sa consommation.

Dès qu'une fois on a compris le principe du choc terrible qui ébranle le monde, on ne peut se faire illusion sur le seul moyen qui puisse y remédier. La guerre règne dans la haute région de l'ordre social, dans le monde des esprits : c'est là que se sont formées les tempêtes : c'est de là seulement qu'on peut faire descendre la sérénité ; et la société, qui périclète par l'anarchie des opinions, ne sera sauvée que par des croyances.

Or, dans ce combat de doctrines, il n'existe que deux principes réellement opposés, dont plusieurs esprits peuvent ne pas tirer toutes les conséquences, mais qui renferment tout ce qu'il y a de vrai ou de faux, d'utile ou de nuisible dans les pensées humaines. L'un est le principe catholique, qui, soumettant toutes les opinions particulières à l'autorité des croyances générales, établit une société parfaite entre les intelligences, et les met dans l'heureuse nécessité de conserver à-la-fois toutes les vérités : l'autre est le principe philosophique, qui soumettant les croyances générales aux caprices des opinions particulières, établit l'anarchie entre les intelligences, et leur donne la funeste liberté d'adopter à leur gré toutes les erreurs.

Il suit de là que, si l'on veut protéger avec succès

l'ordre social , il faut de toute nécessité se placer sur la base catholique. C'est là seulement qu'on est fort, parce que c'est là seulement qu'on est conséquent. Quiconque , s'appuyant sur une autre base , prétend défendre la société contre la révolution , ne comprend ni ce qu'il défend , ni ce qu'il combat : car , en rejetant l'autorité qui peut seule commander aux intelligences , il établit par là l'indépendance de chaque esprit , qui est le principe même de la révolution qu'il attaque. Hors de la foi catholique , il n'existe que des opinions particulières ; et le monde ne périt , que parce que les opinions particulières , affranchies de toute règle , minent de toutes parts les croyances générales , sur lesquelles repose la société. Aussi tous ces systèmes qui , avouant au moins implicitement le principe même des systèmes anarchiques , s'efforcent d'être sociaux dans leur application , non-seulement n'ont aucune action sur les esprits , (car l'erreur conséquente est plus forte que la vérité dont l'inconséquence arrête l'effet ;) mais , de plus , ils poussent les esprits droits vers les opinions révolutionnaires , dont ils conservent le fonds ; et , sous ce rapport , quelles que soient les intentions de ceux qui les professent , et les talents qui les préconisent , l'ordre social compromis par cette défense contradictoire , doit redouter , à l'égal d'une guerre formelle , cette funeste protection.

Mais dès qu'on appuie les vérités sociales sur la doctrine catholique , elles sont inébranlables , parce qu'alors elles reposent sur leur véritable fondement. La société politique ne subsiste que par la soumission des esprits à des croyances et à des devoirs communs ; et le principe de cette soumission ne se trouve que dans la société religieuse universelle , qui seule a le droit de commander aux esprits. Est-il donc si difficile de comprendre que cette autorité spirituelle , qui règne dans tous les temps et dans tous les lieux , est la seule digne qu'on puisse opposer à ce torrent d'opinions indépendantes , qui menace de tout renverser ? Tant qu'on opposera des systèmes à des systèmes , on ne fera qu'augmenter le cahos , et jamais les opinions individuelles ne recule-

ront devant d'autres opinions individuelles, qui n'ont aucun droit de leur commander. Pour soumettre les esprits, il faut opposer à leurs pensées particulières, variables et divisées entr'elles, l'immuable autorité des croyances générales, dont la société religieuse conserve le dépôt à travers les vicissitudes humaines. Et en vérité, lorsqu'il s'agit de défendre l'ordre établi par le créateur de la société, quiconque n'a que ses opinions est bien orgueilleux, s'il les croit nécessaires, et bien coupable, si, ne le croyant pas, il trouble le monde pour les faire prévaloir.

C'est d'après ces considérations qu'on se détermine à publier un ouvrage, organe permanent des doctrines catholiques, appliquées à tous les besoins actuels de la société. Pour bien comprendre les raisons qui font naître cette entreprise, et l'action qu'elle peut avoir sur les esprits, il est utile de se rappeler l'influence qu'ont exercée les écrits périodiques, analogues à celui-ci, qui ont paru successivement depuis le rétablissement de la religion en France, et de considérer l'état des journaux existans, dans leur rapports avec la propagation des doctrines catholiques.

Dès que la religion, rappelée de son exil, put faire entendre sa voix dans les temples, elle s'ouvrit aussitôt, dans des écrits périodiques, une chaire d'où elle pût parler à la société toute entière. Les journaux contribuèrent puissamment à dissiper les préjugés irreligieux qui régnaient à cette époque, et l'on se rappelle encore la vive impression qu'ils produisirent. La philosophie ne soutint que faiblement la lutte : elle était alors toute honteuse d'elle-même. Si de temps en temps elle essayait quelques réponses, ses écrits, tracés d'une main naguère armée d'une hache homicide, semblaient être encore trempés de sang humain, et ses murmures impies étaient comme les derniers bruits des échafauds qui venaient de tomber.

Bientôt un homme qui ne voulait ni de la vérité, ni de l'erreur, parce qu'il ne voulait que lui, les força l'une et l'autre de se taire devant son épée. Il les avait laissées libres, tant qu'il douta de sa toute-puissance; dès qu'il crut

la sentir, il les enchaina. Cet homme avait compris le pouvoir des doctrines, et c'est pourquoi il le redoutait comme un rival : on eût dit qu'une armée ennemie lui causait moins d'alarmes que quelques feuilles, qui portaient, à travers la France muette, la confiance de quelques vérités : leur silence fut un de ses triomphes.

La restauration ne fut d'abord en France qu'un songe d'espérance. La révolution était détrônée, on la crut morte; et les pompes qui accompagnaient le retour des princes légitimes, semblaient être ses funérailles. Quelques voix s'élevèrent pour dissiper l'illusion; elle se perdirent au milieu de l'ivresse générale. Les peuples avaient encore besoin de leçons terribles, pour apprendre que ce sont les doctrines qui ébranlent ou raffermissent les empires.

Leur puissance ne tarda pas à se manifester, lorsque la faction révolutionnaire, déguisée sous les couleurs de la monarchie, entourra le trône sous prétexte de le défendre. Un écrit périodique parut, qui releva l'opinion royaliste, et détrompa l'Europe. Quoique ses illustres rédacteurs n'eussent peut-être pas une parfaite unité de principes, les vérités sociales y furent défendues avec une vigueur qui atteignit en partie son but. Les hommes qu'il attaquait tombèrent du pouvoir, mais leurs doctrines restèrent; et l'Hydre de la révolution avait perdu tout au plus une tête, lorsque l'Hercule de la légitimité termina ses travaux.

Aujourd'hui l'état des journaux fournit des observations remarquables. D'abord, les feuilles révolutionnaires, malgré les nuances qui les distinguent, s'accordent à diriger des attaques perpétuelles contre l'autorité catholique : elles sentent qu'elle est leur ennemi capital. Elles la poursuivent partout, dans les instructions de ses pasteurs, dans ses missionnaires, ses corporations enseignantes, son culte, sa constitution : elles poussent un cri d'alarmes, dès qu'elle paraît reprendre quelque influence : le vœu le plus cher du parti serait de l'isoler entièrement de la société. Il faudrait qu'elle ne parût pour rien dans les choses humaines, et, tandis qu'il protège toutes

les sectes indépendantes , il la condamne à une sorte d'ostracisme politique , parce qu'il s'ennuie de l'entendre appeler reine du monde.

Mais ce qu'il faut bien remarquer , c'est que l'opinion révolutionnaire , outre ses nombreux journaux quotidiens , a de plus un ouvrage périodique , consacré à l'exposition raisonnée de toutes ses doctrines , et cet écrit a formellement avoué que les doctrines monarchiques , appuyées sur la base catholique , sont les seules qui ne soient pas contradictoires , et par conséquent les seules qu'il redoute.

Ne parlons point ici de certains journaux assez répandus , qui , faibles adversaires de l'incrédulité , amis peu fidèles de la religion , l'honorent d'un langage respectueux , et l'attristent de temps en temps par des opinions ennemies.

En rendant un juste hommage à ceux des journaux soit quotidiens soit hebdomadaires , qui défendent noblement la cause de la religion , nous devons remarquer que ces écrits , obligés d'alimenter la curiosité publique par les nouvelles détaillées de chaque jour , et de renfermer souvent leurs discussions dans le cercle borné des intérêts du moment , ne comportent pas une exposition pleinement développée des doctrines catholiques , appliquées aux besoins actuels de la société , ni une réfutation complète de toutes les opinions philosophiques : deux choses , qui sont l'objet de l'ouvrage périodique que nous annonçons.

Pour atteindre ce but , *le Mémorial Catholique* s'efforcera de faire bien connaître , sous toutes ses faces , l'état actuel de l'esprit humain , en religion , en philosophie , en littérature. Cette connaissance , peu commune , est d'une extrême importance. Pour agir sur le siècle , il faut l'avoir compris.

En second lieu , tous les ouvrages , soit religieux soit hétérodoxes , qui paraissent en Europe et qui méritent d'être remarqués , y seront , les uns , analysés avec une certaine étendue , les autres , méthodiquement réfutés. Sous ce double rapport , *le Mémorial Catholique* remplit un vœu que forment tous les amis de la

religion ; car , d'une part , le plus grand nombre d'entre eux ne pourrait, sans d'extrêmes difficultés, se procurer et lire les bons livres qui paraissent chez les diverses nations , et sont écrits en des langues différentes ; d'autre part , les auteurs qui défendent la religion dans notre siècle , ne peuvent point s'astreindre et ne doivent pas s'abaisser à réfuter , dans des ouvrages faits exprès , toutes les productions de la philosophie : dès lors un écrit de la nature de celui-ci , qui comporte des discussions étendues , devient la place naturelle de ces réfutations.

La politique , dans le sens que l'on attache aujourd'hui à ce mot , n'entrera pas dans le plan de cet ouvrage. Ses rédacteurs abandonneront aux journaux , la discussion des intérêts du moment et l'examen des actes du ministère ; ils espèrent servir , d'une manière plus utile , le pouvoir et la société , en proclamant cette politique toute chrétienne , qui , durant quinze siècles , guidait l'Europe vers la perfection sociale , et dont on s'est écarté depuis , pour y substituer une politique inférieure à celle des sociétés païennes.

La législation ecclésiastique et civile fixera l'attention du *Mémorial Catholique*. Les rapports nouveaux de l'Eglise avec l'Etat , modifiant l'application du droit canonique , en ont fait en quelque sorte une science toute nouvelle , qu'il est nécessaire de ne pas négliger plus long-temps , et la législation civile , isolée parmi nous de la religion , doit être l'objet des discussions les plus graves.

La littérature , comme l'a dit un écrivain célèbre , est l'expression de la société , dont la décadence ne manque jamais en effet d'entraîner la décadence du goût. Il y a des hérésies en littérature , dont le principe est dans l'indépendance du goût particulier ; il y a une orthodoxie littéraire dont la règle est dans le goût général. *Le mémorial Catholique* poursuivra le principe d'erreur jusque dans la littérature à laquelle s'applique aussi le principe commun de toutes les vérités.

Le Mémorial Catholique renfermera des *bulletins* religieux , politiques et littéraires , qui présenteront

l'analyse des événements les plus intéressants sous ce triple rapport , et une *revue* des journaux , qui offrira chaque mois la statistique de l'opinion.

Enfin il est un objet d'une importance extrême , et sur lequel tous les journaux se taisent. Chacun sait qu'au milieu de la société publique se sont formées une multitude de sociétés secrètes , qui couvrent le globe entier, et préparent avec activité une dissolution universelle. Ces puissances occultes maîtrisent le monde , et l'on dirait , au silence qu'on observe à leur égard , qu'elles ne sont pour rien dans le mouvement qui l'entraîne. Les rédacteurs du *Mémorial Catholique* rendront compte des ouvrages les plus remarquables qui ont été publiés sur ces sociétés , et en s'en tenant aux faits mêmes avoués par leurs apologistes , ils espèrent fixer l'opinion de tous les honnêtes gens sur ces mystères d'iniquité , en détourner les imprudens qui s'y jettent sans les connaître , et faire pénétrer peut-être quelques rayons de lumière au fond de ces antres , au-dessous desquels il n'y a que les enfers.

Tel sera le *Mémorial Catholique* : en suivant invariablement la ligne qu'il s'est tracée , il croit pouvoir espérer que tous les ennemis de Dieu et de la société l'honoreront de leur haine , et que tous les gens de bien l'accompagneront de leurs suffrages.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Mémorial Catholique* paraîtra le 15 de chaque mois , à partir du 15 janvier 1824 , par livraisons de trois à quatre feuilles d'impression (48 à 64 pages in 8°.)

Le prix de la souscription est de 8 fr. pour six mois , 15 fr. pour l'année , et 20 fr. pour l'étranger, *franc de port.*

ON SOUSCRIT A PARIS :

Au bureau du *Mémorial Catholique* , rue Mézière , n° 9 , près Saint-Sulpice ,

Et chez {
BLAISE , rue Férou ,
GAUTHIER , rue de Touraine ,
LEBEL , rue d'Enferth ,
LESAGE , rue du Paon ,
MÉQUIGNON HAVARD et BOISTE , rue des Saints Pères ,
POTÉY , rue du Bac .

Chez les principaux libraires de France comme de l'étranger , et chez tous les Directeurs des postes.

LES LETTRES NON AFFRANCHIES NE SONT PAS REÇUES.

IMPRIMERIE ECCLÉSIASTIQUE DE BEAUCÉ-RUSAND , A PARIS.

561
LE

MÉMORIAL CATHOLIQUE,

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Mémorial catholique* paroît vers le 15 de chaque mois, à partir du 15 janvier 1824, par livraisons de trois à quatre feuilles d'impression (48 à 64 pages in-8°).

Le prix de la souscription (*franc de port*) est de 8 fr. pour six mois, 15 fr. pour l'année, et 20 fr. pour l'étranger.

ON SOUSCRIT A PARIS :

Au bureau du *Mémorial catholique*, rue Cassette, n° 35, près Saint-Sulpice;

On souscrit aussi chez tous les Directeurs de poste, et chez les principaux Libraires de France comme de l'étranger. Les lettres, demandes et réclamations, ainsi que les envois d'argent, doivent arriver franc de port.



INTRODUCTION.

La société se partage aujourd'hui en deux peuples, confondus encore par des intérêts matériels, mais divisés sur tout ce qui tient à l'ordre moral. L'un croit tout ce que l'autre nie, aime tout ce que l'autre hait, défend tout ce que l'autre attaque; et comme on dispute des bases de la société, il s'agit pour elle, dans cette lutte, de l'existence même. Ces deux peuples, dont les forces se balancent encore, n'en font encore que des essais partiels. Selon que l'un ou l'autre obtient la prépondérance dans une nation, une révolution particulière éclate, une restauration particulière commence. Le monde, incertain de ses destinées, s'agitiera dans ces alternatives, et flottera comme suspendu entre la vie et la mort, jusqu'au moment où l'un de ces deux peuples ayant acquis un ascendant irrésistible, la société descendra dans l'abîme, ou remontera vers les cieux.

Ces deux peuples, quoique divisés sur tout le reste, s'accordent à reconnoître que le principe de leur séparation se trouve dans les doctrines opposées qui les dirigent; et, à l'exception de certains hommes qui veulent tout expliquer par les intérêts particuliers, parceque les intérêts particuliers seuls les touchent, il n'y a sur ce point qu'une voix dans l'Europe entière. Aussi, bien que cette guerre dure depuis trois siècles, les deux sociétés ennemies, loin d'espérer un accord durable, ne

conçoivent pas même la possibilité d'une trêve ; car on peut apaiser une guerre d'intérêt par des concessions réciproques, mais une guerre de doctrines, jamais. Le temps, qui calme toutes les autres dissensions, ne fait que fortifier cette lutte, parceque les doctrines contraires, en se développant, ne font que se diviser davantage ; et lorsque enfin, étendues à toutes leurs conséquences, elles se trouvent opposées en tout, comme aujourd'hui, on voit alors se réaliser sur la terre, dans les proportions que comporte l'état présent, cette séparation de l'ordre parfait, et du désordre sans borne, qui reçoit ailleurs sa consommation.

Dès qu'une fois on a compris le principe du choc terrible qui ébranle le monde, on ne peut se faire illusion sur le seul moyen qui puisse y remédier. La guerre règne dans la haute région de l'ordre social, dans le monde des esprits : c'est là que se sont formées les tempêtes : c'est de là seulement qu'on peut faire descendre la sérénité ; et la société, qui périt par l'anarchie des opinions, ne sera sauvée que par des croyances.

Or, dans ce combat de doctrines, il n'existe que deux principes réellement opposés, dont plusieurs esprits peuvent ne pas tirer toutes les conséquences, mais qui renferment tout ce qu'il y a de vrai ou de faux, d'utile ou de nuisible dans les pensées humaines. L'un est le principe catholique, qui, soumettant toutes les opinions particulières à l'autorité des croyances générales, établit une société parfaite entre les intelligences, et les met dans l'heureuse nécessité de conserver à la fois toutes les vérités : l'autre est le principe philosophique, qui, soumettant les croyances générales aux caprices des opinions particulières, établit l'anarchie entre les intelligences, et leur donne la funeste liberté d'adopter à leur gré toutes les erreurs.

Il suit de là que, si l'on veut protéger avec succès l'ordre social, il faut de toute nécessité se placer sur la base catholique. C'est là seulement qu'on est fort, parceque c'est là seulement qu'on est conséquent. Quiconque, s'appuyant sur une autre base, prétend défendre la société contre la révolution, ne comprend ni ce qu'il défend ni ce qu'il combat : car, en rejetant l'autorité, qui peut seule commander aux intelligences, il établit par là l'indépendance de chaque esprit, qui est le principe même de la révolution qu'il attaque. Hors de la foi catholique, il n'existe que des opinions particulières ; et le monde ne périt que parceque les opinions particulières, affranchies de toute règle, minent de toutes parts les croyances générales, sur lesquelles repose la société.

Mais, dès qu'on appuie les vérités sociales sur la doctrine

catholique , elles sont inébranlables , parcequ'alors elles reposent sur leur véritable fondement. La société politique ne subsiste que par la soumission des esprits à des croyances et à des devoirs communs ; et le principe de cette soumission ne se trouve que dans la société religieuse universelle , qui seule a le droit de commander aux esprits. Est-il donc si difficile de comprendre que cette autorité spirituelle , qui règne dans tous les temps et dans tous les lieux , est la seule digne qu'on puisse opposer à ce torrent d'opinions indépendantes qui menace de tout renverser ? Tant qu'on opposera des systèmes à des systèmes , on ne fera qu'augmenter le chaos , et jamais les opinions individuelles ne reculeront devant d'autres opinions individuelles , qui n'ont aucun droit de leur commander. Pour soumettre les esprits , il faut opposer à leurs pensées particulières , variables et divisées entre elles , l'immuable autorité des croyances générales , dont la société religieuse conserve le dépôt à travers les vicissitudes humaines. Et en vérité , lorsqu'il s'agit de défendre l'ordre établi par le créateur de la société , quiconque n'a que ses opinions est bien orgueilleux , s'il les croit nécessaires , et bien coupable , si , ne le croyant pas , il trouble le monde pour les faire prévaloir.

C'est d'après ces considérations qu'on se détermine à publier un ouvrage , organe permanent des doctrines catholiques , appliquées à tous les besoins actuels de la société. Pour bien comprendre les raisons qui font naître cette entreprise , et l'action qu'elle peut avoir sur les esprits , il est utile de se rappeler l'influence qu'ont exercée les écrits périodiques , analogues à celui-ci , qui ont paru successivement depuis le rétablissement de la religion en France , et de considérer l'état des journaux existants , dans leurs rapports avec la propagation des doctrines catholiques.

Dès que la religion , rappelée de son exil , put faire entendre sa voix dans les temples , elle s'ouvrit aussitôt , dans des écrits périodiques , une chaire d'où elle put parler à la société tout entière. Les journaux contribuèrent puissamment à dissiper les préjugés irréligieux qui régnoient à cette époque , et l'on se rappelle encore la vive impression qu'ils produisirent. La philosophie ne soutint que foiblement la lutte : elle étoit alors toute honteuse d'elle-même. Si de temps en temps elle essayoit quelques réponses , ses écrits , tracés d'une main naguère armée d'une hache homicide , sembloient être encore trempés de sang humain ; et ses murmures impies étoient comme les derniers bruits des échafauds qui venoient de tomber.

Bientôt un homme qui ne vouloit ni de la vérité ni de

l'erreur, parcequ'il ne vouloit que lui, les força l'une et l'autre de se taire devant son épée. Il les avoit laissées libres tant qu'il douta de sa toute-puissance ; dès qu'il crut la sentir, il les enchaina. Cet homme avoit compris le pouvoir des doctrines, et c'est pourquoi il le redoutoit comme un rival : on eût dit qu'une armée ennemie lui causoit moins d'alarmes que quelques feuilles, qui portoient, à travers la France muette, la confiance de quelques vérités : leur silence fut un de ses triomphes.

La restauration ne fut d'abord en France qu'un songe d'espérance. La révolution étoit détrônée, on la crut morte ; et les pompes qui accompagnoient le retour des princes légitimes sembloient être ses funérailles. Quelques voix s'élevèrent pour dissiper l'illusion ; elles se perdirent au milieu de l'ivresse générale. Les peuples avoient encore besoin de leçons terribles pour apprendre que ce sont les doctrines qui ébranlent ou raffermissent les empires.

Leur puissance ne tarda pas à se manifester lorsque la faction révolutionnaire, déguisée sous les couleurs de la monarchie, entoura le trône sous prétexte de le défendre. Un écrit périodique parut, qui releva l'opinion royaliste, et détrompa l'Europe. Quoique ses illustres rédacteurs n'eussent peut-être pas une parfaite unité de principes, les vérités sociales y furent défendues avec une vigueur qui atteignit en partie son but. Les hommes qu'il attaquoit tombèrent du pouvoir, mais leurs doctrines restèrent.

Aujourd'hui l'état des journaux fournit des observations remarquables. D'abord, les feuilles révolutionnaires, malgré les nuances qui les distinguent, s'accordent à diriger des attaques perpétuelles contre l'autorité catholique : elles sentent qu'elle est leur ennemi capital. Le vœu le plus cher de ce parti seroit de l'isoler entièrement de la société. Il faudroit qu'elle ne parût pour rien dans les choses humaines, et, tandis qu'il protège toutes les sectes indépendantes, il la condamne à une sorte d'ostracisme politique, parcequ'il s'ennuie de l'entendre appeler reine du monde.

Ne parlons point ici de certains journaux assez répandus, qui, faibles adversaires de l'incrédulité, amis peu fidèles de la religion, l'honorent d'un langage respectueux, et l'attristent de temps en temps par des opinions ennemies.

En rendant un juste hommage à ceux des journaux, soit quotidiens, soit hebdomadaires, qui défendent noblement la cause de la religion, nous devons remarquer que ces écrits, obligés d'alimenter la curiosité publique par les nouvelles dé

taillées de chaque jour , et de renfermer souvent leurs discussions dans le cercle borné des intérêts du moment, ne comportent pas une exposition pleinement développée des doctrines catholiques , appliquées aux besoins actuels de la société , ni une réfutation complète de toutes les opinions philosophiques , deux choses qui sont l'objet de l'ouvrage périodique que nous annonçons.

Pour atteindre ce but , *le Mémorial catholique* s'efforcera de faire bien connoître , sous toutes ses faces, l'état actuel de l'esprit humain , en religion , en philosophie , en littérature. Cette connoissance, peu commune, est d'une extrême importance. Pour agir sur le siècle , il faut l'avoir compris.

En second lieu, tous les ouvrages, soit religieux , soit hétérodoxes , qui paroissent en Europe et qui méritent d'être remarqués , y seront , les uns , analysés avec une certaine étendue , les autres , méthodiquement réfutés. Sous ce double rapport , *le Mémorial catholique* remplit un vœu que forment tous les amis de la religion ; car , d'une part , le plus grand nombre d'entre eux ne pourroient , sans d'extrêmes difficultés , se procurer et lire les bons livres qui paroissent chez les diverses nations , et sont écrits en des langues différentes ; d'autre part , les auteurs qui défendent la religion dans notre siècle ne peuvent point s'astreindre et ne doivent pas s'abaisser à réfuter , dans des ouvrages faits exprès , toutes les productions de la philosophie : dès lors un écrit de la nature de celui-ci , qui comporte des discussions étendues , devient la place naturelle de ces réfutations.

La politique , dans le sens que l'on attache aujourd'hui à ce mot , n'entrera pas dans le plan de cet ouvrage. Ses rédacteurs abandonneront aux journaux la discussion des intérêts du moment et l'examen des actes du ministère ; ils espèrent servir d'une manière plus utile le pouvoir et la société , en proclamant cette politique toute chrétienne qui , durant quinze siècles , guidoit l'Europe vers la perfection sociale , et dont on s'est écarté depuis , pour y substituer une politique inférieure à celle des sociétés païennes.

La législation ecclésiastique et civile fixera l'attention du *Mémorial catholique*. Les rapports nouveaux de l'Eglise avec l'Etat , modifiant l'application du droit canonique , en ont fait en quelque sorte une science toute nouvelle , qu'il est nécessaire de ne pas négliger plus long-temps ; et la législation civile , isolée parmi nous de la religion , doit être l'objet des discussions les plus graves.

La littérature , comme l'a dit un écrivain célèbre , est l'ex-

pression de la société, dont la décadence ne manque jamais en effet d'entraîner la décadence du goût. Il y a des hérésies en littérature, dont le principe est dans l'indépendance du goût particulier; il y a une orthodoxie littéraire dont la règle est dans le goût général. *Le Mémorial catholique* poursuivra le principe d'erreur jusque dans la littérature, à laquelle s'applique aussi le principe commun de toutes les vérités.

Le Mémorial catholique fera une revue des journaux dans leurs rapports avec les objets dont il s'occupe.

Enfin, il est un objet d'une importance extrême, et sur lequel tous les journaux se taisent. Chacun sait qu'au milieu de la société publique se sont formées une multitude de sociétés secrètes, qui couvrent le globe entier, et préparent avec activité une dissolution universelle. Ces puissances occultes maîtrisent le monde, et l'on diroit, au silence qu'on observe à leur égard, qu'elles ne sont pour rien dans le mouvement qui l'entraîne. Les rédacteurs du *Mémorial catholique* rendront compte des ouvrages les plus remarquables qui ont été publiés sur ces sociétés, et, en s'en tenant aux faits mêmes avoués par leurs apologistes, ils espèrent fixer l'opinion de tous les honnêtes gens sur ces mystères d'iniquité, en détourner les imprudents qui s'y jettent sans les connoître, et faire pénétrer peut-être quelques rayons de lumière au fond de ces antres, au-dessous desquels il n'y a que les enfers.

Tel sera *le Mémorial catholique* : en suivant invariablement la ligne qu'il s'est tracée, il croit pouvoir espérer que tous les ennemis de Dieu et de la société l'honoreront de leur haine, et que tous les gens de bien l'accompagneront de leurs suffrages.

EXTRAIT DU N° DE JANVIER 1825.

En publiant, il y a un an, le prospectus de cet ouvrage, nous avions compté sur la haine des ennemis de l'ordre, et sur les suffrages des gens de bien : cette double espérance n'a pas été trompée.

Les journaux irréligieux nous ont accusés de n'être pas chrétiens; les hommes des cent jours, de n'être pas royalistes. Les uns et les autres ont atteint, en nous attaquant, le sublime des injures, et se sont abstenus de raisonner : c'est du moins de leur part une preuve de bon sens.

D'un autre côté, la bienveillance avec laquelle *le Mémorial catholique* a été accueilli par la partie saine de la nation

prouve qu'il existe encore parmi nous un grand nombre d'esprits qui comprennent l'importance des doctrines. On ne sauroit expliquer autrement le succès du *Mémorial* : car nous avouerons, sans difficulté, qu'il n'a d'autre mérite que celui des doctrines qu'il défend. Il y auroit de la présomption, même dans cet aveu, si nous avions entrepris de soutenir nos opinions particulières : mais alors notre ouvrage cesseroit d'être un *Mémorial catholique*, il faudroit en effacer le titre. *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus*, voilà notre devise ; nous l'adoptons dans toute son étendue, et c'est là le caractère qui distingue le *Mémorial*. Nous défendons le principe d'autorité contre l'indépendance des opinions, sous quelque forme qu'elle se présente ; les croyances générales, contre les jugements individuels ; la foi de tous les siècles, contre les systèmes éphémères de la philosophie ; la société religieuse universelle, contre toutes les sectes fondées par l'esprit particulier : heureux si nos foibles travaux ne sont pas entièrement inutiles.

Au reste, nous ne devons pas dissimuler les reproches que l'on a faits au *Mémorial*. Quelques personnes nous ont adressé des observations qui nous paroissent justes, et dont nous profiterons ; d'autres, des critiques auxquelles il nous est impossible de souscrire. Nous devons aux unes des remerciements ; aux autres, des réponses.

On nous a reproché d'abord d'attaquer les libertés de l'Eglise gallicane. Pour toute réponse, nous ferons observer que c'est le *Constitutionnel* qui nous a fait ce reproche.

Quelques personnes, d'un caractère pacifique, voudroient que nous fissions une guerre moins vive aux ennemis de la société. Ils sont si nombreux, disent-elles, qu'il faut craindre de les exaspérer. A leur avis, on devroit démontrer tout doucement que la philosophie mène la société à la mort, et lui faire poliment l'histoire de ses crimes. Cette courtoisie nous paroît exagérée : au surplus, comme c'est surtout une chose de *sentiment*, il seroit inutile de répondre à ces scrupules.

On a remarqué que le prospectus du *Mémorial* annonçoit, pour chaque livraison, des bulletins politiques, qui n'ont jamais paru. Nous devons expliquer franchement pourquoi nous les avons supprimés. Pour parler de la politique du jour, même en bulletins, il faut une autorisation légale ; le *Mémorial catholique* n'a pas tardé à s'apercevoir qu'il chercheroit vainement à l'obtenir, si ce n'est à des conditions incompatibles avec sa légitime indépendance. Dans l'alternative de renoncer à cette foible partie de nos annonces, ou

d'enchaîner notre conscience, il ne nous étoit pas permis d'hésiter.

Nous avouons que, durant le cours de sa première année, *le Mémorial catholique* n'a exécuté que d'une manière très incomplète l'engagement qu'il avoit pris de faire connoître à ses lecteurs les différents ouvrages qui paroissent chez les nations étrangères, et qui intéressent la religion et la société; mais nous ferons observer qu'il faut du temps pour établir, dans les différentes parties de l'Europe, les correspondances nécessaires pour remplir cet objet. Nous pourrons désormais répondre, à cet égard, à l'attente de nos lecteurs.

Quelques personnes, qui avoient peut-être des raisons pour souhaiter notre silence, se sont pressées d'annoncer que *le Mémorial* alloit cesser de paroître. Il nous est impossible de nous conformer à leurs désirs. Tant que la philosophie attaquera les croyances qui sont le fondement de la société; tant que l'indifférence religieuse sera établie par des lois athées, tant que l'on couvrira du privilège de l'impunité la circulation des livres corrupteurs; tant que les académies couronneront des ouvrages irréligieux, les raisons qui ont fait naître *le Mémorial catholique* subsisteront. Nous craignons de n'être pas près de les voir cesser.

Nous ferons, en finissant cet article, un appel à tous les amis de la religion et de l'ordre public. Pour que *le Mémorial* puisse servir plus utilement la cause commune, il est important que les gens de bien le regardent comme une tribune ouverte à tous les défenseurs de l'autel et du trône. Il s'empressera de donner de la publicité à tous les documents utiles, à toutes les réclamations qui lui seront adressées dans l'intérêt de la société. Que tous ceux qui veulent ce que nous voulons s'unissent à nous. Recueillons toutes les lumières, défendons ensemble toutes les vérités; combattons sur tous les points les ténèbres et la corruption de ce siècle; fortifions-nous les uns les autres contre cet ascendant de la faiblesse, cet esprit de concessions, cette pusillanimité de principes, qui est cent fois plus nuisible que les efforts des méchants; et, quel que soit le résultat de nos travaux, il est du moins une récompense qui ne peut leur manquer.

LE

MÉMORIAL CATHOLIQUE,



OUVRAGE PÉRIODIQUE.

Introduction.

La société se partage aujourd'hui en deux peuples, confondus encore par des intérêts matériels, mais divisés sur tout ce qui tient à l'ordre moral. L'un croit tout ce que l'autre nie, aime tout ce que l'autre hait, défend tout ce que l'autre attaque; et comme on dispute des bases de la société, il s'agit pour elle, dans cette lutte, de l'existence même. Ces deux peuples, dont les forces se balancent encore, n'en font encore que des essais partiels. Selon que l'un ou l'autre obtient la prépondérance dans une nation, une révolution particulière éclate, une restauration particulière commence. Le monde, incertain de ses destinées, s'agit-tera dans ces alternatives, et flottera comme suspendu entre la vie et la mort, jusqu'au moment où l'un de ces deux peuples ayant acquis un ascendant irrésistible, la société descendra dans l'abîme, ou remontera vers les cieux.

Ces deux peuples, quoique divisés sur tout le reste, s'accordent à reconnaître que le principe de leur séparation se trouve dans les doctrines opposées qui les dirigent; et, à l'exception de certains hommes qui veulent tout expliquer par les intérêts particuliers, parceque les intérêts particuliers seuls les touchent, il n'y a sur ce point qu'une voix dans l'Europe entière. Aussi, bien que cette guerre dure depuis trois siècles, les deux sociétés ennemies, loin d'espérer un accord durable, ne conçoivent pas même la possibilité d'une trêve; car on peut apaiser une guerre d'intérêt par des concessions réciproques, mais une guerre de doctrines, jamais. Le temps, qui calme toutes les autres dissensions, ne fait que fortifier cette lutte,

parceque les doctrines contraires, en se développant, ne font que se diviser davantage ; et lorsque enfin, étendues à toutes leurs conséquences, elles se trouvent opposées en tout, comme aujourd'hui, on voit alors se réaliser sur la terre, dans les proportions que comporte l'état présent, cette séparation de l'ordre parfait, et du désordre sans borne, qui reçoit ailleurs sa consommation.

Dès qu'une fois on a compris le principe du choc terrible qui ébranle le monde, on ne peut se faire illusion sur le seul moyen qui puisse y remédier. La guerre règne dans la haute région de l'ordre social, dans le monde des esprits : c'est là que se sont formées les tempêtes : c'est de là seulement qu'on peut faire descendre la sérénité ; et la société, qui périt par l'anarchie des opinions, ne sera sauvée que par des croyances.

Or, dans ce combat de doctrines, il n'existe que deux principes réellement opposés, dont plusieurs esprits peuvent ne pas tirer toutes les conséquences, mais qui renferment tout ce qu'il y a de vrai ou de faux, d'utile ou de nuisible dans les pensées humaines. L'un est le principe catholique, qui, soumettant toutes les opinions particulières à l'autorité des croyances générales, établit une société parfaite entre les intelligences, et les met dans l'heureuse nécessité de conserver à la fois toutes les vérités : l'autre est le principe philosophique, qui, soumettant les croyances générales aux caprices des opinions particulières, établit l'anarchie entre les intelligences, et leur donne la funeste liberté d'adopter à leur gré toutes les erreurs.

Il suit de là que, si l'on veut protéger avec succès l'ordre social, il faut de toute nécessité se placer sur la base catholique. C'est là seulement qu'on est fort, parceque c'est là seulement qu'on est conséquent. Quiconque, s'appuyant sur une autre base, prétend défendre la société contre la révolution, ne comprend ni ce qu'il défend ni ce qu'il combat : car, en rejetant l'autorité qui peut seule commander aux intelligences, il établit par là l'indépendance de chaque esprit, qui est le principe même de la révolution qu'il attaque. Hors de la foi catholique, il n'existe que des opinions particulières ; et le monde ne périt que parceque les opinions particulières, affranchies de toute règle, minent de toutes parts les croyances générales, sur lesquelles repose la société. Aussi tous ces systèmes qui, avouant au moins implicitement le principe même des systèmes anarchiques, s'efforcent d'être sociaux dans leur appli-

cation, non seulement n'ont aucune action sur les esprits (car l'erreur conséquente est plus forte que la vérité dont l'inconséquence ruine l'effet); mais, de plus, ils poussent les esprits droits vers les opinions révolutionnaires, dont ils conservent le fond; et, sous ce rapport, quelles que soient les intentions de ceux qui les professent et les talents qui les préconisent, l'ordre social, compromis par cette défense contradictoire, doit redouter à l'égal d'une guerre formelle cette funeste protection.

Mais, dès qu'on appuie les vérités sociales sur la doctrine catholique, elles sont inébranlables, parcequ'alors elles reposent sur leur véritable fondement. La société politique ne subsiste que par la soumission des esprits à des croyances et à des devoirs communs; et le principe de cette soumission ne se trouve que dans la société religieuse universelle, qui seule a le droit de commander aux esprits. Est-il donc si difficile de comprendre que cette autorité spirituelle, qui règne dans tous les temps et dans tous les lieux, est la seule digne qu'on puisse opposer à ce torrent d'opinions indépendantes qui menace de tout renverser? Tant qu'on opposera des systèmes à des systèmes, on ne fera qu'augmenter le chaos, et jamais les opinions individuelles ne reculeront devant d'autres opinions individuelles, qui n'ont aucun droit de leur commander. Pour soumettre les esprits, il faut opposer à leurs pensées particulières, variables et divisées entre elles, l'immuable autorité des croyances générales, dont la société religieuse conserve le dépôt à travers les vicissitudes humaines. Et en vérité, lorsqu'il s'agit de défendre l'ordre établi par le créateur de la société, quiconque n'a que ses opinions est bien orgueilleux, s'il les croit nécessaires, et bien coupable, si, ne le croyant pas, il trouble le monde pour les faire prévaloir.

C'est d'après ces considérations qu'on se détermine à publier un ouvrage, organe permanent des doctrines catholiques, appliquées à tous les besoins actuels de la société. Pour bien comprendre les raisons qui font naître cette entreprise, et l'action qu'elle peut avoir sur les esprits, il est utile de se rappeler l'influence qu'ont exercée les écrits périodiques, analogues à celui-ci, qui ont paru successivement depuis le rétablissement de la religion en France, et de considérer l'état des journaux existants, dans leurs rapports avec la propagation des doctrines catholiques.

Dès que la religion , rappelée de son exil , put faire entendre sa voix dans les temples , elle s'ouvrit aussitôt , dans des écrits périodiques , une chaire d'où elle put parler à la société tout entière. Les journaux contribuèrent puissamment à dissiper les préjugés irréligieux qui régnaient à cette époque , et l'on se rappelle encore la vive impression qu'ils produisirent. La philosophie ne soutint que faiblement la lutte : elle était alors toute honteuse d'elle-même. Si de temps en temps elle essayait quelques réponses , ses écrits , tracés d'une main naguère armée d'une hache homicide , semblaient être encore trempés de sang humain ; et ses murmures impies étaient comme les derniers bruits des échafauds qui venaient de tomber.

Bientôt un homme qui ne voulait ni de la vérité ni de l'erreur , parcequ'il ne voulait que lui , les força l'une et l'autre de se taire devant son épée. Il les avait laissées libres tant qu'il douta de sa toute-puissance ; dès qu'il crut la sentir , il les enchaîna. Cet homme avait compris le pouvoir des doctrines , et c'est pourquoi il le redoutait comme un rival : on eût dit qu'une armée ennemie lui causait moins d'alarmes que quelques feuilles , qui portaient , à travers la France muette , la confidence de quelques vérités : leur silence fut un de ses triomphes.

La restauration ne fut d'abord en France qu'un songe d'espérance. La révolution était détrônée , on la crut morte ; et les pompes qui accompagnaient le retour des princes légitimes semblaient être ses funérailles. Quelques voix s'élevèrent pour dissiper l'illusion ; elles se perdirent au milieu de l'ivresse générale. Les peuples avaient encore besoin de leçons terribles pour apprendre que ce sont les doctrines qui ébranlent ou raffermissent les empires.

Leur puissance ne tarda pas à se manifester lorsque la faction révolutionnaire , déguisée sous les couleurs de la monarchie , entoura le trône sous prétexte de le défendre. Un écrit périodique parut , qui révéla l'opinion royaliste , et détrompa l'Europe. Quoique ses illustres rédacteurs n'eussent peut-être pas une parfaite unité de principes , les vérités sociales y furent défendues avec une vigueur qui atteignit en partie son but. Les hommes qu'il attaquait tombèrent du pouvoir , mais leurs doctrines restèrent ; et l'hydre de la révolution avait perdu tout au plus une tête , lorsque l'Hercule de la légitimité termina ses travaux.

Aujourd'hui l'état des journaux fournit des observations remarquables. D'abord, les feuilles révolutionnaires, malgré les nuances qui les distinguent, s'accordent à diriger des attaques perpétuelles contre l'autorité catholique : elles sentent qu'elle est leur ennemi capital. Elles la poursuivent partout, dans les instructions de ses pasteurs, dans ses missionnaires, ses corporations enseignantes, son culte, sa constitution : elles poussent un cri d'alarmes, dès qu'elle paraît reprendre quelque influence : le vœu le plus cher du parti serait de l'isoler entièrement de la société. Il faudrait qu'elle ne parût pour rien dans les choses humaines, et, tandis qu'il protège toutes les sectes indépendantes, il la condamne à une sorte d'ostracisme politique, parcequ'il s'ennuie de l'entendre appeler reine du monde.

Mais ce qu'il faut bien remarquer, c'est que l'opinion révolutionnaire, outre ses nombreux journaux quotidiens, a de plus un ouvrage périodique, consacré à l'exposition raisonnée de toutes ses doctrines, et cet écrit a formellement avoué que les doctrines monarchiques appuyées sur la base catholique sont les seules qui ne soient pas contradictoires, et par conséquent les seules qu'il redoute.

Ne parlons point ici de certains journaux assez répandus, qui, faibles adversaires de l'incrédulité, amis peu fidèles de la religion, l'honorent d'un langage respectueux, et l'attristent de temps en temps par des opinions ennemies.

En rendant un juste hommage à ceux des journaux, soit quotidiens soit hebdomadaires, qui défendent noblement la cause de la religion, nous devons remarquer que ces écrits, obligés d'alimenter la curiosité publique par les nouvelles détaillées de chaque jour, et de renfermer souvent leurs discussions dans le cercle borné des intérêts du moment, ne comportent pas une exposition pleinement développée des doctrines catholiques, appliquées aux besoins actuels de la société, ni une réfutation complète de toutes les opinions philosophiques, deux choses qui sont l'objet de l'ouvrage périodique que nous annonçons.

Pour atteindre ce but, le *Mémorial catholique* s'efforcera de faire bien connaître, sous toutes ses faces, l'état actuel de l'esprit humain, en religion, en philosophie, en littérature. Cette connaissance, peu commune, est d'une extrême importance. Pour agir sur le siècle, il faut l'avoir compris.

En second lieu , tous les ouvrages , soit religieux , soit hétérodoxes , qui paraissent en Europe et qui méritent d'être remarqués , y seront , les uns , analysés avec une certaine étendue , les autres , méthodiquement réfutés. Sous ce double rapport , *le Mémorial catholique* remplit un vœu que forment tous les amis de la religion ; car , d'une part , le plus grand nombre d'entre eux ne pourraient , sans d'extrêmes difficultés , se procurer et lire les bons livres qui paraissent chez les diverses nations , et sont écrits en des langues différentes ; d'autre part , les auteurs qui défendent la religion dans notre siècle ne peuvent point s'astreindre et ne doivent pas s'abaisser à réfuter , dans des ouvrages faits exprès , toutes les productions de la philosophie : dès lors un écrit de la nature de celui-ci , qui comporte des discussions étendues , devient la place naturelle de ces réfutations.

La politique , dans le sens que l'on attache aujourd'hui à ce mot , n'entrera pas dans le plan de cet ouvrage. Ses rédacteurs abandonneront aux journaux la discussion des intérêts du moment et l'examen des actes du ministère ; ils espèrent servir d'une manière plus utile le pouvoir et la société , en proclamant cette politique toute chrétienne qui , durant quinze siècles , guidait l'Europe vers la perfection sociale , et dont on s'est écarté depuis , pour y substituer une politique inférieure à celle des sociétés païennes.

La législation ecclésiastique et civile fixera l'attention du *Mémorial catholique*. Les rapports nouveaux de l'Eglise avec l'Etat , modifiant l'application du droit canonique , en ont fait en quelque sorte une science toute nouvelle , qu'il est nécessaire de ne pas négliger plus long-temps ; et la législation civile , isolée parmi nous de la religion , doit être l'objet des discussions les plus graves.

La littérature , comme l'a dit un écrivain célèbre , est l'expression de la société , dont la décadence ne manque jamais en effet d'entraîner la décadence du goût. Il y a des hérésies en littérature , dont le principe est dans l'indépendance du goût particulier ; il y a une orthodoxie littéraire dont la règle est dans le goût général. *Le Mémorial catholique* poursuivra le principe d'erreur jusque dans la littérature à laquelle s'applique aussi le principe commun de toutes les vérités.

Le Mémorial catholique renfermera des bulletins religieux , politiques et littéraires , qui présenteront l'analyse

des événements les plus intéressants sous ce triple rapport, et une *revue* des journaux, qui offrira chaque mois la statistique de l'opinion.

Enfin, il est un objet d'une importance extrême, et sur lequel tous les journaux se taisent. Chacun sait qu'au milieu de la société publique se sont formées une multitude de sociétés secrètes, qui couvrent le globe entier, et préparent avec activité une dissolution universelle. Ces puissances occultes maîtrisent le monde, et l'on dirait, au silence qu'on observe à leur égard, qu'elles ne sont pour rien dans le mouvement qui l'entraîne. Les rédacteurs du *Mémorial catholique* rendront compte des ouvrages les plus remarquables qui ont été publiés sur ces sociétés, et, en s'en tenant aux faits mêmes avoués par leurs apologistes, ils espèrent fixer l'opinion de tous les honnêtes gens sur ces mystères d'iniquité, en détourner les imprudents qui s'y jettent sans les connaître, et faire pénétrer peut-être quelques rayons de lumière au fond de ces antres, au-dessous desquels il n'y a que les enfers.

Tel sera le *Mémorial catholique* : en suivant invariablement la ligne qu'il s'est tracée, il croit pouvoir espérer que tous les ennemis de Dieu et de la société l'honoreront de leur haine, et que tous les gens de bien l'accompagneront de leurs suffrages.



CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Mémorial catholique* paraît le 15 de chaque mois, à partir du 15 janvier 1824, par livraisons de trois à quatre feuilles d'impression (48 à 64 pages in-8°).

Le prix de la souscription (*franc de port*) est de 8 fr. pour six mois, 15 fr. pour l'année, et 20 fr. pour l'étranger.

ON SOUSCRIT A PARIS :

Au bureau du *Mémorial catholique*, rue Mézière, n° 9, près Saint-Sulpice ;

Et chez {
 BLAISE, rue Férou ;
 GAUTHIER, rue de Touraine ;
 LESAGE, rue du Paon ;
 MÉQUIGNON-HAVARD et BOISTE, rue des Saints-Pères ;
 POTEY, rue du Bac.

On souscrit aussi chez tous les Directeurs de poste et chez les principaux Libraires de France comme de l'étranger, dont nous donnons la liste.

Libraires de la France chez lesquels on souscrit au Mémorial.

Abbeville, Grare.
Agen, Noubel.
Aix, Mouret, Terris.
Alby, Rodière.
Alençon, Bonvouut.
Ambert, Seguin.
Amiens, Caron-Vitet.
Angers, Fourier-Mame.
Angoulême, madame Marrot.
Argentan, Lecresne.
Arras, Topino.
Aurillac, Grassal.
Autun, Dauphin.
Auxerre, veuve François Four-
nier.
Avanches, Quesnel.
Avignon, Séguin aîné.
Bar-le-Duc, Laguerre.
Bastia, Lorencie.
Bayeux, Groult.
Bayonne, Gosse.
Beaune, Bernard Dufay.
Beauvais, Desjardins.
Besançon, Girard.
Béziers, Cambon.
Blois, Darnaud.
Bordeaux, Lafitte.
Bourg, Dufour, Bottier.
Bourges, Gilles.
Brest, Auger, Michel.
Brignolle, Dufort.
Brive, Crauffou.
Caen, Mancel.
Cahors, Richard.
Calais, Leleux.
Cambrai, Berthoud.
Carcassonne, Gadrat, Capelle.
Carpentras, Proyet.
Châlons-sur-Marne, Dortu.
Châlons-sur-Saône, Dejussieux.
Charteville, Raucourt.
Chartres, Deshayes.
Château-Gontier, Lecoq.
Chaumont, Bouchard.

Cherbourg, Boulanger.
Clermont-Ferrand, Thibaut-Lan-
driot.
Cognac, Séguin.
Colmar, Neukirk.
Dax, Bailleau fils.
Die, Richaud.
Dijon, Coquet, Norliat.
Douay, Tarlier.
Dunkerque, Létendart Delvoye.
Eureux, Ancelle.
Falaise, Brée aîné.
Fontainebleau, Durant, madame
Petit.
Fougères, Vanier.
Grenoble, Royer-Dupré.
L'Aigle, mademoiselle Glaçon.
Langres, Dufay.
La Rochelle, Pavie.
Laval, Grandpré.
Le Havre, Duflo.
Libourne, Fontaine.
Lille, Vanakere.
Limoges, Bargeas.
Lons-le-Saulnier, Balland.
Lorient, Caris, Lecoat-Saint-
Honan.
Lyon, Guyot, Pitrat.
Mâcon, Grosset.
Le Mans, Pesche aîné, Belon.
Marmande, veuve Bousquet.
Marseille, Camoins, Maswert.
Mayenne, Roullois.
Meaux, Dubois-Berthault.
Melun, Leroy, Michelin.
Mende, Ignon.
Metz, Devilly, Theil.
Montauban, Forestier.
Montpellier, Seguin, Sevalle.
Morlaix, Petit.
Moulins, Desroziers.
Nancy, mesdames Bontout, Clé-
ment.
Nantes, Boissel.

Narbonne, Decampe.
Niort, Quantin, Robin.
Nismes, Gaude fils.
Orléans, Moncean.
Pau, Bernede, Tonnet.
Périgueux, Jardin.
Perpignan, Alzine, Tatu.
Poitiers, Barbier.
Privas, Pomba.
Quimper, Chapalain.
Reims, Brissart-Carole.
Rennes, mademoiselle Vatar.
Rodez, Carrère.
Rouen, Fleury.
Saintes, Delys.
Saint-Brieux, Prudhomme.
Saint-Flour, Vidal.
Saint-Lô, Elie.
Saint-Malo, Valais.
Saint-Quentin, Tilloy Moureau.
Sainte-Menehould, Maimbaux.
Saumur, Degouy aîné.
Sedan, Bauduin.
Sens, Guillemard.
Soissons, Courtois.
Strasbourg, Levraut, Alexandre.
Tarascon, Aubanel.
Tarbes, Gardelle fils.
Toulon, Belluc.
Toulouse, Manavit.
Tours, Mame.
Troyes, Sainton fils.
Valence, Marc-Aurel.
Valenciennes, Girard aîné.
Vannes, Galles aîné.
Vendôme, Soudry.
Verdun, Benit, Villet.
Versailles, Etienne.
Vesoul, veuve Lepagnez.
Villeneuve-d'Agen, Crosilhes.
Vire, Adam.
Vitry (Marne), Nicaise.

Libraires de l'étranger chez lesquels on souscrit au Mémorial.

Aix-la-Chapelle, Laruelle fils.
Anvers, Ancelle.
Amsterdam, Dufour.
Berlin, Schlesinger.
Berne, Bourgdorfer.
Bruxelles, Lecharlier.
Fribourg, A. Eggendorfer.

Gand, Houdin.
Genève, Paschoud.
Lausanne, Luquien.
Londres, Dulau et compagnie,
Treuttel et Wurtz, Bossange.
Manheim, Artaria et Fontaine.
Mayence, Leroux.

Milan, Giegler.
Mons, Leroux.
Moscou, Riss.
Naples, Borel, Marotta et Van-
spandoch.
Turin, Bocca.
Vienne, Shaumbourg.

Les lettres non affranchies ne sont pas reçues.

LE
MÉMORIAL
CATHOLIQUE.

MEMORIAL

OF THE

LE
MÉ MORIAL
CATHOLIQUE,

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

PREMIÈRE ANNÉE.

TOME I.



A PARIS,
AU BUREAU DU MÉMORIAL CATHOLIQUE,
RUE CASSETTE, N° 35.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
Successeur de CELLOT, rue du Colombier, n. 30,
M. DCCC. XXIV.

INTRODUCTION.

La société se partage aujourd'hui en deux peuples, confondus encore par des intérêts matériels, mais divisés sur tout ce qui tient à l'ordre moral. L'un croit tout ce que l'autre nie, aime tout ce que l'autre hait, défend tout ce que l'autre attaque; et comme on dispute des bases de la société; il s'agit pour elle, dans cette lutte, de l'existence même. Ces deux peuples, dont les forces se balancent encore, n'en font encore que des essais partiels. Selon que l'un ou l'autre obtient la prépondérance dans une nation, une révolution particulière éclate, une restauration particulière commence. Le monde, incertain de ses destinées, s'agitiera dans ces alternatives, et flottera comme suspendu entre la vie et la mort, jusqu'au moment où l'un de ces deux peuples ayant acquis un ascendant irrésistible, la société descendra dans l'abîme, ou remontera vers les cieux.

Ces deux peuples, quoique divisés sur tout le reste, s'accordent à reconnoître que le principe de leur séparation se trouve dans les doctrines opposées qui les dirigent; et, à l'exception de certains hommes qui veulent tout expliquer par les intérêts particuliers, parceque les intérêts particuliers seuls les touchent, il n'y a sur ce point qu'une voix dans l'Europe entière. Aussi, bien que cette guerre dure depuis trois siècles, les

deux sociétés ennemies, loin d'espérer un accord durable, ne conçoivent pas même la possibilité d'une trêve ; car on peut apaiser une guerre d'intérêt par des concessions réciproques, mais une guerre de doctrines, jamais. Le temps, qui calme toutes les autres dissensions, ne fait que fortifier cette lutte, parceque les doctrines contraires, en se développant, ne font que se diviser davantage ; et lorsque enfin, étendues à toutes leurs conséquences, elles se trouvent opposées en tout, comme aujourd'hui, on voit alors se réaliser sur la terre, dans les proportions que comporte l'état présent, cette séparation de l'ordre parfait, et du désordre sans borne, qui reçoit ailleurs sa consommation.

Dès qu'une fois on a compris le principe du choc terrible qui ébranle le monde, on ne peut se faire illusion sur le seul moyen qui puisse y remédier. La guerre règne dans la haute région de l'ordre social, dans le monde des esprits : c'est là que se sont formées les tempêtes : c'est de là seulement qu'on peut faire descendre la sérénité ; et la société, qui périt par l'anarchie des opinions, ne sera sauvée que par des croyances.

Or, dans ce combat de doctrines, il n'existe que deux principes réellement opposés, dont plusieurs esprits peuvent ne pas tirer toutes les conséquences, mais qui renferment tout ce qu'il y a de vrai ou de faux, d'utile ou de nuisible dans les pensées humaines. L'un est le principe catholique, qui, soumettant toutes les opinions particulières à l'autorité des croyances générales, établit une société parfaite entre les intelligences, et les me-

dans l'heureuse nécessité de conserver à la fois toutes les vérités : l'autre est le principe philosophique , qui , soumettant les croyances générales aux caprices des opinions particulières, établit l'anarchie entre les intelligences, et leur donne la funeste liberté d'adopter à leur gré toutes les erreurs.

Il suit de là que, si l'on veut protéger avec succès l'ordre social, il faut de toute nécessité se placer sur la base catholique. C'est là seulement qu'on est fort , parceque c'est là seulement qu'on est conséquent. Quiconque , s'appuyant sur une autre base, prétend défendre la société contre la révolution, ne comprend ni ce qu'il défend ni ce qu'il combat : car , en rejetant l'autorité, qui peut seule commander aux intelligences, il établit par là l'indépendance de chaque esprit, qui est le principe même de la révolution qu'il attaque. Hors de la foi catholique, il n'existe que des opinions particulières; et le monde ne périt que parceque les opinions particulières, affranchies de toute règle , minent de toutes parts les croyances générales, sur lesquelles repose la société. Aussi tous ces systèmes qui, avouant au moins implicitement le principe même des systèmes anarchiques , s'efforcent d'être sociaux dans leur application , non seulement n'ont aucune action sur les esprits (car l'erreur conséquente est plus forte que la vérité dont l'inconséquence ruine l'effet), mais, de plus, ils poussent les esprits droits vers les opinions révolutionnaires , dont ils conservent le fond ; et , sous ce rapport , quelles que soient les intentions de ceux qui les professent et les talents qui les préco-

nisent , l'ordre social , compromis par cette défense contradictoire, doit redouter à l'égal d'une guerre formelle cette funeste protection.

Mais , dès qu'on appuie les vérités sociales sur la doctrine catholique , elles sont inébranlables , parcequ'alors elles reposent sur leur véritable fondement. La société politique ne subsiste que par la soumission des esprits à des croyances et à des devoirs communs ; et le principe de cette soumission ne se trouve que dans la société religieuse universelle , qui seule a le droit de commander aux esprits. Est-il donc si difficile de comprendre que cette autorité spirituelle , qui règne dans tous les temps et dans tous les lieux , est la seule digne qu'on puisse opposer à ce torrent d'opinions indépendantes qui menace de tout renverser ? Tant qu'on opposera des systèmes à des systèmes , on ne fera qu'augmenter le chaos , et jamais les opinions individuelles ne reculeront devant d'autres opinions individuelles, qui n'ont aucun droit de leur commander. Pour soumettre les esprits , il faut opposer à leurs pensées particulières, variables et divisées entre elles , l'immuable autorité des croyances générales, dont la société religieuse conserve le dépôt à travers les vicissitudes humaines. Et en vérité, lorsqu'il s'agit de défendre l'ordre établi par le créateur de la société, quiconque n'a que ses opinions est bien orgueilleux, s'il les croit nécessaires, et bien coupable , si , ne le croyant pas, il trouble le monde pour les faire prévaloir.

C'est d'après ces considérations qu'on se détermine à pu-

blir un ouvrage , organe permanent des doctrines catholiques, appliquées à tous les besoins actuels de la société. Pour bien comprendre les raisons qui font naître cette entreprise , et l'action qu'elle peut avoir sur les esprits, il est utile de se rappeler l'influence qu'ont exercée les écrits périodiques, analogues à celui-ci , qui ont paru successivement depuis le rétablissement de la religion en France, et de considérer l'état des journaux existants , dans leurs rapports avec la propagation des doctrines catholiques.

Dès que la religion, rappelée de son exil, put faire entendre sa voix dans les temples, elle s'ouvrit aussitôt, dans des écrits périodiques, une chaire d'où elle put parler à la société tout entière. Les journaux contribuèrent puissamment à dissiper les préjugés irréligieux qui régnoient à cette époque , et l'on se rappelle encore la vive impression qu'ils produisirent. La philosophie ne soutint que foiblement la lutte : elle étoit alors toute honteuse d'elle-même. Si de temps en temps elle essayoit quelques réponses, ses écrits, tracés d'une main naguère armée d'une hache homicide , sembloient être encore trempés de sang humain ; et ses murmures impies étoient comme les derniers bruits des échafauds qui venoient de tomber.

Bientôt un homme qui ne vouloit ni de la vérité ni de l'erreur, parcequ'il ne vouloit que lui, les força l'une et l'autre de se taire devant son épée. Il les avoit laissées libres tant qu'il douta de sa toute-puissance ; dès qu'il crut la sentir , il les enchaîna. Cet homme avoit compris le pouvoir des doc-

trines, et c'est pourquoi il le redoutoit comme un rival : on eût dit qu'une armée ennemie lui causoit moins d'alarmes que quelques feuilles, qui portoient, à travers la France muette, la confiance de quelques vérités : leur silence fut un de ses triomphes.

La restauration ne fut d'abord en France qu'un songe d'espérance. La révolution étoit détrônée, on la crut morte ; et les pompes qui accompagnoient le retour des princes légitimes sembloient être ses funérailles. Quelques voix s'élevèrent pour dissiper l'illusion ; elles se perdirent au milieu de l'ivresse générale. Les peuples avoient encore besoin de leçons terribles pour apprendre que ce sont les doctrines qui ébranlent ou raffermissent les empires.

Leur puissance ne tarda pas à se manifester lorsque la faction révolutionnaire, déguisée sous les couleurs de la monarchie, entourra le trône sous prétexte de le défendre. Un écrit périodique parut, qui révéla l'opinion royaliste, et détrompa l'Europe. Quoique ses illustres rédacteurs n'eussent peut-être pas une parfaite unité de principes, les vérités sociales y furent défendues avec une vigueur qui atteignit en partie son but. Les hommes qu'il attaquoit tombèrent du pouvoir, mais leurs doctrines restèrent ; et l'hydre de la révolution avoit perdu tout au plus une tête, lorsque l'Hercule de la légitimité termina ses travaux.

Aujourd'hui l'état des journaux fournit des observations remarquables. D'abord, les feuilles révolutionnaires, malgré

les nuances qui les distinguent, s'accordent à diriger des attaques perpétuelles contre l'autorité catholique : elles sentent qu'elle est leur ennemi capital. Elles la poursuivent partout, dans les instructions de ses pasteurs, dans ses missionnaires, ses corporations enseignantes, son culte, sa constitution : elles poussent un cri d'alarmes, dès qu'elle paroît reprendre quelque influence : le vœu le plus cher du parti seroit de l'isoler entièrement de la société. Il faudroit qu'elle ne parût pour rien dans les choses humaines, et, tandis qu'il protège toutes les sectes indépendantes, il la condamne à une sorte d'ostracisme politique, parcequ'il s'ennuie de l'entendre appeler reine du monde.

Mais ce qu'il faut bien remarquer, c'est que l'opinion révolutionnaire, outre ses nombreux journaux quotidiens, a de plus un ouvrage périodique, consacré à l'exposition raisonnée de toutes ses doctrines, et cet écrit a formellement avoué que les doctrines monarchiques appuyées sur la base catholique sont les seules qui ne soient pas contradictoires, et par conséquent les seules qu'il redoute.

Ne parlons point ici de certains journaux assez répandus, qui, faibles adversaires de l'incrédulité, amis peu fidèles de la religion, l'honorent d'un langage respectueux, et l'attristent de temps en temps par des opinions ennemies.

En rendant un juste hommage à ceux des journaux, soit quotidiens, soit hebdomadaires, qui défendent noblement la cause de la religion, nous devons remarquer que ces écrits,

obligés d'alimenter la curiosité publique par les nouvelles détaillées de chaque jour, et de renfermer souvent leurs discussions dans le cercle borné des intérêts du moment, ne comportent pas une exposition pleinement développée des doctrines catholiques, appliquées aux besoins actuels de la société, ni une réfutation complète de toutes les opinions philosophiques, deux choses qui sont l'objet de l'ouvrage périodique que nous annonçons.

Pour atteindre ce but, *le Mémorial catholique* s'efforcera de faire bien connoître, sous toutes ses faces, l'état actuel de l'esprit humain, en religion, en philosophie, en littérature. Cette connoissance, peu commune, est d'une extrême importance. Pour agir sur le siècle, il faut l'avoir compris.

En second lieu, tous les ouvrages, soit religieux, soit hétérodoxes, qui paroissent en Europe et qui méritent d'être remarqués, y seront, les uns, analysés avec une certaine étendue, les autres, méthodiquement réfutés. Sous ce double rapport, *le Mémorial catholique* remplit un vœu que forment tous les amis de la religion; car, d'une part, le plus grand nombre d'entre eux ne pourroient, sans d'extrêmes difficultés, se procurer et lire les bons livres qui paroissent chez les diverses nations, et sont écrits en des langues différentes; d'autre part, les auteurs qui défendent la religion dans notre siècle ne peuvent point s'astreindre et ne doivent pas s'abaisser à réfuter, dans des ouvrages faits exprès, toutes les productions de la philosophie : dès lors un écrit de la nature

de celui-ci, qui comporte des discussions étendues, devient la place naturelle de ces réfutations.

La politique, dans le sens que l'on attache aujourd'hui à ce mot, n'entrera pas dans le plan de cet ouvrage. Ses rédacteurs abandonneront aux journaux la discussion des intérêts du moment et l'examen des actes du ministère; ils espèrent servir d'une manière plus utile le pouvoir et la société, en proclamant cette politique toute chrétienne qui, durant quinze siècles, guidait l'Europe vers la perfection sociale, et dont on s'est écarté depuis, pour y substituer une politique inférieure à celle des sociétés païennes.

La législation ecclésiastique et civile fixera l'attention du *Mémorial catholique*. Les rapports nouveaux de l'Eglise avec l'Etat, modifiant l'application du droit canonique, en ont fait en quelque sorte une science toute nouvelle, qu'il est nécessaire de ne pas négliger plus long-temps; et la législation civile, isolée parmi nous de la religion, doit être l'objet des discussions les plus graves.

La littérature, comme l'a dit un écrivain célèbre, est l'expression de la société, dont la décadence ne manque jamais en effet d'entraîner la décadence du goût. Il y a des hérésies en littérature, dont le principe est dans l'indépendance du goût particulier; il y a une orthodoxie littéraire dont la règle est dans le goût général. *Le Mémorial catholique* poursuivra le principe d'erreur jusque dans la littérature, à laquelle s'applique aussi le principe commun de toutes les vérités.

Le Mémorial catholique renfermera des *bulletins* religieux, politiques et littéraires, qui présenteront l'analyse des événements les plus intéressants sous ce triple rapport, et une *revue* des journaux, qui offrira chaque mois la statistique de l'opinion.

Enfin, il est un objet d'une importance extrême, et sur lequel tous les journaux se taisent. Chacun sait qu'au milieu de la société publique se sont formées une multitude de sociétés secrètes, qui couvrent le globe entier, et préparent avec activité une dissolution universelle. Ces puissances occultes maîtrisent le monde, et l'on dirait, au silence qu'on observe à leur égard, qu'elles ne sont pour rien dans le mouvement qui l'entraîne. Les rédacteurs du *Mémorial catholique* rendront compte des ouvrages les plus remarquables qui ont été publiés sur ces sociétés, et, en s'en tenant aux faits mêmes avoués par leurs apologistes, ils espèrent fixer l'opinion de tous les honnêtes gens sur ces mystères d'iniquité, en détourner les imprudents qui s'y jettent sans les connoître, et faire pénétrer peut-être quelques rayons de lumière au fond de ces antres, au-dessous desquels il n'y a que les enfers.

Tel sera *le Mémorial catholique* : en suivant invariablement la ligne qu'il s'est tracée, il croit pouvoir espérer que tous les ennemis de Dieu et de la société l'honoreront de leur haine, et que tous les gens de bien l'accompagneront de leurs suffrages.

LE
MÉMORIAL CATHOLIQUE.

JANVIER 1824.

LETTRE

DE M. L'ABBÉ F. DE LA MENNAIS

Au Rédacteur.

MONSIEUR ,

J'ai lu avec un vif intérêt l'*introduction* de l'écrit périodique que vous vous proposez de publier , et dont l'importance me paroît devoir être universellement sentie. Il est temps , et grand temps , qu'on s'occupe , avec plus d'activité qu'on ne l'a fait jusqu'ici , de combattre toutes les fausses doctrines de notre siècle , si vain de ses lumières , et qui devrait être si honteux de ses ténèbres , puisqu'il en est réduit à chercher encore les plus indispensables notions et les idées premières en toutes choses , en religion , en morale , en politique. Ses funestes erreurs , combinées avec l'orgueil , menacent de renverser tout ce qui reste encore debout dans la société ; et , en considérant l'effet qu'elles produisent chaque jour sur un trop grand nombre d'esprits , je ne sais si elles ne finiroient pas même par vicier l'intelligence humaine dans son principe : car tout ce qu'il y a de vérité , d'ordre et de raison dans le monde a sa racine dans le christianisme ; et le christianisme anéanti , s'il pouvoit l'être ,

il ne resteroit que la nuit et le chaos. Tous les gens de bien ne sauroient donc qu'applaudir à votre entreprise, et former des vœux pour qu'elle obtienne un succès qui seroit le triomphe de la religion et de la société. Vous rencontrerez, sans doute, des obstacles; mais qu'ils ne vous découragent point : aucun bien ne se fait sans peine, et c'est déjà un bien réel que de tenter seulement d'arrêter le progrès du mal.

Recevez, Monsieur, l'assurance de la considération très distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

L'abbé F. de LA MENNAIS.

La Chenaye, le 31 décembre 1823.

DE L'AUTORITÉ SPIRITUELLE,

DANS SES RAPPORTS AVEC L'ORDRE POLITIQUE.

L'Europe, en proie à une discorde universelle, est avertie qu'elle est sous l'empire d'une grande erreur, et semble appeler par ses gémissements la vérité méconnue qui peut la délivrer. Si la société doit périr, cette vérité ne lui en sera pas moins manifestée; car, sous la haute justice de la Providence, les nations ne sont jamais punies de mort pour n'avoir pu connoître l'ordre nécessaire, mais pour s'être révoltées contre sa lumière; et si la société doit être vivifiée de nouveau, c'est par l'excès même du désordre qu'elle sera ramenée à la connoissance de l'ordre éternel dont elle s'est écartée; et dès lors les convulsions qui la déchirent sont comme l'enfantement douloureux de la vérité qui la sauvera.

Aussi, lorsque l'on considère attentivement l'état actuel de la société, tout porte à croire qu'une grande vérité, dont on sent partout l'absence, va reparoître partout. Après l'ébranlement universel qui a mis à nu les fondements du bien et du

mal, les gouvernements doivent comprendre le véritable principe de la révolution, et par conséquent aussi le véritable principe de restauration. Ils ne peuvent ignorer que l'anarchie n'a envahi la société politique que parcequ'au seizième siècle on avoit établi l'anarchie en principe dans la société religieuse, et qu'ainsi l'obéissance ne peut renaître dans l'ordre politique qu'autant qu'elle renaîtra dans l'ordre religieux, par la soumission des esprits à l'autorité spirituelle. Cette vérité, d'où dépend le salut du monde, peut être encore obscurcie aux yeux de plusieurs gouvernements, même catholiques, par d'anciennes préventions : plusieurs gouvernements protestants, qui se l'avouent en secret, n'osent pas encore la proclamer, par la crainte des préjugés puissants qui les environnent : mais enfin elle résulte si clairement de l'état actuel du monde ; elle se lève, pour ainsi dire, de toutes parts, sur les débris de l'ordre social, avec un éclat si frappant, que, si quelques peuples, s'obstinant à marcher à la mort, refusent de la reconnoître, ce n'est pas la lumière qui leur manquera, c'est la volonté.

En effet, la politique européenne a déjà commencé par établir un principe dont cette vérité n'est que la conséquence manifeste. On a reconnu, en fondant la sainte-alliance, qu'on ne pouvoit combattre la révolution sans s'appuyer sur le christianisme. Or, en appelant le christianisme au secours de la société mourante, a-t-on pu croire qu'il la protégeroit bien efficacement, si chaque esprit, abandonné à lui-même, se créoit une religion quelconque au gré de ses caprices ? a-t-on pu vouloir que le christianisme ne devînt, suivant les dispositions de chaque homme, qu'une vague opinion ou un mysticisme fanatique ? a-t-on voulu établir l'indépendance, la souveraineté de chaque raison individuelle ? Assurément, ce ne seroit point là combattre la révolution ; mais au contraire en sanctionner le principe ; ce seroit re-

prendre la route des abîmes. Mais si le christianisme ne doit point être soumis aux opinions de chaque individu, il est nécessaire qu'il soit enseigné par voie d'autorité. Sera-ce par l'autorité politique ? a-t-elle droit de commander aux esprits ? la foi étoit-elle de son domaine ? quel gouvernement osera se déclarer infaillible ? faudra-t-il assembler des congrès, où les ministres de chaque puissance, devenus tout-à-coup les plénipotentiaires des croyances publiques, stipuleront des articles de foi et des traités de commerce, et traceront en même temps la limite des opinions et celle des territoires ? Non, jamais cette prétention absurde n'a pu se présenter à la pensée des augustes chefs de la politique européenne ; ils savent qu'il n'est pas au pouvoir des hommes, tous également faillibles, de créer cette infaillible autorité qui a droit à la soumission des esprits. Mais si le christianisme, par qui seul la société peut revivre, ne doit ni être livré en proie aux opinions individuelles, qui l'auroient bientôt détruit en le déchirant, ni être déterminé par le pouvoir politique, qui est nul pour cet objet, que reste-t-il à faire, sinon à tendre les bras vers cette autorité spirituelle qui a commencé avec le christianisme même, et sans laquelle la société religieuse est rigoureusement impossible ?

Les souverains de l'Europe assistent, depuis un demi-siècle surtout, à une expérience si décisive à cet égard, qu'il est impossible de concevoir par quelle leçon plus frappante la Providence pourroit instruire les rois et les peuples. D'une part, sous l'empire de l'autorité spirituelle, l'église catholique, non seulement conserve le dépôt de la foi pur de tout alliage philosophique, mais, de plus, proclame et défend partout, avec un succès proportionné à l'influence que les gouvernements lui accordent, les doctrines politiques pour lesquelles les gouvernements combattent. D'autre part, sous les bannières de la révolte contre l'autorité spirituelle, l'enseignement des églises

protestantes , si tant est qu'elles conservent encore un enseignement quelconque , se laisse pénétrer de toutes parts par les opinions philosophiques et démocratiques , contre lesquelles les gouvernements sont armés ; et , reculant pas à pas devant elles , leur abandonne sans résistance une place qu'elles auront bientôt couverte de ruines. Ce ne sont point là des théories ; ce sont des faits éclatants , universels , dont l'Europe entière est témoin. Ne seront-ils qu'un vain spectacle ? et , si l'on hésite après une pareille leçon , qu'est-ce donc qu'on attend pour savoir à quoi s'en tenir ! Certes , si l'on veut conserver la société par la religion , il faut une religion qui puisse elle-même se conserver : vous voyez par où elle périt , cherchez donc un appui là où elle reste toujours vivante. Effrayés de l'état de la société , les gouvernements s'écrient que le christianisme seul peut sauver le monde ; et bientôt , plus effrayés encore de l'état du christianisme chez les peuples indépendants de l'autorité spirituelle , ils seront forcés de s'écrier aussi que l'autorité spirituelle , seule , peut sauver le christianisme.

Il est impossible que les souverainetés séparées de l'unité catholique ne sentent pas leur position contradictoire , tant qu'elles voudront en même temps protéger le protestantisme et combattre la révolution. Les gouvernements protestants de l'Allemagne , réveillés par les bruits menaçants qui grondent dans le sein de la confédération germanique , ont senti eux-mêmes la nécessité de se concerter pour prévenir l'explosion ; et , comme les opinions protestantes , loin de pouvoir éteindre le feu du volcan , ne font au contraire que le nourrir , dès lors , condamnés à combattre , sans le secours des doctrines sociales , une révolution produite par des doctrines contraires , ils n'ont eu d'autre ressource que de combiner des mesures de haute police , pour contenir quelque temps encore les révolutionnaires déjà frémissants d'espérance. Mais qu'arrive-t-il ? tandis que ces moyens , purement administratifs , et qui par conséquent n'ont

aucune action sur les esprits , maintiennent une apparence d'ordre à la surface de la société , le protestantisme , se développant , sous leur protection , dans toutes ses conséquences , et abolissant graduellement le christianisme tout entier , anéantit , dans le cœur même de leurs peuples , le principe de vie. C'est ainsi qu'ils détruisent d'une main ce qu'ils cherchent vainement à édifier de l'autre. De là les aveux effrayants qui de temps en temps leur échappent ; de là aussi ces vœux , quelquefois assez clairement exprimés , par lesquels ils semblent saluer , avec une tristesse mêlée d'espérance , le retour à l'ordre catholique , dont ils se sentent encore exilés.

La nécessité de l'autorité spirituelle , pour sauver la religion et l'état , n'est nulle part plus sensible qu'en Angleterre , à cause de la constitution véritablement monstrueuse de l'église anglicane. Comme protestante , elle est en opposition avec l'église catholique ; comme église constituée , elle est en opposition avec les sectes dissidentes , qui l'assiègent de toutes parts. Pour combattre l'église catholique , elle a recours au principe commun des protestants , l'indépendance du jugement particulier ; pour se défendre contre les sectes non-conformistes , elle emploie , à sa manière , le principe catholique de l'autorité : de là tous les coups qu'elle porte aux sectes dissidentes retombent sur elle , en tant qu'église protestante ; tous les coups qu'elle porte à l'église catholique retombent sur elle , en tant qu'église constituée. Contrainte de se détruire ainsi par les efforts mêmes qu'elle fait pour se soutenir , elle prévoit , avec une angoisse mal déguisée , le sort qui l'attend : une force irrésistible l'entraîne , et elle va se dissoudre en une multitude de sectes extravagantes , qui auront bientôt dévoré le peu de christianisme qu'elle conserve encore ; ou bien , honteuse de dissiper ces derniers restes avec ces troupeaux immondes , elle se souviendra enfin de la maison paternelle , d'où elle s'étoit enfuie il y a trois siècles , et se réfugiera , toute défaillante , dans le

sein de cette église éternellement pleine de vie, qui la ranimerait en l'embrassant.

Quant à la Russie, sa position est connue; sa religion, protestante dans son principe, puisqu'elle rejette l'autorité catholique, n'avoit point éprouvé de variations sensibles, tant que ce peuple, étranger aux mouvements de l'esprit humain, n'avoit pas subi l'action des discussions européennes. Mais depuis qu'elles y ont pénétré, la religion nationale, entrant en dissolution, se précipite dans le protestantisme (1). Cela arrive, parceque cela étoit nécessaire : l'autorité religieuse, qui s'y réduit de fait à la suprématie civile, étant parfaitement nulle, même dans l'opinion russe, il n'y reste, il n'y peut rester que le jugement particulier, indépendant, comme chez les protestants; et, comme chez ces derniers, l'anarchie des opinions, après s'être développée dans l'ordre religieux, passera dans l'ordre politique, et y consommera la révolution. Qui sait toutefois si son souverain, qui voit d'assez haut pour découvrir de loin ce qui se prépare, ne cherchera pas à prévenir la chute, en s'appuyant, non pas sur un vague christianisme, qui n'est qu'un mot, mais sur le christianisme réel, qu'il chercheroit en vain hors de l'église catholique. Déjà plus d'un de ses augustes prédécesseurs avoient formé des vœux, favorisé des projets de retour à l'unité religieuse, rompue, au huitième siècle, par l'orgueil d'un misérable; et cependant ils n'avoient pas vu ce que nous voyons, pour apprendre que l'autorité catholique est la base même du christianisme. Plus heureux que ses ancêtres, il étoit réservé à cette grande leçon : les préjugés, qui leur cachotent cette vérité, ont dû bien s'éclaircir aujourd'hui; c'est la révolution même qui a déchiré le voile, et s'il n'est peut-être qu'entr'ouvert à ses yeux, du moins des intentions droites, dignes de la vérité tout entière, permettent déjà l'espérance.

(1) Voyez le second volume de l'ouvrage intitulé *Du pape*, par M. de Maistre.

Toutefois, il faut l'avouer, les gouvernements séparés de l'unité se tranquillisent peut-être, en songeant que la révolution, qui a éclaté dans la plupart des états catholiques, a cependant respecté jusqu'ici la plupart des états protestants ; mais cette espèce de phénomène, lorsqu'on en approfondit la principale cause, est au contraire ce qui doit les effrayer davantage. Dans les états catholiques, les doctrines anti-sociales se trouvant en présence de l'autorité spirituelle, qui les repoussoit inexorablement dans tous leurs principes et toutes leurs conséquences, sans exception, la lutte s'est engagée, pour ainsi parler, corps à corps, et l'ébranlement a dû suivre. Au contraire, dans les états soustraits à l'autorité spirituelle, les doctrines anarchiques, qui reposent sur le même principe que le protestantisme, se développent sans résistance dans les esprits ; elles tolèrent des institutions qui protègent leur base. Patientes, pour ainsi parler, parcequ'elles s'y sentent immortelles dans leur principe, elles comprennent que rien ne les presse de compromettre, par une révolution trop prématurée, la certitude de leur triomphe ; elles affermissent paisiblement leur empire, jusqu'au moment où, toute croyance étant détruite, l'ordre social, miné dans ses fondements, s'écroulera de lui-même. Aussi, après les secousses d'une révolution, les gouvernements catholiques retrouvent, dans la doctrine sur laquelle ils reposent, une base pour se relever ; tandis que les gouvernements protestants, une fois soumis à l'épreuve d'une révolution, ne retrouveront plus aucun principe de restauration, parceque la révolution ne s'y sera opérée que par la destruction complète du christianisme (1). Sous ce rapport, les peuples catholiques actuels

(1) L'Angleterre, qui a survécu à sa révolution, ne peut fournir une objection à cet égard. De quoi s'agit-il ? De savoir si la société, dans les états protestants, ne tombera pas dans une dissolution complète, lorsque le protestantisme, pleinement développé, y aura aboli le christianisme. Or, la révolution de l'Angleterre n'a pas été produite par le protestantisme pleinement développé, mais par le protestantisme naissant, et encore plein de croyances,

peuvent être comparés à un malade vigoureux qui ressent des crises violentes, parceque le principe vital lutte avec force contre le mal qu'il peut vaincre; et les peuples protestants ressemblent à un infortuné, dont une maladie de consommation épuise doucement la vie, et qui, tranquille sur son état, la veille même de sa mort, ne sera détrompé que dans les convulsions de l'agonie.

Ainsi, en considérant l'état de la société, il est manifeste que les gouvernements de l'Europe, qui veulent sauver l'ordre social par le christianisme, ont à opter entre un christianisme individuel tel que le protestantisme l'a fait, essentiellement indépendant, et par conséquent nécessairement anarchique, et qui, après s'être transformé, suivant la disposition des esprits, en un mysticisme turbulent ou une mortelle indifférence, finit par se perdre dans l'athéisme; et un christianisme général, tel que l'église catholique le conserve, éminemment social, parcequ'il soumet les esprits à des croyances et à des devoirs communs, et assure ainsi, par l'obéissance à l'autorité spirituelle, la base de l'ordre politique. Il n'y a point de milieu; il faut de toute nécessité choisir l'un ou l'autre; leur séparation est plus clairement déterminée que jamais; toutes les nuances, qui pouvoient les confondre à certains égards aux yeux des esprits peu clairvoyants, ont disparu; l'un et l'autre se montre tel qu'il est, avec les éléments qui lui sont propres; la question est réduite à son expression la plus simple, et l'ordre social, devenu aujourd'hui un problème, attend enfin une dernière solution.

X.

qui renversa l'ordre établi pour s'assurer le pouvoir. Depuis cette époque, l'Angleterre, dans le sein de laquelle il marche rapidement à son terme, rentre dans la question générale, commune à tous les gouvernements protestants, et subira la même destinée.

DE LA RELIGION,

CONSIDÉRÉE PAR RAPPORT A LA LOI FRANÇAISE.

A mesure que nous nous éloignons des temps funestes où la puissance publique, d'accord avec la corruption du siècle, hâtoit la décadence des mœurs par la législation même, et sapoit la société par ce qui auroit dû être son appui, il semble que le premier soin des hommes attachés au bien de l'état et amis de l'ordre doit être de reporter leurs pensées et leurs méditations sur les vices dont fut flétrie la nouvelle loi française, au moment où elle s'éleva sur les ruines des anciennes institutions.

Dans ces derniers temps, on a dit qu'en France *la loi étoit athée*, et ce mot effrayant exprime malheureusement une vérité de fait, qu'il eût été inutile de contester. Elle est athée en effet la loi qui n'a d'autre sanction que celle du bourreau, et qui, négligeant de se mettre elle-même sous la haute protection de la loi divine, abandonne à son tour la loi divine à l'indifférence capricieuse de l'athéisme et au mépris insultant de l'impiété. Tel a été, dès le commencement, le caractère de la loi française. Née au milieu du chaos, dans un moment où la société détruite sembloit n'avoir pas de besoin plus pressant que celui de rassembler ses débris, la législation nouvelle reçut, de l'état violent de souffrance où se trouvoit le corps politique, un caractère particulier, et comme une empreinte de matérialisme, qui alors frappa peu les esprits, tout préoccupés du désir de remettre dans un ordre au moins apparent les diverses parties de la société. Indépendamment de l'indifférence profonde qui avoit dû pénétrer au fond des âmes pour les doctrines religieuses, indifférence qui eût fait repousser la pensée de placer la loi sous l'autorité de Dieu, il dut y avoir alors,

même dans les esprits moins dépravés, un certain mouvement d'admiration pour le pouvoir qui leur paroissoit recueillir les ruines de la législation, leur redonner de l'ensemble et de la vie, et replacer ainsi la société sous les auspices de la loi. On n'avoit pas eu le temps d'examiner si cette œuvre renfermoit en elle-même des conditions de durée; si la loi nouvelle portoit sur son frontispice le nom de Dieu; si elle reposoit sur les doctrines sociales et conservatrices; si la conscience humaine lui servoit de fondement; si, à son tour, elle étoit un appui pour la conscience humaine. Les hommes, devenus grossiers par l'habitude de voir les désordres matériels de la société, s'arrêtèrent aux apparences; l'ordre moral, le seul qui soit en effet de l'ordre, touchoit peu des esprits pressés surtout de mettre fin aux déchirements et aux violences de l'anarchie, et de soumettre la société à l'empire d'une loi quelconque. Par ces causes diverses, la loi qui naquit à cette époque n'eut rien de ce qui distingue d'ordinaire les législations développées dans des temps calmes et véritablement éclairés. Elle régla le désordre; elle fut comme un frein imposé au chaos; et son autorité, née d'un pouvoir qui lui-même n'avoit point de racines dans la société, dut être, comme ce pouvoir, seulement appuyée sur la force; elle fut moins l'expression d'un droit éternel et incontestable, que le produit d'une nécessité dominatrice des choses humaines. Elle n'invoqua donc pas Dieu, parcequ'elle se seroit elle-même condamnée, parceque d'ailleurs Dieu étoit banni de la terre, et aussi parcequ'il n'appartenoit pas à des pouvoirs, utiles peut-être dans l'ordre mystérieux de la Providence, mais toutefois nés de l'usurpation et du crime, de donner au monde l'exemple de cette soumission aux lois éternelles, qui fait la force des puissances de la terre, en donnant aux sujets la raison de leur obéissance. Enfin la loi fut athée, précisément parcequ'elle fut toute matérielle; le pouvoir qui la créa, destiné par Dieu à préparer la résurrection

de la société, ignoroit pourtant que la vie de la société est dans les doctrines, comme la vie de l'homme est dans l'intelligence. Il montra ce que peut la force jointe à toutes les puissances de la volonté, peut-être pour rendre plus frappante encore la puissance qui s'attache aux doctrines : et en effet le plus grand prodige de ce pouvoir fut bien d'avoir soumis toutes les volontés à la volonté de fer d'une seule loi. Que manqua-t-il donc à une force si inouïe, si ce n'est la force morale, qui domine les consciences par la vérité et la justice ?

Quoi qu'il en soit, Dieu, banni de la loi française, y laissoit un vide immense, qui, à peine aperçu dans des temps de corruption et d'égarement, devoit paroître d'autant plus effrayant, à mesure que les temps deviendroient plus calmes, et que les hommes, moins préoccupés d'objets matériels, s'accoutumeroient à sonder profondément les vrais besoins de la société. Aussi ce qui a été, dans ces derniers temps, un grand scandale en France, ce n'est pas d'avoir entendu dire que la loi étoit athée (c'étoit là l'énoncé d'un fait par malheur trop véritable), mais d'avoir entendu ajouter qu'elle doit l'être. Ici se montroit à découvert une doctrine sociale monstrueuse, qu'il étoit du devoir de tous les moralistes de combattre hautement par tous les efforts de la raison et de l'expérience. Dire que la loi doit être athée, c'est dire qu'elle doit être cruelle, violente, impitoyable. Car, d'un côté, si Dieu n'est pas dans la loi, qui est-ce qui donne aux sujets la raison de leur soumission ? La loi sans Dieu ne présente évidemment aux sujets qu'une volonté capricieuse et despotique, dont ils ne comprennent point le droit, et qui, par conséquent, n'est à leurs yeux qu'une oppression. Et, en second lieu, si la loi ne peut donner aux sujets la raison de son commandement, il est bien clair qu'elle doit remplacer le droit qui lui manque par un excès de rigueur, et chercher à dompter par l'effroi les consciences, qu'elle ne sauroit enchaîner par la conviction ; aussi

est-ce le comble de l'ignorance que de supposer que les peuples deviennent plus libres du moment où on les affranchit de la suprême autorité de la loi divine. Les hommes passionnés et jaloux de se livrer à tous leurs penchants peuvent bien imaginer un instant que c'est là véritablement de l'indépendance. Insensés ! ils ne voient pas que plus ils sont affranchis des lois de la conscience , plus la loi humaine se doit à elle-même de soins et de précautions pour les assujettir à ses volontés. Les législateurs ne peuvent être véritablement indulgents qu'autant que les hommes sont fidèles à la règle éternelle des devoirs ; par conséquent , la liberté des peuples se trouve comme dépendante de la loi divine : la première grandit ou diminue suivant que l'autre acquiert plus ou moins d'autorité ; et c'est précisément à cause de ce rapport nécessaire , mais rarement apprécié , que tous les hommes s'accordent à dire que la liberté est inconnue aux nations corrompues , c'est-à-dire affranchies de la loi de Dieu.

Quel homme insensé a donc pu dire que la loi doit être athée ? Est-ce quelque ennemi de la liberté , quelqu'un de ces fanatiques défenseurs de la tyrannie , qui , remplis d'un fier mépris pour les sujets , voudroient les condamner à ramper sous la verge dominatrice d'un maître barbare et d'une loi non moins barbare que lui ? Ce n'est qu'au nom du despotisme qu'une telle doctrine a pu être proférée. Les pouvoirs justes ont eu plus grand soin de la liberté des peuples ; et c'est pour rendre la loi plus douce qu'ils la placent sous l'autorité divine , l'agrandissant ainsi aux yeux des sujets , et pouvant lui ôter de sa rigueur à mesure qu'ils lui donnent de la majesté.

Mais , sans renouveler ici une discussion épuisée sur un mot qui a retenti dans la France , et qui est aujourd'hui suffisamment apprécié , recueillons de ces observations un fait malheureux : c'est que la loi est athée ; et ajoutons que c'est un mal-

heur, que c'est un crime qu'elle le soit. La loi qui fut jugée suffisante pour sauver la société, dans un temps où l'on pouvoit croire que le salut de la société consistoit uniquement à rassembler ses ruines matérielles, et à leur redonner une certaine forme extérieure qui ressemblât à de l'ordre, ne sauroit être jugée complète dans un temps où l'on sent le besoin d'animer ces ruines sociales, jusqu'ici soumises seulement à quelques dispositions plus ou moins ingénieuses, mais toujours changeantes, et qu'il faut à la fin soumettre aux lois permanentes de l'intelligence, qui sont des lois de vie et de durée.

Toute la discussion aujourd'hui doit donc être ramenée à ce grand objet, savoir, par quels moyens la loi française, d'athée qu'elle est, peut être remise en harmonie avec la religion, la première de toutes les lois sans aucun doute, non pas seulement dans l'ordre surnaturel d'une société à venir, mais dans l'ordre purement humain de la société politique.

Cette matière est grave, et intéresse les hommes d'état; elle embrasse des questions qui touchent à la réforme de plusieurs parties de notre code. Ce n'est pas dans un seul article que nous pouvons espérer d'indiquer tout ce qui est relatif à ce grand objet; nous y reviendrons souvent, nous y reviendrons toutes les fois que nous verrons la puissance civile embarrassée de défendre sa propre existence, par le vice de la loi, qui ne semble considérer cette existence que sous le rapport matériel; nous y reviendrons toutes les fois que nous verrons la religion livrée aux caprices humains, comme une institution qui n'auroit rien de particulier, rien de sacré, rien de divin; toutes les fois que nous verrons ses droits augustes atteints par des mains profanes, sa majesté hors d'état d'être vengée par les lois actuelles, l'indépendance de ses ministres sacrifiée à la volonté des hommes, la sainteté de ses temples outragée avec une impunité écrite d'avance dans la loi, le mélange des deux pouvoirs, du pouvoir civil et du pouvoir spirituel, ne paroissant

enfin aux yeux des peuples que comme une usurpation manifeste de l'un , et comme un asservissement déplorable de l'autre. Voilà les grands objets que nous nous proposons de traiter. Nous le ferons en conservant au pouvoir royal le respect que lui doivent des cœurs religieux , surtout dans des questions où il est juste d'observer que les vices de la loi sont un héritage qu'il a reçu des pouvoirs passés ; mais nous le ferons en conservant à nous-mêmes assez de franchise pour montrer que cet héritage funeste ne sauroit être accueilli par la royauté. *****

DE LA SITUATION DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE DANS PLUSIEURS ÉTATS PROTESTANTS.

Dissimuler , se plaindre et prêcher la tolérance partout où l'on se trouve en minorité , persécuter dès l'instant où l'on domine , telle fut dans tous les temps la tactique et la conduite des sectaires ; c'est aussi la marche que suivirent dans le siècle dernier les apôtres de la philosophie moderne. Tant que l'incrédulité , intimidée par les lois et repoussée par l'opinion publique , fut réduite à tenir des assemblées secrètes , ses adeptes ne cessèrent de faire retentir les mots de *tolérance* et d'*humanité*. Les moindres rigueurs de la part des magistrats , pour réprimer des doctrines qui tendoient à bouleverser la société , excitoient les clameurs du parti , et l'on eût dit que les bûchers étoient allumés pour les brûler tous vifs avec leurs livres. Les coryphées néanmoins avoient parfois assez de franchise pour ne pas dissimuler leur arrière-pensée : *Si j'avois cent mille hommes* , écrivoit Voltaire , *je sais bien ce que je ferois....* Et nous aussi , nous le savons à n'en plus douter , depuis cette sanglante époque où la tolérante philosophie avoit à ses ordres

cent mille bourreaux, qui d'une main renversoient nos temples, et de l'autre dressaient des échafauds.

Les conséquences funestes des mauvaises doctrines, les maux qu'avec le temps elles causent à la société, fournissent de bien meilleurs arguments contre elles que tous les livres possibles : aussi les faits ont-ils parlé assez haut ; ils ont tout dit à ceux qui observent et qui réfléchissent ; et depuis trente ans l'Europe sait à quoi s'en tenir au sujet de la *tolérance philosophique*.

Mais les incrédules ne sont pas les seuls qui, avec la rage du fanatisme dans le cœur, aient pris pour cri de ralliement le mot de *tolérance* ; comme nous l'avons dit, ce cri a été celui de toutes les sectes, de celles qui attaquent le christianisme en général, et de celles qui *protestent* seulement contre quelques uns de ses dogmes : au fond, l'esprit est le même, et les événements ont prouvé, comme ils le prouvent encore, que l'on peut, sans injustice, ranger sur une même ligne la *tolérance philosophique* et la *tolérance des évangéliques*.

A Dieu ne plaise que nous voulions exciter ici des sentiments de haine contre qui que ce soit ; ces sentiments sont loin de notre cœur. Mais nous fera-t-on un crime de confondre la calomnie ? nous tairons-nous sur les vexations dont on accable l'église catholique dans les contrées de l'hérésie ? entendrons-nous tranquillement les écrivains d'un certain parti vanter sans cesse autour de nous la *tolérance des protestants*, et déchirer par les plus noires accusations le clergé catholique ? Quoi ! dans un royaume où le petit nombre de luthériens et de calvinistes qui s'y trouvent, jouissent en paix de tous les droits civils, et du libre exercice de leur culte, dont les ministres reçoivent un traitement de l'état, on criera à l'intolérance, on offrira à l'intérêt public les dissidents comme des victimes qui gémissent sous le couteau, et nous n'élèverions pas la voix pour nous justifier ! et nous ne dirions rien de ce qui se passe à l'é-

gard de nos frères dans les pays où le protestantisme domine ! Mais un pareil silence seroit criminel, et nous trahirions les intérêts de la justice ; il est temps enfin que les hypocrites de la tolérance soient complètement démasqués : heureusement pour nous, ils semblent travailler eux-mêmes à désabuser notre siècle sur leur compte ; ils nous fournissent pour les attaquer et les confondre la preuve la moins équivoque de toutes, celle des faits.

N'allons pas rechercher ce qui se passa dès l'origine de la prétendue réforme, lorsque Calvin faisoit brûler à Genève Michel Servet, et que Luther disoit, à peu près dans le même sens que Voltaire : « J'attends que je sois suivi de vingt mille hommes de pied et de cinq mille chevaux, alors je me ferai croire (1). » Parlons de ce qui se passe de nos jours, dans le dix-neuvième siècle, au sein même de la métropole du calvinisme.

Une lettre intéressante qui vient de paroître (2) nous donne la mesure de la sincère tolérance de *MM. les ministres du saint évangile* à Genève ; nous invitons nos écrivains libéraux à lire cette lettre, et à nous dire ce qu'ils pensent de la conduite de *la vénérable compagnie*.

Voici quelques uns des principaux traits de *tolérance* rapportés dans l'écrit de M. Nachon, qui habite à quelques lieues de Genève.

Quoique, en vertu du concordat de 1801, le conseil municipal de Genève dût céder un édifice pour l'exercice de la religion catholique, l'évêque diocésain eut à soutenir une lutte de plus de dix-huit mois, et le curé qu'il avoit nommé ne put commencer ses fonctions dans une église qu'en octobre 1803. Jus-

(1) Adv. exercit. Antich.

(2) *Lettre de M. Nachon, sur la tolérance de Genève* ; à Paris, chez Méquignon junior, rue des Grands-Augustins, n. 9.

qu'à cette époque, on refusa même un coin de terre pour la sépulture des catholiques, et les familles étoient obligées de faire porter leurs morts dans des paroisses voisines.

En 1813, M. le curé avoit fait toutes les avances nécessaires pour l'établissement de trois frères de la *doctrine chrétienne*, destinés à l'instruction gratuite des enfants catholiques, ils ne purent séjourner à Genève que 48 heures; la présence de ces pauvres et humbles *ignorantins* mit toute la ville en agitation; le maire dit au préfet *qu'il ne répondoit plus de la tranquillité publique si les frères restoient.*

Depuis 1814, vingt paroisses catholiques, détachées de la France et de la Savoie, sont réunies à l'ancien territoire de Genève, qui forme actuellement un canton mixte. Les intérêts de cette nouvelle population furent stipulés par les traités de Vienne et de Turin; on leur a assuré la jouissance de tous leurs droits politiques et religieux. Mais comment ces traités sont-ils observés? Chaque jour, dans des pamphlets incendiaires, les *ministres du saint évangile* attaquent par les injures les plus grossières le culte catholique et ses ministres. Dans un catéchisme imprimé il y a deux ans, ils n'ont pas eu honte de renouveler contre l'église romaine le reproche suranné d'*idolâtrie*, et toutes les vieilles calomnies de l'ignorance et de la mauvaise foi de leurs devanciers. Ce catéchisme protestant s'enseigne dans les classes du collège, où jusqu'ici aucun prêtre n'a été appelé pour l'instruction des jeunes catholiques qui le fréquentent.

Le conseil ne tient nullement compte des ordonnances de l'évêque, relatives au mariage des catholiques, et il soumet à une amende pécuniaire les curés qui publieront en chaire le mandement de leur évêque.

Tel est le sort de ces infortunés catholiques, réunis depuis dix ans au canton de Genève; ils sont traités comme un peuple conquis par la puissance des baïonnettes; ils n'ont pas

même droit à l'hôpital du chef-lieu, exclusivement réservé pour les Genevois de l'ancien territoire.

Dans cet état de persécution, qu'il est beau d'entendre les pasteurs catholiques réclamer les droits de la justice qui leur est due, avec le langage véritable de la charité chrétienne !

Voici comment ils s'expriment dans leurs réclamations aux syndics et conseillers d'état du canton de Genève :

« Tranquilles sur tout ce qui regarde la religion et les fonctions de notre ministère, nous ne négligerons aucun des moyens qui dépendent de nous pour seconder les vues paternelles de vos seigneuries, et vous donner des témoignages de notre zèle pour la prospérité et le bonheur du canton dont nos paroisses sont destinées à faire partie.... L'on ne peut espérer de voir régner une union franche et durable entre des hommes séparés par la diversité de caractère, de nation, de religion, qu'autant qu'elle prendra sa source dans une estime et une confiance réciproques. Cette estime et cette confiance ne peuvent naître dans les cœurs, tandis que la population catholique du canton se trouvera blessée et froissée dans ses sentiments les plus respectables et les plus chers à son cœur...
 « Très honorés seigneurs, daignez vous faire présenter les livres élémentaires d'instruction à l'usage des catholiques, et non seulement vous n'y trouverez aucune phrase, aucun mot qui calomnie nos frères séparés, mais vous n'y lirez pas même les noms de *protestants*, de *luthériens*, de *calvinistes* : pourquoi donc dans les livres d'instruction publique autorisés dans votre cité, cette affectation à signaler, à offenser, et à calomnier l'église catholique dans ses dogmes, dans son culte et dans son gouvernement ?... »

« La politique de Genève, plus conforme aux principes de la tolérance civile et aux devoirs de la charité chrétienne, doit abattre ce mur de séparation, et faire disparaître pour toujours ce ferment de discussion, de haine

» et de discorde, entre des hommes appelés à ne former qu'une même famille... »

Puissions-nous le voir réalisé, le vœu sincère de ces dignes ministres de Jésus-Christ ! puissent-ils obtenir enfin le libre exercice de leurs fonctions sacrées ! Mais si le vice ne toléra jamais la vertu, dont la vue seule l'importune, peut-on espérer que l'erreur tolère la vérité ? La charité, sans laquelle il ne peut y avoir de véritable tolérance, émane, dit l'Apôtre, d'un cœur pur, d'une bonne conscience, et d'une foi sincère. Pour tolérer il faut donc être calme, il faut que la présence de la personne ou de l'objet que l'on tolère ne trouble ni la paix du cœur ni celle de l'esprit ; autrement la tolérance ne repose que sur des intérêts politiques, que l'on sacrifie tôt ou tard au ressentiment et à la haine. Or, s'il en est ainsi, la tolérance religieuse peut-elle exister ailleurs que dans l'église catholique ? N'est-ce pas seulement dans le sein de cette église, qui ne s'est séparée d'aucune autre, que le fidèle, resté en communion avec tous les siècles, vit sans inquiétudes sur la vérité de ses croyances ? Qui d'entre nous éprouva jamais le besoin de calmer les agitations de sa conscience à la vue d'un temple calviniste sans autel et sans sacrifices ? Quel autre sentiment que celui d'une douleur profonde vient assiéger notre âme quand nous rencontrons ceux qui entretiennent un schisme déplorable dans l'église de Jésus-Christ ? Oseroient-ils en dire autant de leur côté, ces hommes si prodigues, contre nous, d'injures et de calomnies ? et à ne juger les ministres de Genève que par la fureur et l'emportement qui signalent leurs écrits, ou plutôt leurs diatribes, ne seroit-on pas tenté de croire qu'ils ont plus d'un remords à étouffer ? Pourquoi cette obstination à désigner nos églises comme des temples d'idoles ? s'ils sont de bonne foi, pourquoi tant d'aigreur ? pourquoi ces regards furieux lancés sur le lieu saint ? ne diroit-on pas que chacune des pierres de l'é-

glise de St.-Germain, rendue sous leurs yeux à son culte primitif, leur reproche l'apostasie dans laquelle ils vivent ? Est-ce donc pour eux un besoin irrésistible de flétrir sans cesse ces catholiques dont le crime est d'avoir conservé la religion de leurs ancêtres ?..... Ils fournissent, sans le vouloir, par ces injustes persécutions, un caractère de plus à la vérité catholique. Jésus-Christ, envoyant ses apôtres prêcher l'Évangile, leur prédit *qu'ils seront haïs de tous les hommes à cause de son nom* ; et, depuis l'établissement du christianisme, l'église catholique seule a recueilli cet héritage de haine que le Sauveur a légué aux siens sur la terre. On vit dans les premiers siècles les ariens s'unir aux juifs et aux païens pour persécuter les catholiques : de nos jours l'impiété, armée contre Dieu et contre son Christ, n'a fait tomber sous ses coups que les prêtres catholiques. Si l'hérésie, en prêchant la tolérance, ouvre les bras au philosophisme et au déisme, si elle fraternise même avec la synagogue, nous sommes les seuls qui ne pouvons trouver grâce à ses yeux ; et, dans l'espoir de nous accabler, elle s'unit à tout ce qui *proteste* contre nous. Elle nous persécute partout où nous ne sommes ni les plus nombreux ni les plus forts. Malheur à ceux de ses membres qui, dociles à la voix de la conscience, rentrent dans le sein de l'église mère ! elle les flétrit ignominieusement ; elle leur pardonneroit plutôt d'embrasser la religion de Mahomet. M. de Haller siégeroit peut-être encore dans le conseil de Berne, si, au lieu d'embrasser la foi de ses aïeux, il n'eût fait qu'échanger l'*Évangile* contre l'*Alcoran* (1). Chaque jour nous avons à gémir sur des exemples d'intolérance monstrueuse, et que l'on a peine à croire dans notre siècle. Au moment de terminer cet article, nous apprenons que les catholiques de deux villages du can-

(1) M. P. B., ministre du saint Évangile à Genève, disoit : « J'aimerois mieux me faire mahométan que catholique ; » c'est-à-dire, j'aimerois mieux renier Jésus-Christ, que de l'adorer avec le plus grand nombre des chrétiens.

ton de Vaud n'ont pas même obtenu tout récemment la permission de faire célébrer le saint sacrifice dans *un oratoire particulier* ! ! et nous avons des temples publics à Constantinople !...

En vertu d'un décret du *tribunal de l'inquisition évangélique*, tous ceux du canton de Berne qui, sous le régime de *la liberté de conscience*, imiteront Luther et Calvin, en changeant de religion, perdront le droit de bourgeoisie, et seront forcés de quitter la *terre classique de la liberté*.

Ce n'est pas seulement en Suisse que le libéralisme religieux exerce son despotisme contre la religion catholique : les petits princes protestants d'Allemagne suivent le même système. Il y a quelques jours, *le Constitutionnel* nous a fait connoître la loi du grand-duc de Weimar, relative aux catholiques du duché. Ce souverain interdit les processions et les pèlerinages ; il défend aussi les conversions, et soumet en conséquence le *prosélytisme* à une enquête. De pareils coups d'état font pitié : une cause est bien mauvaise quand on est réduit à la soutenir par des tracasseries et des vexations aussi odieuses.

Nous ne dirons rien de la situation des catholiques en Angleterre. Jusqu'à présent ils y sont privés des droits accordés à toutes les sectes : mais cette grande injustice touche à sa fin ; l'opinion publique la désavoue, et bientôt elle disparaîtra du milieu de cette nation qui donna, il y a trente ans, aux victimes de l'impiété et de l'anarchie, tant et de si belles preuves de générosité.

Faisons, en attendant, les vœux les plus sincères pour que la Providence nous preserve à jamais de la tolérance des philosophes et de ces doucereux évangélistes dont la conduite est si opposée à la doctrine de l'Évangile. Les faits que nous avons rapportés sont publics ; nous pourrions en citer d'autres encore ; et certes, tous sont de nature à détromper, ou du moins à réduire au silence cette foule de gens qui, soit ignorance, soit

mauvaise foi, ne cessent de nous vanter comme des modèles de tolérance les sectateurs de Luther et de Calvin.

Y

DES SOCIÉTÉS SECRÈTES.

(Premier article.)

On a souvent considéré les sociétés secrètes sous un point de vue trop étroit pour se former une juste idée de ce qu'elles sont dans le monde. On les a envisagées seulement comme des institutions particulières, que des circonstances font naître, que d'autres circonstances détruisent ; tandis qu'au fond elles ont une cause perpétuellement subsistante, et ne sont point des accidents, mais des résultats nécessaires. Depuis l'origine, il y a toujours eu dans le monde deux principes, dont le combat perpétuel est la raison première de tous les événements qui composent l'histoire du genre humain. La vérité et l'erreur, c'est-à-dire le bien et le mal, se disputent l'empire de la terre ; et ces deux principes sont dans la nature de la société humaine, parcequ'il y a dans l'homme deux natures, l'une bonne, l'autre mauvaise. Lorsque l'un de ces deux principes domine dans la société publique, l'autre se retranche dans des sociétés secrètes, pour y réorganiser ses forces, et reconquérir la puissance ; et même il peut arriver que l'un et l'autre aient recours en même temps à ce moyen, lorsqu'à de certaines époques ils luttent, avec un pouvoir à peu près égal, dans la société publique.

Comme il existe deux sociétés, la société religieuse et la société politique, les associations secrètes ont un but relatif à l'une et à l'autre, et presque toujours à toutes les deux, à cause de la liaison nécessaire de l'ordre religieux et politique. Toutefois, certains hommes, qui ont des intérêts et des besoins communs, ont pu s'unir par les liens d'une associa-

tion secrète, pour se reconnoître et se rendre des services mutuels : mais, en général, ces sortes d'associations ne tardent pas à être conduites par les sociétés qui s'occupent de religion et de politique, et finissent presque toujours par y rentrer.

Comme nous nous proposons de donner une suite d'articles sur les sociétés secrètes, nous devons indiquer d'abord le plan général de ce travail.

L'histoire de ces sociétés se divise en trois grandes époques : les associations mystérieuses de l'antiquité, celles du moyen âge, et enfin celles des temps modernes.

Quoique les sociétés secrètes de l'antiquité ne soient plus pour nous qu'un objet d'érudition, nous leur consacrerons cependant quelques recherches, parcequ'on peut en tirer des lumières utiles sur l'organisation et l'influence des associations occultes ; et nous puiserons nos renseignements dans des ouvrages peu connus, et dont plusieurs méritent de l'être. En général, les érudits de la franc-maçonnerie et de l'illuminisme se sont beaucoup occupés des mystères d'Égypte, d'Éleusis et de Samotrhace ; des initiations des brachmanes dans l'Inde, et des druides dans les Gaules ; mais leurs ouvrages renferment deux parties bien distinctes : l'une, réellement historique, se compose de documents pris dans les historiens de l'antiquité, et dont la réunion ne laisse pas que de jeter du jour sur ces mystérieuses ténèbres ; l'autre, presque entièrement systématique, tend à prouver que les associations modernes remontent directement jusqu'aux initiations de l'antiquité, qui se seroient perpétuées sous différentes formes dans la suite des siècles. Les systèmes que ces chefs de la franc-maçonnerie se sont toujours efforcés d'accréditer ont leur but. En persuadant aux adeptes de bonne foi que les associations actuelles ont toujours existé chez tous les peuples, il est plus facile de leur faire croire qu'elles ne sauroient être le foyer d'une conspiration contre les institutions de

leur pays ; et d'ailleurs on leur inspire une plus haute vénération pour ces sociétés, en leur faisant accroire que leur origine se perd dans la nuit des temps : aussi rencontre-t-on quelquefois des adeptes innocents, qui jureroient sur leur tête que la franc-maçonnerie remonte au siècle d'Hermès Trismégiste, sans vouloir en rabattre un seul jour, et qui savent de science certaine que les ouvriers qui travaillèrent au temple de Salomon furent reçus apprentis, compagnons et maîtres par le vénérable Adoniram.

Les sociétés secrètes du moyen âge doivent nous intéresser davantage, à cause de leur liaison avec les associations modernes. Il est hors de doute aujourd'hui que, dans la période qui s'étend depuis les commencements du manichéisme jusqu'à ceux du protestantisme, des sociétés secrètes se sont formées, qui ont donné naissance à la franc-maçonnerie. Les savants maçons sont presque unanimement d'accord sur ce point. Qu'il nous suffise de rappeler l'aveu de Condorcet, qui, dans son *Esquisse sur les progrès de l'esprit humain*, nous parle de ces sociétés secrètes formées dans les siècles d'ignorance, destinées à perpétuer sourdement et sans danger parmi un petit nombre d'adeptes un petit nombre de vérités simples, comme de sûrs préservatifs contre les préjugés dominateurs.

Sous le voile du secret, des colonies de manichéens, sorties d'Orient, vinrent déposer en Europe les premiers germes de la double révolte en religion et en politique, qui se sont développés depuis ; et ce furent précisément ces associations secrètes du moyen âge qui donnèrent lieu à l'établissement de l'inquisition. Elle fut en même temps une institution secrète dans sa police, pour pénétrer plus facilement les complots d'impiété et de rébellion, et une institution légale, revêtue de la puissance publique pour les réprimer. Elle n'étoit pas seulement un tribunal, elle étoit surtout une contre-mine. C'est un point de vue sous lequel on néglige de la considérer, et qui nous explique

parfaitement la haine que lui vouent les sociétés secrètes qui conspirent contre la religion et l'état.

Bossuet a décrit dans son *Histoire des variations* les sectes du moyen âge, transformées en sociétés secrètes; et il a fait à ce sujet une réflexion qui est encore plus remarquable pour nous qu'elle ne pouvoit l'être pour lui (1). Après avoir fait observer que le manichéisme, dont ces sectes n'étoient que la continuation, est la seule hérésie qui ait été prédite avec ses caractères particuliers (2), il ajoute : « Pourquoi, parmi tant d'hérésies, le » Saint-Esprit n'a-t-il voulu marquer expressément que celle- » ci ? Les saints Pères en ont été étonnés, et en ont rendu des » raisons telles qu'ils l'ont pu dans leurs siècles; mais le temps, » fidèle interprète des prophéties, nous en a découvert *la* » *cause profonde*; et on ne s'étonnera plus que le Saint-Esprit » ait pris un soin si particulier de nous prémunir contre cette » secte, après qu'on a vu que c'est elle qui a le plus long- » temps et le plus dangereusement infecté le christianisme : le » plus long-temps, par tant de siècles qu'on lui a vu occuper; » et le plus dangereusement, parceque, sans rompre avec éclat » comme les autres, elle s'étoit *cachée* autant qu'il étoit pos- » sible dans l'Eglise même..... Depuis Marcion et Manès la » détestable secte *a toujours eu sa suite funeste*... C'étoit plus » particulièrement l'hérésie des derniers temps et le vrai mys- » tère d'iniquité, comme l'appelle saint Paul. Lorsqu'elle » fut éteinte dans tout l'Occident, on voit enfin arriver le terme » fatal du déchaînement de Satan..... Les restes du mani- » chéisme, trop bien conservés en Orient, se débordent sur » l'église latine..... Une étincelle *allume un grand feu*, et » l'embrasement s'étend presque par *toute la terre*. »

Maintenant ne pouvons-nous pas ajouter à notre tour : *Pour-quoi, parmi tant d'hérésies, le Saint-Esprit n'a-t-il voulu*

(1) *Hist. des Variat.*, liv. IX.

(2) Saint Paul, I, Tim., c. iv, v. 1, 23, 45.

marquer expressément que le manichéisme ? Bossuet en a été étonné, et en a rendu des raisons telles qu'il le pouvoit de son temps ; mais le temps, fidèle interprète des prophéties, est venu nous apprendre que ce manichéisme, qui n'est au fond que l'athéisme, a toujours sa suite funeste. C'est lui qui a enfanté, par le moyen des sectes du moyen âge, ces associations secrètes qui, en se développant, ont embrassé le monde entier dans leurs réseaux sataniques. C'est donc de nos jours surtout qu'on découvre la cause profonde qui a fait prédire d'une manière spéciale ce mystère d'iniquité ; c'est nous qui en avons vu sortir l'embrasement de toute la terre.

Ainsi les sociétés secrètes modernes, qu'on désigne ordinairement sous le nom commun de franc-maçonnerie, seront l'objet particulier de nos recherches. Nous devons expliquer à nos lecteurs comment nous pourrons leur communiquer sur cet objet des lumières précieuses. Chacun sait que les sociétés secrètes font circuler parmi leurs adeptes des ouvrages relatifs aux travaux de ces sociétés. Ces ouvrages doivent être distingués en deux classes : les uns, qui renferment uniquement le cérémonial des loges et le catéchisme des récipiendaires, n'apprennent rien ; on les donne aux *simples d'esprit*, qui s'en contentent. Celui qui étudieroit la franc-maçonnerie dans ces sortes de livres ressembleroit à un homme qui auroit la prétention de pénétrer les secrets de l'état en lisant le *Manuel à l'usage des commis*. Il est une autre classe d'ouvrages maçonniques, qui ne sont ordinairement qu'entre les mains des véritables initiés, et qui renferment la haute police de l'ordre. Or il arrive quelquefois qu'une bibliothèque maçonnique de ce genre tombe, après la mort de son possesseur, entre des mains profanes ; et si le nouveau possesseur a un esprit pour penser, un cœur pour oser, et une main pour écrire, rien n'empêche qu'il n'adopte la devise :

Fas mihi Graiorum sacrata resolvere jura,

. atque omnia ferre per auras. . .

ÆNEID., lib. II.

DE LA SOCIÉTÉ

DE LA MORALE CHRÉTIENNE.

Tandis que la religion est obligée de se défendre contre l'implacable haine de l'incrédulité, et contre les attaques furieuses de ses ennemis déclarés, il est bien douloureux pour elle d'avoir à lutter contre ses propres enfants, qui, tout en l'honorant d'un langage respectueux, tout en invoquant son nom, ne comprennent point qu'ils trahissent ses intérêts les plus chers, et qu'ils deviennent la cause la plus active de sa ruine.

En effet on voit s'élever au sein même du christianisme des sociétés, qui, égarées par un zèle mal éclairé, désirant unir par les liens d'une morale et d'une charité communes toutes les sectes qui à diverses époques ont déchiré le sein de l'Eglise, ne s'aperçoivent pas qu'elles s'isolent elles-mêmes de la grande société spirituelle, et qu'elles abjurent le nom chrétien. Quelle est en effet cette société, dite de *la morale chrétienne*, dont les membres établissent comme principe fondamental de leur alliance, qu'on *évitera scrupuleusement d'élever aucune discussion sur les points qui divisent les différentes branches de la famille chrétienne*, c'est-à-dire que leur société sera basée sur l'indifférence absolue en matière de foi. Leur but, disent-ils, est *l'application des préceptes du christianisme aux relations sociales*, ou autrement *la charité*. Nous pourrions leur demander comment ils appliquent d'abord ce précepte fondamental du christianisme, si souvent répété dans les saintes Ecritures, et qui établit que les œuvres ne sont rien sans la foi, que sans elle il n'y a point de charité : *Caritas ex fide*. Mais, sans descendre ici sur le terrain

de la controverse, où il nous seroit si facile de triompher, bornons-nous à établir, par des preuves revêtues d'une évidence de fait, que *la foi est le soutien nécessaire des œuvres et de la charité.*

Le mystère de la rédemption, tel est le dogme fondamental de la religion, celui dont l'esprit la pénètre, pour ainsi dire, tout entière. Le genre humain, courbé sous le poids de sa dégradation originelle, languissoit dans l'esclavage des sens et du péché : mais les temps sont accomplis ; celui qui devoit venir est venu, et une rédemption universelle s'opère en faveur de tous les hommes, grâces aux mérites du Fils de Dieu, dont le sang, coulant du haut de la croix, arrose et purifie de ses flots précieux la terre souillée par tant de crimes. Voyons donc maintenant si la *foi* dans le *sacrifice* du Rédempteur ne touche en rien à la *charité*, et si *l'indifférence* pour ce dogme ne doit point *la couper dans sa racine.*

Avant la venue du Sauveur, on sait ce qu'étoit la charité chez les peuples païens. Que dis-je, ce qu'elle étoit ! elle y manquoit tellement, qu'aucune de leurs langues n'a de termes pour l'exprimer ! Mais dès qu'une fois l'amour infini se fut manifesté dans le mystère de la rédemption, le genre humain comprit le précepte de l'amour, et l'esprit de miséricorde commença de redescendre sur la terre. Bientôt le christianisme est fondé, et l'Église, interprète souveraine de sa doctrine, a fait entendre sa voix ; le sang de Jésus-Christ n'a pas dû couler seulement une fois sur le Calvaire, il doit couler jusqu'à la fin des temps sur nos autels, et laver continuellement de ses flots les souillures toujours renaissantes du péché. Les chrétiens ont eu foi dans la continuation du sacrifice ; et aussitôt nous voyons s'opérer de nouveaux prodiges de charité. Ceux-ci consacrent leurs richesses au soulagement de l'infortune, ceux-là leur vie tout entière ; et de tous côtés s'élèvent de magnifiques hôpitaux pour le pauvre et l'orphelin, de pieux asiles pour le repentir

et la pénitence. C'est toujours le même principe qui va nous expliquer partout l'ardeur plus ou moins grande de la charité et de l'amour. C'est lui seul qui peut nous rendre raison , et de cette charité si languissante au sein de la réforme , qui a nié les mystères d'amour, et de cette charité si sèche et si aride chez les jansénistes , dont leur doctrine désolante les tient éloignés. D'un autre côté, demandez aux glorieux martyrs de la religion où ils puisoient cette force qui pousoit de foibles enfants et des femmes timides à braver sans pâlir la rage des bourreaux et la dent des bêtes féroces : demandez à un saint Vincent de Paul où il trouvoit cette infatigable charité qui sembloit se multiplier à l'égal de l'infortune : demandez enfin à ces vierges chrétiennes , que l'impiété même ne sauroit s'empêcher d'admirer, et qui, dans l'âge des illusions et des plaisirs, se sont arrachées aux séductions d'un monde enchanteur pour s'ensevelir vivantes au milieu de toutes les douleurs de l'humanité et des horreurs de la mort ; demandez-leur où elles puisent la constance si nécessaire à ces cœurs naguère si foibles et si délicats : de tous côtés se fera entendre cette réponse : *dans la foi au sacrifice de l'amour divin , dans la participation aux mystères d'amour.*

Il est donc évident qu'une société qui , en se disant unie par le lien commun de la charité , pose en principe l'indifférence absolue sur les matières de la foi, pour n'envisager la religion que dans ses applications pratiques , détruit par cela seul le principe de la charité.

Tel est , au reste , l'empire de la vérité sur ceux mêmes qui la méconnoissent , que les membres de la société de *la morale chrétienne*, avertis, comme par un instinct secret, que le lien qui les unit n'est point la *charité*, et sentant que leur langue se refuse à prononcer ce nom , expriment presque toujours la nature de l'intérêt qui les fait compatir aux malheurs de leurs semblables par le mot de *philanthropie* (1).

(1) Voyez le journal de cette Société.

La philanthropie ! nom étrange pour les oreilles d'un chrétien , et que la philosophie du 18^e siècle a légué à celle du 19^e. Mais au moins les philosophes du 18^e siècle étoient sincères et conséquents : loin de trouver que la philanthropie dût être l'application des préceptes du christianisme , ils pensoient qu'il étoit plus glorieux pour elle d'appliquer les préceptes de la philosophie ; et si quelquefois ils pousoient la générosité jusqu'à offrir à un apôtre du christianisme les honneurs de l'apothéose , jusqu'à élever une statue à *saint Vincent de Paul , philosophe* , ils ne dérogeoient pas du moins jusqu'à priver la religion de les recevoir à l'abri tutélaire de son nom.

Mais suivons un instant dans leurs travaux nos modernes philanthropes , et voyons s'ils seront inspirés aussi heureusement dans l'application des préceptes du christianisme , que les fidèles le sont ordinairement par la *charité*.

Les *maisons de jeu !... les maisons de loterie !... la nécessité de l'amélioration du régime des prisons !...* Voilà bien le texte éternel des déclamations banales de la philanthropie ! Ces maux sont affreux , dites-vous : eh ! la religion est-elle donc la dernière à en gémir. Mieux que les philosophes , elle en connoît toute l'étendue ; mieux qu'eux aussi , elle connoît les obstacles qui s'opposent ici à la charité ; et elle emploie à les surmonter le temps que les philosophes perdent en stériles déclamations.

Pour ce qui concerne d'abord les *maisons de jeu* et les *maisons de loterie* , en vérité la société de la morale chrétienne aura rendu un bien grand service à l'humanité , quand elle aura publié un ouvrage où seront démontrées de la manière la plus frappante les suites funestes du jeu... et où , par les calculs d'arithmétique les plus simples , toute la défaveur du jeu de la loterie sera mise à la portée de tous les individus !... et certes nos modernes philanthropes auront découvert des vérités bien nouvelles ! Hélas ! la difficulté n'est pas de

signaler les *suites funestes*, et la *défaveur* de pareilles institutions ; mais bien plutôt d'arracher du cœur de l'homme la dissolution , la cupidité , l'insatiable avarice , qui le poussent dans l'abîme par un ascendant plus fort que l'horreur même de sa ruine. Il est bien douloureux sans doute de voir les gouvernements spéculer ainsi sur la corruption de quelques hommes ; mais , d'un autre côté , n'est-il pas vrai de dire que les gouvernements , en ouvrant un *asile* aux vices les plus infâmes , les concentrent par là même , et les empêchent de couvrir la face entière de la société de leurs plaies dégoûtantes ? Ce sont donc les cœurs qu'il faut guérir , et non les esprits qu'il faut redresser ; et ce but dépasse *la limite des attributions de la société de la morale chrétienne*.

Cette société doit aussi , avons-nous dit , diriger tous ses efforts vers l'amélioration du régime des prisons. Oui , sans doute , il est bien pénible de songer à l'état moral de tant de détenus , qui souvent sortent des prisons plus criminels qu'ils n'y étoient entrés. Mais d'où vient que les prisons ne sont pour ceux qu'elles renferment que l'école même du crime ? C'est qu'il n'y entre que des hommes qui , plus ou moins criminels aux yeux de la justice humaine , sont tous également démoralisés par l'irréligion la plus profonde , et dont le cœur , au lieu d'être disposé à s'ouvrir au repentir , à la vue de toute la laideur du vice , est au contraire disposé à en contracter toutes les souillures. Ce n'est donc point se placer à la source de la démoralisation , que de vouloir y remédier dans les prisons ; et s'il est encore temps de prévenir le mal , lorsqu'il a déjà fait de si effroyables progrès , est-ce par l'amélioration du *régime* des prisons qu'il faut espérer d'y réussir , ou par les moyens qu'emploie la religion , lorsque chaque jour elle descend au fond des cachots , pour y porter le repentir dans les cœurs des coupables ? La *société de la morale chrétienne* est donc frappée d'impuissance , en ce qu'elle ne sauroit guérir le mal là où elle

l'attaque ; elle est convaincue d'imprévoyance en ce qu'elle ne l'attaque point dans son principe. Et en effet lorsque les récits des plus horribles forfaits viennent effrayer chaque jour la société ; lorsque les tribunaux retentissent d'accusations inouïes jusqu'alors ; lorsque la dissolution de la famille menace d'amener la dissolution de l'état, est-ce à l'amélioration *matérielle* des prisons qu'il importe le plus de remédier , ou bien à cette corruption effroyable , à cet athéisme pratique qui mine la base de la société dans ses dernières profondeurs. Maintenant donc que le crime ne redoute plus que les lois humaines , que la justice éternelle n'a plus d'autre ministre que le bourreau , il ne manque plus à la société , pour disparaître dans l'abîme , que de laisser prévaloir au milieu d'elle les sophismes insensés de ces philosophes qui lui contestent le droit de vie et de mort sur un de ses membres.

Je m'arrête , et , sans entrer dans de plus longs développemens , il est déjà facile d'apercevoir les caractères distinctifs de la philanthropie et de la charité. L'une est d'abord tout orgueil , et l'autre tout humilité. Le philanthrope embrasse tous les hommes dans sa bienfaisance cosmopolite ; il entretient tout l'univers de son humanité : la charité ressemble à ce fleuve dont les eaux fécondent chaque année l'heureux pays qui en ignore la source. Tandis que le philanthrope , du fond de son cabinet, s'emporte en déclamations stériles contre la violation des préceptes de la morale chrétienne , au même moment peut-être des missionnaires de la religion expirent aux extrémités de l'univers , au milieu des supplices affreux que leur charité a bravés pour la propagation de la foi.

En second lieu , s'agit-il de réformer les maux qui affligent la société ; la philanthropie voudra toujours y parvenir par les procédés d'une administration toute matérielle : la charité saura toujours en tarir la source en guérissant les cœurs. Veut-on s'occuper de l'instruction de la classe in-

digente ; la philanthropie mettra dans les mains de l'enfance une pierre muette , à la place de ce livre si simple et si sublime qui enseigne les grands comme les petits. Faut-il veiller à la subsistance du malheureux ; au lieu de lui donner les miettes qui tombent de sa table , la philanthropie « appellera » à son aide toutes les sciences physiques , pour arracher à la » nature le secret de quelque aliment , si vil que l'avarice même » puisse l'offrir sans regret au nécessaire ; et pour calculer avec » précision la mesure d'angoisse , le degré de besoin au-delà » duquel l'homme meurt s'il n'est secouru ; tant elle redoute le » luxe de la commisération (1). » Voyez enfin cette foule de pauvres et d'affligés qui remplissent nos villes , et qui chaque jour viennent solliciter à nos portes les secours de la pitié : la philanthropie se gardera bien de voir en eux le spectacle le plus utile et le plus touchant pour nos cœurs endurcis , le plus nécessaire à l'exercice de la charité , puisqu'il nous offre Jésus-Christ lui-même souffrant dans tous ces pauvres et ces affligés : sous prétexte , au contraire , d'assurer leur existence , elle repoussera loin d'elle un spectacle qui l'importune , elle ravira à ces malheureux le dernier bien qui leur restoit , la liberté , l'air pur qu'ils respiroient ; elle inventera les *dépôts de mendicité*.

Je m'arrête , et je m'abstiens de pousser plus loin un parallèle qui pourroit blesser des hommes dont nous ne voulons point noircir les intentions , et dont nous désirons uniquement d'éclairer la conscience. Que la société de la *morale chrétienne* nous permette seulement une dernière réflexion. Supposons un instant qu'un chrétien fidèle , un ardent apôtre de la charité , arrivant d'une mission lointaine , et apprenant qu'au sein de la capitale s'est élevée une société rassemblée par le zèle d'une commune bienfaisance , s'empressât aussitôt d'en solliciter l'accès. Il entre : il s'étonne d'abord d'apercevoir

(1) *Essai sur l'indifférence en matière de religion* , tome I.

parmi ceux qui l'entourent les chefs connus de toutes les hérésies qui ont déchiré le sein de l'Église. Comment en effet appliqueront-ils les *mérites* du Sauveur, ceux qui, dans la licence de leurs opinions, sont libres de nier jusqu'à sa divinité ? Le missionnaire de la charité écoute cependant. Son étonnement redouble, lorsqu'au lieu des noms du *Christ*, de *la foi* et de *la charité*, ceux de *morale*, de *philanthropie*, viennent seuls frapper son oreille. Il entend dérouler les plus vastes projets de bienfaisance, mais se plaindre en même temps de l'extrême modicité des moyens d'exécution d'une société qui est composée depuis trois ans des personnages les plus influents par leurs noms et leurs richesses : eh, quoi ! lui, pauvre missionnaire, a fait plus en quelques années pour l'humanité souffrante, que ne le pourroient plusieurs rois réunis ! C'en est assez, il reconnoît son erreur, et, douloureusement désabusé, il se retire en disant : *La charité n'est point ici !*

H***

DU PRINCIPE D'AUTORITÉ DANS LA LITTÉRATURE.

(Premier article.)

Jamais il ne fut plus aisé d'apercevoir que de nos jours, et jamais il ne fut plus important de faire remarquer les rapports nécessaires qui existent entre tous les objets sur lesquels s'exercent la pensée et la volonté de l'homme. Le centre auquel viennent aboutir toutes les vérités et la chaîne qui les unit se découvrent ; et il n'est plus possible de méconnoître la loi qui lie entre elles toutes les parties de l'ordre moral, aujourd'hui que nous voyons le monde politique et le monde religieux agités par les mêmes combats, dans les lettres comme dans la philosophie, partout deux doctrines, deux peuples, et la cause

qui les divise la même. Étendu à toutes ses conséquences, un seul principe d'erreur ébranle parmi nous toutes les vérités, s'applique à tout, et pervertit sur tous les objets les pensées de l'homme, déprave le goût comme la raison, entraîne dans un même mouvement les institutions et les arts, porte au sein de la littérature les mêmes germes de révolution que dans la religion et dans la société.

Sous ce point de vue vraiment important, l'état actuel de notre littérature est digne de fixer toute notre attention. Que si l'on nous accusoit de chercher ici des analogies imaginaires, notre réponse seroit aisée. La révolution, n'ayant pas dans le monde littéraire les mêmes raisons de conspirer en secret que dans la société politique, annonce aussi plus hautement ses projets. Voici ce qu'on lisoit il y a peu de jours dans le *Mercur*, journal littéraire de la gauche, car il y a aussi un côté gauche en littérature : « La littérature, comme la politique, » est aujourd'hui plus que jamais divisée en deux partis : l'un » mécontent du présent, craignant l'avenir et redoublant d'efforts pour rétrograder sur le passé ; l'autre qui pense que tout » est susceptible d'améliorations, que *l'esprit humain ne peut décroître*, et que la vérité, compagne inséparable de la raison, » ne sauroit avoir trop d'interprètes ni trop de défenseurs » pour répandre ses maximes et ses bienfaits. Celui-ci, sans déclamer l'époque actuelle, ne considère les temps anciens que » comme des objets d'étude et de méditation qui doivent servir » à nous diriger vers des temps meilleurs. D'un côté, c'est la » vieillesse chagrine qui veut tout arrêter, la décrépitude impuissante qui voudroit tout rendre stérile ; de l'autre, c'est la » jeunesse qui veut tout comprendre, c'est l'âge viril qui veut tout féconder. » Si cette déclaration du *Mercur*, répétée par le *Constitutionnel*, et que nous avons lue dans ce journal (car qui lit le *Mercur* ?), vous paroît un peu embrouillée, vous en trouverez une plus claire dans un article curieux, inséré dans les *Tablettes universelles*, sous le titre de la *Nouvelle année*,

ou *Questions d'un rêveur*; titre qui a paru parfaitement choisi; on en jugera.

Voici une des questions que ce *rêveur* s'adresse : « Qui sait
 » si ce n'est pas cette année que la littérature , lasse de la tra-
 » dition , cessera de se traîner de copies en copies , et , se re-
 » nouvelant avec tout le reste, trouvera l'originalité en se rap-
 » prochant de la nature ? » Et l'auteur s'égare ensuite dans les
 plus beaux songes , où il est inutile de le suivre. Il rêve , par
 exemple , que M. Salvandi , que M. Félix Bodin , que M. Al-
 phonse Rabbe , sont trois Walter Scott en germe , que la France
 possède sans s'en douter , et qui promettent de surpasser celui
 dont l'Écosse s'enorgueillit. Il rêve aussi qu'après les chefs-
 d'œuvre de Corneille et de Racine , la tragédie étoit encore à
 naître parmi nous , et que notre scène attendoit qu'un jeune
 talent libéral vînt la doter d'une *comédie pathétique* , seule
 tragédie qu'elle comporte. Après beaucoup d'autres rêves assez
 extraordinaires pour le réveiller , l'auteur se réveille en effet ,
 pour adresser à nos jeunes écrivains l'apostrophe suivante :
 « Vous qui , jeunes encore , pouvez vous soustraire au joug
 » du passé ; vous qui , dans les lettres , dans les arts , n'avez
 » contracté l'engagement d'aucune sujétion , gardez , gardez
 » cette indépendance précieuse , accueillez sans dédain toutes
 » les traditions , étudiez toutes les conventions ; mais *jugez-*
 » *les toutes , et ne relevez que de votre raison , ne datez que*
 » *de votre âge*. La servitude en tous genres se perpétue par
 » l'imitation ; soyez vous-mêmes , jeunes Français , et vous don-
 » nerez l'exemple au lieu de le suivre.... Que l'étude ne vous
 » serve à connoître la vérité de tous les temps , que pour mieux
 » distinguer celle du vôtre , *qui n'est la vérité d'aucune*
 » *époque.* »

Cette citation aura paru peut-être un peu longue , mais
 elle étoit trop précieuse pour en perdre un seul mot. Là se
 trouvent clairement avoués tous les projets de cette secte
 d'indépendants qui s'élève au sein du monde littéraire , et ne

prétend à rien de moins qu'à tout refaire , et qui , si elle vient à bout de ses desseins , perdra tout , là comme ailleurs , sous prétexte de tout renouveler. Là se trouve énoncé ce principe commun , auquel peuvent être ramenés tous les systèmes d'erreur , la souveraineté de la raison de chaque homme , établie juge de toutes les vérités ; là , enfin , ce mépris des traditions , cette impatience de tout frein , ce dégoût du passé , cette inquiétude qui annonce les révolutions , et ce mot funeste de liberté qui en est le signal. Jamais discussion littéraire plus grave ne fut donc agitée , car il y va de la vie ; *être ou n'être pas* , c'est de quoi il s'agit dans ce moment pour notre littérature.

Mais , pour être embrassé dans toute son étendue , le sujet que nous avons entrepris de traiter exige de nous une double discussion ; l'une de principes , l'autre de faits. Commençons par la première , que nous serons forcés de resserrer pour ne pas dépasser les bornes d'un article.

Toutes les erreurs de l'homme ont un point de départ commun , parceque Dieu a donné un fondement commun à toutes les vérités. Les théories littéraires peuvent être ramenées à une question première , la question de la règle du goût , qui n'est , dans un ordre particulier d'idées , que la question générale de la certitude , premier pas qui arrête les philosophes depuis quatre mille ans , et où on les voit se séparer tous pour se jeter par mille chemins opposés dans les mêmes erreurs. Et il ne faut pas s'en étonner. Les philosophes ayant commencé tous par déplacer la base de l'esprit humain , en considérant l'homme sans rapport avec la société , le doute seul a dû faire le fond de tous leurs systèmes. Par la même raison , si dans vos théories sur le goût , vous supposez que le goût de chaque homme est seul juge de ce qui a le droit de plaire ou de ce qui est vicieux , vous ne pourrez jamais rien affirmer , rien nier avec certitude , et vous aboutirez nécessairement à un véritable scepticisme littéraire.

Car enfin , le goût , comme la raison et toutes les autres facultés de l'homme , n'est pas le même chez tous les hommes ; c'est là un fait qui n'a pas besoin d'être prouvé. Autant de juges vous appellerez à prononcer sur le mérite d'une même production littéraire , autant de jugements divers et souvent opposés. Or , en littérature comme en toute autre chose , le *oui* et le *non* ne peuvent jamais être vrais à la fois du même objet ; partout où il y a contradiction , il y a nécessairement erreur de part ou d'autre. De tant de jugements contraires , un seul donc pourra être véritable. A quel caractère se fera-t-il reconnoître ? Parmi tant de goûts opposés , quel moyen de distinguer le bon goût ? Aucun , si , considérant l'homme seul , vous n'avez d'autre mesure pour apprécier la vérité de ses sentiments , que ces sentiments mêmes.

Voilà un livre que vous admirez et qui me déplaît de tout point ; toutes les beautés que vous croyez y apercevoir sont à mes yeux autant de défauts. Comment savoir lequel a tort de vous ou de moi ? Prétendez-vous m'imposer votre manière de sentir comme une règle à laquelle je doive soumettre mon sentiment ? Mais quels sont vos titres ? Vous vous croyez organisé d'une manière plus heureuse , ou avoir acquis par l'habitude un goût plus sûr et qui ne vous trompe guère. Qu'en savez-vous , si vous n'avez eu d'autre moyen de vous assurer que vos jugements littéraires n'étoient pas autant d'erreurs que ces jugements mêmes ? C'est votre goût qui a toujours rendu seul témoignage à votre goût : vous voilà bien avancé ! D'ailleurs , ce que vous pensez de vous , je suis bien le maître de le penser moi-même. De vous à moi il n'y a peut-être d'autre différence qu'un degré de plus de modestie. — Eh bien ! direz-vous , examinez encore , et je ne doute pas que vous ne finissiez par voir comme moi. — Plus j'examine , plus ma manière de voir s'éloigne de la vôtre. — Cela est impossible , car enfin j'ai , du sentiment que je soutiens , la plus intime conviction. — Et qui vous dit que mon sentiment ne produit pas en moi une conviction

égale ? C'est là un fait dont j'ai seul la conscience , dont je suis seul témoin ; quel motif auriez-vous de nier ce fait ? Ne seroit-il pas étrange qu'après avoir supposé sans raison que votre goût est un juge infailible , vous osassiez défier encore tout autre critique de dire sans imposture qu'il ne juge pas comme vous ? Comprenez plutôt que tant que seul vous disputez contre moi seul , toutes choses sont égales , et que , si nous sommes raisonnables , nos sentiments opposés doivent nous paroître également douteux.

Nul moyen de sortir d'embarras , et toutes les règles que l'on pourroit assigner sont également incertaines , également insuffisantes. Direz-vous que la nature est ce juge souverain auquel nous devons toujours en appeler en matière de goût ? Un célèbre critique anglais , Hugues Blair , vous répond que « vous posez un principe vrai en tant qu'il est applicable. » Mais qui ne voit que l'application de votre principe ramène tous les mêmes inconvénients ? La nature est-elle la même pour tous les hommes ? la voient-ils tous d'une manière uniforme , surtout dans ses rapports avec les arts d'imitation ? Ainsi vous ne terminez pas la dispute , vous ne faites qu'en déplacer l'objet ; vous reculez la difficulté au lieu de la résoudre. Cette nature , que tous les arts interrogent , est une divinité muette. Que tous ses traits semblent s'embellir sous une main savante qui les réfléchit dans une fidèle imitation , ou que sa beauté soit toute défigurée dans l'injurieux portrait que trace un pinceau maladroit , elle n'élève pas sa voix pour se plaindre ou pour approuver. S'il faut attendre que la nature prononce pour savoir à quoi s'en tenir en matière de goût , nous devons désespérer de voir jamais finir aucune contestation littéraire.

Non , tant que , pour trouver la règle du véritable goût , vous ne vous élèverez pas au-dessus du goût individuel , vous ne ferez que consacrer tous les écarts , que vous ôter tout moyen de redresser les imaginations qui s'égarent. En littérature ,

comme en religion, comme en philosophie, il n'y a rien de si faux qui ne puisse paroître vrai à certains esprits, et il n'en faut pas d'autre preuve que tant de livres écrits dans une prose barbare, que tant de vers effrontés, que l'on ne verroit pas braver tous les jours le bon sens et insulter au goût du public, s'ils n'avoient paru fort raisonnables aux auteurs qui les ont faits. Or, déclarez que tout homme qui pense et qui écrit, indépendant, dans ses pensées et dans leur expression, de toute règle supérieure, ne relève que de sa raison, juge souverain de tout ce qui est vrai, comme de tout ce qui est beau, et je vous défie de jamais faire comprendre à un écrivain qu'il a tort dans ses plus grands égarements. Que dis-je, ses égarements ! mais pouvez-vous même prononcer ce mot ? De quel droit votre goût individuel iroit-il condamner ce qu'un autre goût individuel a approuvé ? Deux puissances égales ne doivent jamais entreprendre de se faire la loi. Vous donc qui, sous prétexte d'affranchir les facultés de l'homme, brisez toutes les règles qui peuvent les diriger, sachez du moins subir les conséquences de vos propres principes. Consentez à respecter toutes les insolentes prétentions de ces foibles esprits que vous avez déclarés libres et souverains. Après avoir invité tous les jeunes Français « à n'étudier les traditions que pour les juger toutes, à ne relever que de leur raison, à donner l'exemple au lieu de le suivre, » ne trouvez pas mauvais que tout jeune Français, au sortir du collège, croie sa raison supérieure à la raison de tous les siècles que vous soumettez à son jugement, et apprêtez-vous à admirer tous les exemples que pourra donner son goût *affranchi de la tradition*. Vous pourrez vous dédommager en déclamant contre ces admirateurs superstitieux du passé, qui croient que, même en littérature, les vérités de tous les temps valent mieux que la vérité du nôtre ; qui sont honteux d'apprendre que cette vérité *n'est celle d'aucune autre époque* ; qui voudroient, par conséquent, non pas seulement *arrêter le siècle*, mais, ce qui est un

crime bien plus impardonnable , *rétrograder*, si cela se pouvoit , tout au moins jusqu'au siècle de Louis XIV; contre ces esprits fanatiques, qui ont le tort de n'aimer la révolution nulle part, pas même dans les lettres; d'être ennemis de ces principes d'indépendance qui confondent partout les titres et les rangs; qui ne voudroient pas voir briser le sceptre du goût dans les mains de ces génies souverains, devant lesquels se prosternèrent tant de générations qui nous ont précédés, et dont les exemples furent révéérés jusqu'à nous comme autant de lois; qui ne peuvent souffrir enfin des systèmes d'après lesquels l'auteur du *Solitaire* peut se croire égal ou même supérieur à l'auteur de l'*Enéide*, et qui nous laissent indécis entre le goût de Cottin et celui de Boileau.

Voilà cependant les conséquences rigoureuses du principe qui place dans l'esprit de chaque homme la règle dernière du goût. Dès lors nul moyen de s'entendre sur ce qui est bien, sur ce qui est mal dans les arts; nulle règle fixe et certaine; et la critique, si elle est sage, doit se renfermer dans un doute absolu.

Mais quoi! le goût ne seroit-il donc en nous qu'un sentiment aveugle, et faudra-t-il qu'une triste philosophie détruise, l'une après l'autre, toutes les facultés dont le ciel nous avoit enrichis? Verrons-nous tous les plaisirs littéraires fuir avec toutes les vérités devant un seul principe d'erreur, et le doute s'étendre partout autour de nous, couvrir d'un voile obscur les productions de la nature et des arts, et fermer ce regard intérieur de notre âme qui en contemploit les ravissantes beautés? Non; et il y a en nous quelque chose de plus fort que nous-mêmes qui se soulève à cette pensée. L'erreur peut bien dépraver les facultés que la nature a mises dans l'homme, mais il ne lui est pas donné de les anéantir (1).

(1) On dit souvent qu'il ne faut pas disputer des goûts: cette maxime seroit une conséquence rigoureuse du principe qui laisse le goût de chaque homme juge dernier de ce qui est vicieux ou de ce qui a droit de plaire dans

Toutes les théories diverses qui ont été faites sur le goût prouvent une seule chose ; c'est que tous les littérateurs ont senti qu'il y a un bon et un mauvais goût, que nous sommes tous exposés à confondre l'un avec l'autre, qu'il nous faut par conséquent une règle qui nous serve à les discerner. Mais comment ne voit-on pas que la règle qui doit diriger le goût de chaque homme et redresser ses écarts ne peut se trouver que dans un goût supérieur ? Il nous sera facile de découvrir cette règle, si, au lieu de nous jeter dans les systèmes, nous voulons nous en tenir à des faits, et étudier un moment la nature dans la manière dont elle fixe nos esprits dans la certitude en matière de goût comme dans tout le reste.

L'homme, être foible et sujet à errer, est averti de sa faiblesse dans l'exercice de toutes ses facultés par un sentiment intérieur qui le porte à se défier de lui-même. De là, timide, incertain lorsqu'il se voit seul, il cherche naturellement un appui au dehors dans les autres hommes ; ses sentiments lui inspirent plus de confiance à mesure qu'il les voit plus conformes à la manière de sentir du plus grand nombre.

N'est-ce pas là ce que chacun éprouve dans l'exercice de la faculté qui nous occupe ? et quel écrivain pourroit nier cette application de la loi la plus générale du monde moral, sans mentir à sa propre conscience ? Qu'un poëte, qu'un orateur travaille seul dans le silence du cabinet : dans la composition qu'il vient d'achever, il ne voit rien qui s'éloigne de la nature,

les arts. C'est la tolérance littéraire, qui seroit la mort de la littérature, et à laquelle on arriveroit de la même manière qu'à la tolérance religieuse, qui détruit aussi toute religion. Mais heureusement qu'il n'est pas donné à l'homme d'aller jusque là ; et, malgré tout ce que nous pourrions dire, et en dépit de tous nos systèmes, nous serons toujours intolérants en littérature, comme en religion, comme en philosophie, comme en politique, parcequ'en toutes choses il y a vérité ou erreur, et que Dieu a fait l'homme pour la vérité, à laquelle il ne peut être indifférent, soit qu'il la possède, soit qu'il l'ait perdue.

qui ne puisse être avoué par la raison ; il a réalisé le modèle idéal vers lequel ont tendu ses efforts. Cependant se tient-il assuré d'avoir fait un ouvrage exempt de fautes ? Non ; et que fera-t-il pour affermir une opinion douteuse encore, parcequ'elle ne s'appuie que sur le témoignage de son propre goût ? il consulte, il interroge. Le nombre des suffrages déterminera en partie sa conviction. Unanimes en sa faveur, ils produiront une certitude inébranlable ; unanimes contre, ils le forceront du moins à douter, pour peu que l'amour-propre laisse chez lui de place à la raison. Le goût des autres hommes, telle est donc l'épreuve à laquelle chaque homme se sent naturellement porté à soumettre les décisions de son propre goût. *L'accord de nos jugements avec les jugements du plus grand nombre*, tel sera donc, en ceci comme en toute autre chose, le fondement nécessaire de la certitude, et la règle souveraine de la vérité.

Il est bien remarquable que la nécessité du principe d'autorité en matière de goût a été parfaitement sentie par le philosophe qui, en soumettant dans ses théories tout au jugement de chaque homme, a le plus contribué peut-être à saper parmi nous les fondements de la religion et de la société. « Plus on va chercher loin les définitions du goût, dit Rousseau, » plus on s'égare ; le goût n'est que la faculté de juger ce qui » plaît ou ce qui déplaît au plus grand nombre. Sortez de là, » et vous ne savez plus ce que c'est que le goût. Il ne s'ensuit » pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres ; car bien » que la pluralité juge sainement de chaque objet, il y a peu » d'hommes qui jugent comme elle sur tout ; et bien que le » concours des goûts les plus généraux fasse le bon goût, il y » a peu de gens de goût ; de même qu'il y a peu de belles » personnes, quoique l'assemblage des traits les plus communs » fasse la beauté (1). » Il n'y a qu'à substituer le mot bon sens

(1) Emile, IV.

au mot bon goût, et vous trouverez dans ce passage le principe de vérité opposé à toutes les erreurs de Rousseau et de tous les philosophes.

Les bornes d'un article ne nous permettent que d'indiquer les conséquences de cette règle de certitude, d'où se déduit la théorie littéraire la plus simple et la seule inébranlable. La confiance que mériteront les jugements en matière de goût augmentera à mesure que du goût individuel vous vous élèverez vers un goût plus général ; toujours la présomption (1) sera du côté où se trouve le plus grand nombre de témoignages, quoique la certitude absolue ne réside que dans le témoignage universel, qui, seul, ne peut pas errer. De là ces dogmes littéraires, expression du goût de l'homme, en tant qu'il est le même dans tous les temps, chez tous les peuples, dans tous les pays,

(1) Je dis la *présomption* et non la *certitude* ; car le goût universel seul est infaillible, et le goût de tout un peuple, de tout un siècle, qui n'est pas le goût universel, peut errer ; d'où il suit qu'il peut arriver que le goût d'une nation juge dans une occasion plus mal que le goût d'un individu, quoiqu'il lui soit en lui-même fort supérieur. C'est de quoi on pourroit citer un petit nombre d'exemples, dont aucun n'est plus étonnant que l'erreur du siècle qui a été parmi nous le modèle du goût, au sujet du chef-d'œuvre du premier de nos poètes et de la scène française. Mais ce fait, qui ne pourroit nous être opposé que par des personnes qui auroient mal compris les principes que nous exposons, les confirme au lieu de les détruire ; car il prouve combien le génie sent le besoin de se soumettre à l'autorité en matière de goût, même lorsque cette autorité n'est pas générale, et qu'elle est par conséquent faillible. Racine n'en appela pas à la postérité : il laissa aux Pradon et aux La Serre cette pitoyable consolation. Il prit le parti de son siècle contre lui-même et contre le premier de nos critiques ; il souscrivit au jugement d'un public prévenu, semblable à ce grand homme de l'antiquité, qui consentit à écrire de sa propre main l'arrêt que portoit contre lui un peuple frivole. Dans la république des lettres, comme dans la société, en général les hommes vraiment supérieurs ne donnent pas l'exemple de l'infraction aux lois, qui ne peuvent pas prévenir toutes les erreurs et toutes les injustices, mais qui n'en sont pas moins le fondement nécessaire de l'ordre et de la vérité.

emprunteront de ce consentement général une autorité sacrée, et à laquelle on ne peut toucher sans tout ébranler. Le principe catholique *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus*, le sens commun en un mot, sera ici comme dans tout le reste la règle dernière des esprits. *Infailible*, cette règle est le dernier moyen de certitude ; car enfin le goût individuel n'est rien, ou le goût général est beaucoup plus ; si celui-ci pouvoit errer, à combien plus forte raison le premier. *Souveraine*, cette règle impose par une autorité que personne ne peut récuser ; prétendre avoir raison contre le genre humain est en toute chose le caractère de la folie. *Décisive*, enfin, cette règle peut seule terminer, sur tous les points fondamentaux, des contestations qui n'ont respecté aucune vérité. Ce mot accablant, Vous êtes seul de votre avis, arrêtera toujours tout esprit raisonnable.

En appliquant ces principes, nous trouverons le véritable point de vue sous lequel on doit envisager la *littérature classique*, ou générale, qui, n'étant que ce qu'il y a de commun dans la littérature saine de tous les peuples, n'est pas comprise par ceux qui n'y voient que l'expression d'une société particulière, et la *littérature romantique*, sortie du protestantisme, à qui elle a emprunté son principe fondamental d'indépendance et ce défaut essentiel d'unité et ce vague qui la caractérise, et enfin cette *littérature révolutionnaire* dont on nous menace, véritable abîme ouvert au milieu du monde littéraire, et où pourroient s'ensevelir à la fois toute la gloire du passé et toutes les espérances de l'avenir. S...

DES JOURNAUX.

Les journaux sont aujourd'hui l'expression fidèle de la société. Depuis que ces interprètes bénévoles se sont chargés de révéler chaque jour la pensée des peuples et des factions, il n'est plus rien de caché aux yeux des hommes : le bien et le mal, le mensonge et la vérité, la vertu et le vice, ont leurs représentants et leurs organes ; et il suffit de jeter un coup d'œil sur ces pages éphémères où chacun d'eux dépose les secrets du jour, pour approfondir l'état moral et politique de la France.

Mais comment des feuilles qui expriment des opinions si changeantes et des vœux si contraires peuvent-elles être l'expression de la société, qui doit être une par ses intérêts, comme elle l'est par les lois de son existence ? C'est précisément cette mobilité d'opinions, ce chaos continu des volontés, qui caractérisent l'époque où nous sommes. La même division qui partage les esprits sur les croyances règne également dans les volontés, par rapport aux intérêts, et dans les consciences, par rapport aux devoirs. Jamais on n'a autant invoqué les principes, et jamais on n'a eu moins de principes qu'au siècle où nous sommes ; s'il est vrai qu'on doive entendre, par ce mot, ces idées premières et incontestables sur lesquelles tous les hommes sont d'accord.

Après le malheur de ne rien croire, le plus grand sans doute est de ne pas croire les mêmes choses ; si le scepticisme universel est la mort des intelligences, l'indépendance absolue de la pensée individuelle en est l'anarchie.

La plus grande erreur du siècle présent, c'est de regarder comme le chef-d'œuvre de la civilisation cette anarchie des opinions humaines, qui est le dernier degré de la corruption et de la licence : cette erreur est un des fruits de la révolution.

Autrefois un empire n'étoit grand, n'étoit fort que par le concert des doctrines, des volontés et des intérêts. Unité étoit alors synonyme de puissance; toutes les parties du corps social se rapprochoient et se confondoient par l'alliance étroite qui régnoit entre la religion et la royauté, entre le monarque et le peuple, entre les grands et les petits. Mais dès que le pouvoir eut cessé de se regarder comme le vassal de Dieu; dès que la loi, désormais soumise à la volonté humaine, eut perdu cette sanction divine et immortelle qu'elle tenoit de la religion; dès que le peuple eut renié le souverain pour son maître; enfin, dès que le pauvre, au lieu de regarder le riche comme son père, eut commencé à le considérer comme sa victime et sa proie, cette sublime alliance, qui faisoit de la société comme un faisceau qu'il étoit impossible de rompre, fit place à mille aversions, à mille antipathies, qui furent autant d'éléments de dissolution au milieu des hommes et des choses, que le temps et l'habitude avoient unis. Alors le monde devint un immense théâtre d'une guerre universelle qui jeta partout la confusion, ce qui fit de la société un chaos d'opinions et d'intérêts irréconciliables.

Cette anarchie fut d'abord regardée comme un de ces malheurs résultats inévitables des circonstances; il nous étoit réservé de la voir ériger en système. Chose incroyable, mais en même temps trait caractéristique des temps modernes, l'anarchie, organisée et décorée du nom d'opposition, est devenue le mobile nécessaire de nos gouvernements.

On s'oppose à tout, aux dogmes de la religion de même qu'aux préceptes de la morale, aux volontés du prince aussi bien qu'aux commandements de la loi; aucune autorité n'est sacrée, n'est inviolable aux yeux de cette indépendance qui ne reconnoît aucune règle ni aucun frein. Il n'est pas de vérités qu'on ne se plaise à contredire, pas de devoirs qu'on ne s'honore de méconnoître; et tandis qu'autrefois on eût considéré comme un ennemi public et puni comme tel celui qui eût

osé insulter aux croyances communes et provoquer le mépris et la révolte contre son roi, on regarderoit aujourd'hui comme un attentat à la liberté la perte du droit nouvellement acquis d'outrager la religion de l'état et de combattre le gouvernement établi. Ainsi la discorde et l'insurrection sont devenues le principe fondamental des gouvernements, comme autrefois l'unité et l'obéissance étoient la condition nécessaire de l'ordre social. Nous n'examinerons pas dans ce moment quels doivent être les résultats inévitables d'un pareil état de choses, et si l'on peut espérer que la société s'affermisse au milieu de ce choc habituel de toutes les passions et de tous les intérêts ; si cette lutte journalière de toutes les vérités et de toutes les erreurs ne tend pas à ébranler toutes les croyances qui sont le fondement de l'ordre public ; et si, par conséquent, les journaux, que beaucoup d'esprits ne considèrent que comme un besoin de la société, n'en sont pas peut-être le plus terrible fléau. C...

Aux considérations générales que l'on vient de lire, et qui font comprendre l'importance du travail dont les écrits périodiques seront l'objet dans le *Mémorial catholique*, nous croyons devoir ajouter quelque chose de particulier sur l'esprit des principaux journaux qui sont l'organe des diverses opinions qui se partagent la société.

Il est inutile de nous étendre sur les journaux religieux et monarchiques, parmi lesquels la *Quotidienne* doit toujours être nommée la première. Il y a deux sortes de royalismes : l'un qui s'appuie sur la conscience, qui se confond avec la religion, qui n'est, pour emprunter une expression d'un des plus beaux génies de l'antiquité chrétienne, que la *religion de la seconde majesté* ; c'étoit le royalisme de nos pères. celui des paysans vendéens et des soldats de Condé : c'est celui de

la *Quotidienne*. Il y a un royalisme d'une autre sorte, que l'on peut étudier dans le *Journal des Débats*.

La *Gazette de France* se rapproche par ses opinions de la *Quotidienne*. Le *Drapeau Blanc* a tout perdu en perdant un écrivain supérieur, qui nous a ôté le droit de le louer; et il s'en dédommage en l'insultant.

Nous n'exprimerons pas une opinion sur la politique de l'*Étoile*; ce seroit nous prononcer sur la politique du ministère, ce qui n'entre pas dans le plan de cet ouvrage: mais nous serions fâchés de ne pas marquer ici notre estime à l'écrivain distingué qui a la principale part à la rédaction de cette feuille, et qui a attaché sa réputation à des titres plus importants. Passons aux journaux de l'opposition.

L'opinion publique est fixée sur le *Constitutionnel*, le plus ancien des journaux de l'opposition libérale, et celui qui suit avec le plus d'art un plan général d'attaque contre la religion et contre la légitimité. C'est là que la révolution se montre avec tous ses artifices, consacrant tous les principes de révolte, et sachant en arrêter les conséquences au point où elles deviendroient des crimes punis par les lois; abusant de la liberté, qui est un bienfait de la légitimité, pour insulter au bienfaiteur; affectant un respect hypocrite pour nos lois, pour nos institutions, pour la religion même, afin de répandre plus sûrement des doctrines d'anarchie et d'impiété...

Un petit nombre d'esprits, pour qui la révolution a un charme de plus lorsqu'elle se montre à travers les nuages de la métaphysique, ont le privilège de comprendre les hautes théories des doctrinaires, développées dans le *Courrier* et le *Journal de Paris*. L'opposition a aussi son journal du soir, le *Pilote*, dont l'obscur existence ne fixera pas souvent notre attention. Pourquoi donner de l'importance à des déclamations tour à tour révolutionnaires et impies, où ne brille jamais une lueur de talent; œuvres ténébreuses qui naissent avec la nuit et meurent avant le jour?

Les *Tablettes universelles*, journal hebdomadaire de l'opposition, ont un caractère particulier. La révolution s'y montre avec une franchise qui va quelquefois jusqu'à l'inconsidération. On prétend que de jeunes écrivains du parti ont la principale part à la rédaction de cet écrit; nous le croyons volontiers: à vingt et un ans, on ne sait pas toujours se contenir; le désir de faire un bon mot, de dire tout ce qu'on sait, de deviner ce qu'on ne sait pas, peut faire échapper beaucoup de secrets. Les *Tablettes* nous fourniront des aveux précieux; ses jeunes rédacteurs se battent en enfants perdus: sentinelles avancées de la religion et de la légitimité, nous les rencontrons souvent aux avant-postes de la révolution.

Nous ne dirons rien du *Mercur*, sinon qu'il vient de promettre de ne plus ennuyer ses lecteurs; et sans compter sur sa parole, nous promettons aux nôtres de le lire pour les avertir de ce qui pourroit lui échapper qui fût digne de quelque intérêt. Il y a du mérite dans cet engagement.

Le ton de cet ouvrage ne nous permettra pas d'étendre notre revue à une sorte de pamphlets périodiques, le *Corsaire*, la *Pandore*, le *Diable Boiteux*, et tous les autres journaux de théâtre, héritiers de la licence et de l'impiété du *Miroir*. En entreprenant de combattre la philosophie, nous ne prenons pas l'engagement de la poursuivre jusque dans la boue. D'ailleurs nous ne pouvons trouver mauvais qu'elle se soit élevée une chaire dans les journaux de théâtre; elle s'y trouve à sa véritable place, faisant son rôle à côté d'Arlequin. Pourquoi troubler la possession où elle est de jouer la comédie parmi nous depuis un demi-siècle; et ne sommes-nous pas heureux qu'elle consente à ne plus nous donner des représentations d'un autre genre, et à ne plus remplacer ses tréteaux par des échafauds?

O...

VARIÉTÉS.

*. On croit que la devise *liberté, égalité*, est nouvelle ; on se trompe , elle a six mille ans. Sait-on ce que le tentateur dit à la première femme ? Il lui dit d'abord : « Pourquoi Dieu vous » a - t - il fait cette défense ? » c'est-à-dire , pourquoi l'*obéissance* ? « pourquoi n'avez - vous pas la *liberté* ? » Il ajouta : « Si vous faites ce que je vous dis, vous deviendrez égal à Dieu ; » vous aurez l'*égalité*. — Et comment cela ? — C'est que vous » aurez la science du bien et du mal. » Traduisez ces mots en langue moderne , cela veut dire *progrès des lumières*.

*. Les *Tablettes universelles*, après leurs souhaits de bonne année, promettent à leurs abonnés le retour de la *justice du peuple*. Ce joli mot, réchauffé de 93, a dû flatter agréablement certaines oreilles , cachées naguère sous un bonnet rouge , et doit être d'un heureux augure , puisqu'il rappelle de si beaux souvenirs. Des pamphlets de Marat , il passa dans la bouche des héros de septembre , s'inscrivit sur l'échafaud de Louis XVI, précéda dans leurs sanglantes expéditions tous les proconsuls de la terreur ; et , après s'être réfugié durant quelques années dans des clubs souterrains , il vient de reparoître dans un journal qui cependant avoit promis de tenir un autre langage.

*. Quelques personnes , pleines des meilleures intentions, voudroient que l'on combattît la philosophie , aujourd'hui entièrement développée, en restant à la même place où se tenoient il y a cent cinquante ans les apologistes de la religion , qui combattoient la philosophie naissante. Elles demandent si l'on croit en savoir davantage que les Fénélon et les Bossuet ; et là-dessus elles n'ont pas de termes assez forts pour déplorer

ce qu'elles appellent des innovations alarmantes. Nous nous rappelons à ce sujet une anecdote qui ne sauroit être mieux placée.

Un baron allemand avoit fait la guerre contre la France , sous le règne de Louis XIV : il vivoit encore lorsque , environ cinquante ans après , une nouvelle guerre éclata. Dès qu'il en est informé , le voilà qui rassemble ses vassaux , équipe son régiment , et va se poster précisément sur le même terrain où s'étoit livrée , un demi-siècle auparavant , la dernière bataille. Que faites-vous là , monsieur le baron ? demande un officier. Vous êtes bien simple , j'attends l'ennemi. — Comment l'ennemi ? mais il est à cent lieues d'ici ! — Vous n'êtes qu'un impertinent , qui n'y entendez rien. Croyez-vous en savoir plus que le prince Eugène et tant d'autres illustres généraux , qui ont livré bataille au lieu même où nous sommes ? N'est-ce pas ici que j'ai enfoncé la cavalerie de l'ennemi , à la tête de mon régiment ? Ne voyez-vous pas ce plateau où j'ai détruit son artillerie ? C'est ici qu'on s'est battu ; c'est donc ici qu'on doit se battre encore , et j'y reste.

* * On se rappelle de quels *vers sanglants* la muse satirique de Gilbert *fouettoit* les philanthropes du dix-huitième siècle :

Comme l'humanité règne dans tous les cœurs !

Vous ne lisez donc pas le Mercure de France ?

Il cite au moins , par mois , un trait de bienfaisance !

Nous voyons avec peine que les feuilles périodiques , organes des sociétés philanthropiques de nos jours , sont en reste avec l'ancien Mercure de France. Jusqu'ici les plus vastes plans ont été déroulés : l'humanité de nos philosophes est à l'étroit dans cet hémisphère : il ne s'agit de rien de moins que de la *perfection morale* de l'espèce humaine *blanche et noire*. Mais nous en sommes toujours à voir ces beaux plans se réaliser.

Toutefois prenons patience : une de ces sociétés va incessamment dresser *l'inventaire général* et publier la statistique de tout ce qui aura été fait par elle dans les intérêts de l'humanité. Cette même société promet en outre de mettre à exécution un projet dont l'idée est vraiment lumineuse. Comme la bienfaisance, dit-elle, est un art qui a ses règles ainsi que tous les autres, une association va être organisée, où la jeunesse sera exercée par les faits aux procédés de la philanthropie.

Quel style ! En vérité, plus d'un bon chrétien seroit tenté de prendre tous ces *grands mots* pour des *termes de chimie*. Au reste, il est bien simple que dans ce siècle de lumières, où tout doit passer par les épreuves de l'analyse, la philanthropie, qui est le matérialisme de la charité, distille la bienfaisance, comme la philosophie secrète la pensée.

*. Un médecin protestant d'Angleterre a constaté dans un rapport scientifique, dont nous aurons occasion de parler, un fait très remarquable. En Irlande, le nombre des fous est beaucoup plus considérable parmi les protestants que parmi les catholiques, dans la proportion des deux populations. Encore quelques faits analogues, vérifiés chez les différents peuples, et ajoutés à ceux que l'on connoît déjà, et une grande loi morale sera mise en pleine évidence.

NOTA. Les Bulletins ne commenceront qu'à la deuxième livraison, le petit nombre de faits qui se sont passés depuis le 1^{er} janvier jusqu'à ce jour ne fournissant pas des matériaux suffisants pour en publier dans celle-ci.

ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES.

SAINTE BIBLE, traduite d'après le texte sacré, avec la Vulgate, par M. Eugène de GENOUE, maître des requêtes au conseil d'état, chevalier de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, 25 vol. in-18, 130 fr.

Le volume des tables, qui sera publié sous peu, va terminer le grand travail entrepris sur les saintes Écritures par M. de Genoue. Nous aimerons à payer, dans le premier numéro, notre tribut d'éloges au jeune écrivain dont la plume facile s'est essayée avec succès dans divers genres de littérature, et qui a commencé la réputation dont il jouit par une entreprise littéraire qui sembloit devoir être le terme des travaux d'une longue vie. Cette traduction n'a cependant pas besoin de notre suffrage; des suffrages plus augustes ont été, il y a peu de jours, une bien douce récompense des plus pénibles travaux. Les bornes d'une simple annonce bibliographique ne nous permettent pas de nous étendre sur le mérite de cette traduction et sur le caractère particulier de simplicité et d'élégance qui la distingue de toutes les autres; et nous pouvons encore moins faire ressortir ces beautés de détail et ces nombreuses locutions qui rendent si bien ce charme des paroles divines auquel notre langue sembloit se refuser. Nous félicitons M. de Genoue d'avoir eu l'heureuse pensée de publier, en français seulement, une seconde édition de sa traduction de la Bible; elle fera oublier des traductions anciennes, peu propres à donner des idées justes et grandes des saintes Écritures.

LE FIDÈLE AU PIED DE LA CROIX, ou Méditations en forme de prière sur les principaux sujets de piété, par le prince Alex. de Hohenlohe, ouvrage traduit du latin, par M***, 1 vol. in-12. Paris, 1825, chez Potey, libraire, rue du Bac.

Un ouvrage de piété, fait par un prince dont les prodiges tiennent tant d'esprits en suspens, vient de paroître. Composé en latin, sous le titre de *Sacerdos catholicus in oratione et contemplatione positus*, il a été traduit en français et mis à l'usage des fidèles, par le retranchement des passages qui ne regardoient que les ecclésiastiques. Les sujets de méditation dont se compose l'ouvrage sont pris dans les noms donnés à Jésus-Christ par la sainte Écriture, dans les principales circonstances de la vie de ce divin Sauveur et dans ses vertus. Les vices, les passions, les principales vertus du chrétien, la connoissance de Dieu et de soi-même, forment aussi divers exercices de méditations courtes et

affectueuses. On nous dispensera sans doute , pouvons-nous dire avec plus de raison que l'estimable traducteur, de faire ressortir le mérite de cet ouvrage ; le nom de son auteur est la meilleure recommandation ; le lecteur aimera à voir comment parle au Seigneur cet homme dépositaire de sa puissance et de sa charité. Plus il est grand devant Dieu et devant les hommes, plus il s'abaisse et s'anéantit en présence de celui de qui *vient tout* don parfait. Cependant, malgré la simplicité de son langage, on découvre, outre une connoissance approfondie des saintes Écritures, une grande richesse de pensées, une fécondité de sentiments qui ne peut avoir sa source que dans une tendre piété. Mais un morceau pris au hasard au milieu de ces pieuses méditations, donnera une plus juste idée de l'auteur et des talents du jeune traducteur, qu'une modestie trop craintive et un anonyme inviolable dérobent presque aux applaudissements de ses amis : « Que sont auprès de vous, ô mon Dieu ! toutes les beautés que l'œil admire ? Foible rayon de votre lumière, les traits de beauté épars sur toutes les créatures suffisent pour ravir le cœur de l'homme. Que sera-ce donc, ô beauté éternelle ! quand il nous sera donné de vous contempler face à face ? Ici-bas, la beauté brille et se flétrit ; la main du temps l'efface et la détruit. Pour vous, ô mon Dieu ! vous êtes toujours le même ; vos années éternelles n'affoiblissent en rien votre immuable beauté. Ombre vaine, image trompeuse, la beauté terrestre nous séduit et nous égare, loin du bonheur et de notre fin dernière ; pour vous, ô divine beauté ! vous rassasiez les saints désirs de l'âme qui soupire après vous. Vous désirer est sagesse ; vous aimer et vous chercher est tout le bonheur de la terre ; jouir de vous sans crainte de vous perdre est la félicité des cieux. O Dieu de gloire et de beauté, détournes mes yeux, de peur qu'ils ne s'arrêtent sur le mensonge et la vanité ; absorbez mes pensées, ma mémoire, mon imagination, mon esprit et mon cœur. O combien mon cœur et ma chair tressaillent à votre souvenir ! Quand me sera-t-il donné de voir face à face celui que les anges désirent sans cesse de contempler ? Hélas ! que mon exil est prolongé ! que fais-je ici-bas avec mes désirs et mon cœur ? J'ai soif de vous, ô mon Dieu, et sans vous tout me lasse, m'inquiète et m'agite. » Nous bornons là nos citations, convaincus qu'il n'en faut pas davantage pour faire connaître le charme d'une élocution facile et la douce onction d'une tendre piété qu'on ressent à chaque page, qui, du cœur embrasé de l'auteur, passe dans ses paroles et remplit l'âme d'une délicieuse suavité. Cet ouvrage, qui ne fait que de paroître, n'a pas encore été annoncé ; mais le nom de son auteur, le mérite du traducteur, qu'on estimera sans le connoître, l'auront bientôt ré-

pandu, et il servira à entretenir les plus doux sentiments de piété dans le cœur des personnes qui sauront l'apprécier.

LETTRE DE M. LAVAL, ci-devant ministre à Condé-sur-Noireau, à ses anciens co-religionnaires, in-8. A Paris, chez Lesage, Prix, 50 cent.

Cet écrit, dont nous parlerons à l'occasion de la réponse qu'un ministre vient d'y faire, a été justement apprécié par un écrivain dont nous aimerons à citer souvent le jugement. Voyez *l'Ami de la Religion et du Roi*.

HISTOIRE DE L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME, tirée des seuls auteurs juifs et païens, par M. Bullet, professeur de théologie et doyen de l'université de Besançon. A Paris, chez Méquignon junior, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9. Prix, 7 fr.

Il n'est point de calomnies si grossières que les incrédules modernes n'aient mises en œuvre pour attaquer la vérité du christianisme. Les faits les plus évidents ont été niés ou dénaturés. On a voulu environner de nuages épais le berceau de notre religion, et n'attribuer qu'au hasard sa céleste origine. Un *Dupuis* et un *Volney* ont poussé l'impudeur jusqu'à mettre en problème l'existence même de Jésus-Christ. M. Bullet a rassemblé dans son livre les témoignages les moins suspects contre de pareilles erreurs. C'est de la bouche des juifs et des païens qu'il recueille la preuve non seulement de l'existence même de Jésus-Christ à l'époque où nous croyons qu'il vécut, mais aussi celle de ses miracles et de la propagation merveilleuse de son Évangile. Nous reviendrons dans un autre article sur cet ouvrage, dont le mérite est déjà connu. On ne sauroit trop faire valoir, dans notre siècle, le genre de preuves qu'il renferme.

LETTRE SUR LA TOLÉRANCE DE GENÈVE, par M. Nachon, curé de Divonne, in-8. Paris, chez Méquignon junior.

Nous avons eu déjà occasion de citer cet écrit remarquable par sa modération et par les faits nombreux qui démasquent la politique de Genève et l'intolérance de l'erreur contre la vérité. Aux documents de toute espèce que nous possédions déjà sur la conduite des protestants à l'égard des catholiques, cette lettre et ce qui se passe autour de nous ajoutent beaucoup d'actes et de faits qu'il est nécessaire de recueillir. La mauvaise foi échappe aux raisonnements ; la certitude et la multiplicité des faits ont plus de force pour convaincre. Cet écrit ne servira pas peu à montrer la réforme sous son véritable jour.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE, par l'abbé F. X. de Feller, 13 vol. in-8°. Paris, Méquignon-Havard et Boiste père, rue des Saints-Pères, n° 10.

Nous terminons notre Bulletin bibliographique par l'annonce du douzième volume du Dictionnaire historique qui vient de paraître. Il est accompagné d'une note telle que les éditeurs en envoient rarement aux souscripteurs. Dans cette circulaire on prévient que l'abondance des matières ayant forcé d'augmenter le nombre des volumes, le treizième sera délivré *gratis*. Cette bonne nouvelle n'affligera pas les souscripteurs. Le douzième volume est traité avec le même soin que les précédents, et augmenté de considérations critiques, dans lesquelles l'éditeur trace le plan des additions et corrections qui ont été faites, et répond à des observations qui lui avoient été adressées.

Trois ouvrages importants, dont on annonce la prochaine publication, seront l'objet d'analyses longues et développées.

Le premier est un *Essai historique sur l'influence de la religion en France pendant le dix-septième siècle*. L'anonyme qu'a toujours gardé l'estimable écrivain à qui nous devons ce nouveau fruit de ses recherches, sera soulevé par un grand nombre de lecteurs, et il sera facile de reconnoître, à la justesse des jugements, à la clarté des pensées, à l'ordre et à l'enchaînement des faits, l'auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire de l'église pendant le dix-huitième siècle*.

Le 2^e, annoncé depuis long-temps, avait été interrompu. Mais dans les mains d'un écrivain laborieux la *Bibliothèque choisie des Pères de l'Église*, n'aura pu acquérir pendant cet intervalle que de nouveaux titres aux suffrages du public.

Le 3^e est un recueil de *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Église dans ces derniers temps*. L'auteur avoit publié le 1^{er} vol. de sa collection il y a quelques années. On dit beaucoup de bien de ceux qui vont paroître.

Les principaux ouvrages ou brochures qui ont été publiés depuis le 1^{er} janvier, et dont nous parlerons, sont : *L'Ermite d'Italie*, par M. de Jouy ; *Éléments d'Idéologie*, par M. Destutt de Tracy ; *Galerie française*, par une société d'hommes de lettres ; *Galerie des plus célèbres protestants* ; *Esquisses historiques des principaux événements de la révolution*, par Dulaure ; *Histoire abrégée de l'inquisition*, par Gallois ; *Almanach des électeurs*, par le même ; *Expulsion des jésuites* ; *Traité du gouvernement des paroisses*, par Carré ; *Mémorial sur la révolution française*, par M. l'abbé Jolly.

LE
MÉMORIAL CATHOLIQUE.

FÉVRIER 1824.

LETTRE

DE M. LE COMTE O' MAHONY

Aux Rédacteurs du MÉMORIAL CATHOLIQUE.

MESSIEURS ,

Je dois d'abord vous remercier de la proposition que vous me faites de coopérer à la rédaction du *Mémorial catholique*. Cette marque de votre souvenir me flatte d'autant plus, que, dans ce siècle oublieux, j'étois loin de croire qu'on se rappeloit encore le nom d'un écrivain qui depuis six mois n'écrit plus, et les efforts d'un défenseur de la vérité qui a cessé de combattre ; car nous autres royalistes *en retraite* nous avons appris à nos dépens combien, en tout, le présent est pressé d'effacer le passé. J'ai donc un double motif de vous exprimer ma reconnaissance.

Maintenant, Messieurs, je voudrois pouvoir vous la prouver, en répondant de mon mieux à l'appel que vous voulez bien me faire ; mais, à cet égard, je l'avoue, mon embarras est extrême. Le titre imposant de votre recueil, le ton religieux et presque théologique que ce titre annonce, le caractère sacré des écrivains qui l'ont fondé et qui le rédigent, la gravité des lecteurs

LE

MÉMORIAL CATHOLIQUE.

AVRIL 1824.

DES VARIATIONS DU SYSTÈME LIBÉRAL.

(Second et dernier article.)

Après avoir exposé les innombrables variations des philosophes sur ce qu'ils appellent l'état de la nature, sur le contrat social et sur ceux qui doivent le former, il s'en faut bien que nous soyons au bout de notre fastidieux travail, et nous avons encore besoin de la patience de nos lecteurs. D'abord, quel est l'objet de ce contrat? car, enfin, toute association doit avoir un but quelconque. Sur ce point, les philosophes ne sont pas plus d'accord que sur les autres; de sorte qu'ils ne savent ni quels ont été les contractants, ni pourquoi ils ont contracté. C'est pour faire régner la justice, nous crient les avocats; c'est pour fabriquer des lois, comme s'il n'y avoit eu auparavant ni droit naturel, ni volonté obligatoire des hommes, ni conventions bilatérales, trois règles de conduite qui embrassent cependant toutes les lois quelconques. C'est pour augmenter la félicité publique et particulière, disent les gens du monde et les hommes d'état, quoique chacun voie ce bonheur dans autre chose, et qu'il exige d'ailleurs assez souvent le sacrifice de la liberté individuelle et de la justice rigoureuse. La population est la source de toute prospérité publique : donc, selon M. de

LE

MÉMORIAL CATHOLIQUE.

M A I 1824.

SUR LA CAUSE DE LA RÉVOLUTION.

On a dit souvent que les plus grands événements avoient été produits par les plus foibles causes, parcequ'on a pris des accidents ou des causes *occasionelles*, qui frappent les sens, pour la cause *efficiente*, souvent plus éloignée et qui se dérobe à la vue. Une étincelle fait sauter un magasin à poudre, ou met le feu à un magasin de bois : c'est là une cause *occasionelle* ; mais la véritable cause, et, pour parler avec l'école, la cause *efficiente*, est la qualité inflammable de la poudre et la qualité combustible du bois, et l'étincelle n'auroit rien fait sur un monceau de pierres. Les grands événements ont toujours une cause proportionnée à leur importance.

On s'est tourmenté à chercher les causes de la révolution : il y a eu mille causes secondaires ou accidentelles, il n'y a eu qu'une cause principale, et sans laquelle les autres n'auroient pas eu lieu ou n'auroient rien produit.

La cause sur laquelle on a le plus insisté, et qui a frappé davantage les esprits, est le désordre des finances.

Mais un état qui n'est ni conquis ni partagé ne périt pas plus (moralement s'entend, car il ne peut périr autrement) par le désordre de ses finances, qu'un particulier ne périt physiquement par le mauvais état de ses affaires. Un débiteur obéré,

quand il ne peut mieux faire , fait cession de biens à ses créanciers, et se met ainsi à l'abri de leurs poursuites. Les révolutionnaires qui gouvernoient la France ont fait en son nom , aux créanciers de l'état, cession des biens de la royauté, de la religion, des hôpitaux, des particuliers, cession même du pouvoir, et n'en ont pas moins fait à leurs créanciers banqueroute des deux tiers de leur créance : mieux eût valu commencer par là, la France y auroit gagné et les créanciers aussi ; et sans doute on eût pris cette mesure extrême si les finances n'eussent pas été entre les mains d'un banquier, gens connus d'une morale très sévère sur la fidélité aux engagements pécuniaires, et qui jamais ne manquent aux leurs.

Ce n'est pas non plus ce qu'on appelle les abus de l'ancien régime qui ont été la cause de la révolution ; car ces abus, réels ou préteudus, n'ont pas pu détruire la France, puisqu'ils n'avoient pu l'empêcher de s'élever au plus haut point de grandeur et de prospérité où jamais société soit parvenue.

Il faut donc chercher plus haut la cause unique de la révolution, et comme la société est un corps moral, elle n'a pu périr que par une cause morale, par des erreurs de doctrine qui, après avoir été enseignées dans des livres, ont été mises en pratique par la politique.

Et d'abord, pour bien apprécier la cause de la révolution, il faut connoître la révolution elle-même.

Qu'est-ce qu'une révolution telle que celle dont nous avons tous été les acteurs, les témoins ou les victimes ? Une révolution est un déplacement de personnes sociales, pouvoir, ministres ou officiers et sujets. Leur distinction constitue l'ordre, leur déplacement est désordre, et leur confusion anarchie.

Ce déplacement avoit commencé depuis long-temps, et commencé, il faut avoir le courage de le dire et de l'entendre, par les rois.

Les rois ont voulu être papes, les grands s'égalier aux rois, les petits s'égalier aux grands ; et tout a été confondu, et la ré-

volution a été consommée. Ceci demande quelque explication.

Les souverains protestants devinrent, par les doctrines mêmes qu'ils avoient embrassées, chefs de leur Église; et il est bien remarquable que la réforme, qui rejetoit l'origine divine du pouvoir politique, lui attribuât autorité sur les choses divines. Les souverains catholiques, qui ne pouvoient se déclarer chefs de leur religion, entraînés par cet exemple séduisant, et égarés par les nouvelles doctrines qui ne manquoient pas d'exagérer les entreprises de la cour de Rome sur le temporel des rois, s'y prirent d'une manière plus détournée pour mettre l'Église catholique sous le joug : ils s'immiscèrent dans sa discipline, troublèrent par leurs officiers sa juridiction, refusèrent de recevoir ses décrets, etc.; entreprises plus impolitiques encore qu'irréligieuses, qui ôtèrent à la religion la force de défendre l'autorité royale, si elle étoit attaquée, en lui ôtant sa légitime indépendance, et le caractère même de société. La religion est un allié puissant pour la politique, mais un allié qui veut marcher sous ses propres drapeaux, et la servitude où on l'a réduite a été également déplorée par les plus célèbres défenseurs des libertés de l'Église gallicane, Bossuet et Fleury.

Mais quand les rois eurent, directement ou indirectement, d'une manière ou d'une autre, usurpé le pouvoir ecclésiastique, ils perdirent dans la même proportion de leur pouvoir politique : car on cesse d'être ce qu'on étoit quand on est plus ou moins que ce qu'on doit être. Le vulgaire, qui ne voit que la puissance extérieure, n'y trouvoit rien de changé; mais la société ne tarda pas à s'apercevoir de cet affoiblissement du pouvoir, être moral, objet jusque là de tant d'amour, de vénération et de respect.

Comme il faut toujours dans la société la même quantité de pouvoir, où qu'il soit placé, aussitôt que le pouvoir se fut affoibli lui-même en se donnant un pouvoir hétérogène et contraire à sa nature, le peuple se présenta pour le remplacer; et les mêmes doctrines qui avoient donné aux rois le pou-

voir ecclésiastique , conférèrent au peuple le pouvoir politique , et proclamèrent ce dogme insensé et impie de la souveraineté populaire ; boîte de Pandore d'où sont sortis tant de maux , et peut-être sans laisser l'espérance : rien n'étoit plus conséquent ; la réforme déplaçant les rois , leur nommoit un successeur.

Le peuple souverain fut dans quelques états représenté par les grands , qui , placés plus près du trône , avoient été les premiers à s'apercevoir de cette éclipse du pouvoir , et étoient aussi plus à portée d'en profiter ; ailleurs , ou dans d'autres temps , le peuple se représenta lui-même , et comme il est le plus fort quand on le laisse faire , parcequ'il est le plus nombreux , il envahit tout pouvoir politique , pouvoir religieux , dignités , propriétés , etc.

Le pouvoir politique , en se dénaturant ainsi , cessa d'être pour les peuples l'objet sacré d'un culte mêlé d'amour et de crainte ; et alors commencèrent ces haines furieuses contre la royauté et l'élévation du rang , poussées jusqu'au mépris , à l'outrage , aux violences mêmes les plus atroces : le peuple souverain , conséquent à lui-même , ne voyoit plus dans les rois et les grands que des compétiteurs de son pouvoir , des usurpateurs de ses droits.

Les rois eux-mêmes , avertis de cet affoiblissement de leur pouvoir par le changement qui s'étoit opéré dans les dispositions des esprits à leur égard , crurent renforcer leur pouvoir moral par plus de puissance matérielle , et cherchèrent à retenir par des faveurs une fidélité chancelante qui n'avoit plus l'appui de sa conscience ; de là de plus grandes armées , plus de gardes , une cour plus nombreuse , plus d'éclat et de magnificence extérieure , plus de décorations et de titres ; car tout cela date à peu près de la même époque que la doctrine de la souveraineté du peuple : nouveau mal qui introduisit un luxe inconnu jusqu'alors , qui ne fut que trop fidèlement imité , et qui produisit les profusions et l'excès des impôts.

C'est moins l'histoire de telle ou telle société en révolution que je trace ici, que la cause première et l'esprit général de toutes les révolutions dont l'Europe, depuis trois siècles, a été le théâtre; révolutions hâtées dans quelques états par des institutions analogues et antérieures; retardées ou combattues dans d'autres par des institutions opposées et l'esprit différent qu'elles avoient formé; mais qui partout, plus tôt ou plus tard, plus ou moins à découvert, ont porté les mêmes fruits et produit les mêmes désordres.

Les pouvoirs de la société veulent - ils s'affranchir de la dépendance des passions populaires, et reprendre dans les sentiments des peuples la place qu'ils doivent occuper pour leur sûreté et le bonheur de leurs sujets? qu'ils renoncent à un mélange hétérogène de pouvoir qui affoiblit, en l'exagérant, leur pouvoir légitime, et rendent à la religion toute son indépendance. La religion est une société comme l'état politique, et elle en a tous les attributs et tous les caractères; elle a son pouvoir, ses ministres, ses *fidèles*, ses tribunaux, sa milice, ses états généraux et particuliers. Elle défend l'état, quand l'état la protège; et le défend encore, autant qu'elle le peut, lorsqu'il l'abandonne, et même lorsqu'il la persécute. Elle a moins besoin de l'état que l'état a besoin d'elle : l'état ne peut lui garantir que des respects extérieurs et le matériel de son culte; elle garantit à l'état l'obéissance du cœur et la soumission des volontés. La religion chrétienne s'est introduite dans le monde sans le secours de la puissance civile; elle s'est établie contre sa volonté; elle y resteroit malgré sa haine la plus déclarée. A elle seule a été promise l'éternelle durée; en elle seule les états peuvent trouver leur immortalité : tout ce qu'elle appuie ne peut être ébranlé, *tout ce qu'elle lie ne peut être délié.*

HISTOIRE VÉRITABLE DES MOMIERS DE GENÈVE, suivie d'une Notice sur les momiers du canton de Vaud, par un témoin oculaire (1).

Quand on ne considéreroit le protestantisme que sous un point de vue purement philosophique, rien ne seroit encore plus utile que d'observer ses variations perpétuelles et ses étranges contradictions : car on y découvre clairement les suites inévitables de la funeste erreur qui, dans l'ordre politique comme dans l'ordre religieux, détruit aujourd'hui toutes les vérités, en les soumettant à l'examen et au jugement de chaque particulier, devenu ainsi l'unique arbitre de sa foi et de ses œuvres, devenu son roi et son dieu. On ne contestera pas sans doute que, depuis trois siècles, il n'ait pas existé, parmi les protestants, des hommes d'une vaste science et d'une grande force d'esprit ; et cependant voyez si jamais ils ont pu convenir entre eux d'un seul dogme ; nous pourrions ajouter, et d'un seul précepte de morale, puisqu'il n'est point de devoir qui n'ait été nié par quelque sectaire, puisqu'ils ont justifié tous les crimes, et même jusqu'au meurtre, comme déjà Bossuet le reprochoit aux sociniens, et que, parmi les disciples de la réforme, il en est même qui, abusant d'une manière sacrilège de quelques paroles de l'Écriture, encouragent directement aux vices les plus énormes, *afin*, disent-ils, *que la grâce abonde là où le péché a abondé*. C'est la doctrine des antinomiers ; et en cela, il faut bien l'avouer, ils ne font que suivre l'exemple du fondateur du protestantisme, de Martin Luther, qui n'a pas craint d'enseigner, en termes

(1) Brochure de 126 pages. A Paris, chez Gosselin, libraire, rue de Seine ; et à Lyon, chez Bohaire. Prix, 2 fr. 50 c.

formels, que *les bonnes œuvres sont plus nuisibles qu'utiles au salut* : maxime antisociale autant qu'antichrétienne, et non moins destructive de l'état que de la religion.

Or ce sont là des choses qu'il est bon de rappeler aux hommes, pour leur faire comprendre tout le besoin qu'ils ont, non seulement d'une loi divine qui règle leurs croyances et leurs actions, mais encore d'une autorité vivante qui la promulgue et l'interprète infailliblement.

Ce qui se passe aujourd'hui à Genève en offre une nouvelle preuve singulièrement frappante. La *vénérable compagnie des pasteurs*, fidèle au principe du protestantisme, qui n'admet d'autre règle de foi que la raison, ou l'Écriture interprétée par la raison, s'est vue obligée successivement d'abandonner toute foi précise, et de nier tous les dogmes fondamentaux du christianisme, le péché originel, et par conséquent la rédemption, la nécessité de la grâce, les peines éternelles, et enfin la divinité de Jésus-Christ. Nous disons qu'elle nie ces dogmes, car défendre de les soutenir, c'est les nier bien positivement ; et il résulte de là que le centre de la réforme calviniste est devenu le centre du déisme, et qu'il n'existe plus dans *la Rome protestante*, je ne dis pas aucune foi chrétienne, mais aucune foi quelconque, puisqu'un ministre (1) qui ne manque pas de puissants appuis dans sa compagnie a exprimé publiquement le vœu qu'on renoncât à tout symbole, même à celui des apôtres, qui commence par ces mots : *Je crois en Dieu*.

Effrayés de cette monstrueuse apostasie, un jeune *proposant*, M. Empaytaz, et un ministre, M. Malan, essayèrent, il y a quelques années, d'opposer une digue au scepticisme de *la vénérable compagnie des pasteurs de Genève*, et de ressusciter le calvinisme dans la ville de Calvin. Mais on leur fit bien-

(1) M. J. Heyer, pasteur à Genève. Voyez son *Coup d'œil sur les confessions de foi*.

tôt sentir qu'on n'étoit pas disposé à rétrograder dans le chemin de l'incrédulité philosophique; et, sans daigner même discuter avec eux les points contestés, on prit une voie plus courte pour arrêter les *innovations*, en proscrivant les novateurs, en leur interdisant la chaire, en les insultant, en les livrant à la dérision et au fanatisme de la populace, qui, dans le pieux zèle qu'on avoit réussi à lui inspirer, fit entendre cet horrible cri, ce cri de l'enfer : *A bas Jésus-Christ !*

L'ouvrage que nous annonçons contient le récit de ces querelles remarquables, qui pourroient fournir un nouveau chapitre à l'histoire de la tolérance protestante. L'auteur s'appuie partout sur des documents authentiques; et, bien qu'il laisse apercevoir une secrète préférence pour ceux qui défendent la divinité de Jésus-Christ, c'est-à-dire, *bien qu'il soit chrétien*, on ne trouveroit pas dans son écrit une seule expression dont le ministre genevois le plus susceptible pût être raisonnablement choqué. On en jugera par la *conclusion*, qui renferme toute la substance de l'ouvrage.

« Quand les faits parlent, le narrateur est dispensé d'y ajouter ses propres réflexions. Tout lecteur impartial tirera des documents historiques que je viens de mettre sous ses yeux les conséquences graves qui s'offrent d'elles-mêmes, et qui ne peuvent être désavouées par les défenseurs les plus zélés de la compagnie de nos pasteurs; je crois cependant devoir les indiquer ici, comme formant la conclusion naturelle de mon récit.

» 1^o Les *momiers*, sur lesquels on a eu l'adresse d'appeler la dérision populaire par une dénomination ridicule, ne sont point une *secte*, ni une *secte nouvelle*; ce ne sont que les *anciens calvinistes*. Les *momiers* sont la portion des Genevois restés fidèles aux articles fondamentaux du christianisme, professés par nos pères, et consacrés par toutes les confessions de foi dressées depuis l'époque de la réformation.

» 2^o La compagnie de nos pasteurs, accusée de ne plus en-

» seigner le dogme de la divinité de Jésus-Christ, étoit respon-
 » sable de sa foi au troupeau confié à sa sollicitude et à toutes
 » les églises réformées du monde chrétien ; elle ne pouvoit gar-
 » der le silence sans s'avouer coupable et sans trahir le but de
 » sa mission. (Luc. xi, 33; Matth. x, 33.)

» 3° La compagnie des pasteurs n'avoit qu'un mot à dire ,
 » *Nous croyons* : elle ne l'a pas dit ! Elle n'avoit qu'à ordonner
 » simplement la réimpression des anciennes confessions de foi,
 » et elle ne l'a pas fait ! Elle a interdit la chaire aux ministres
 » qui ont refusé de se conformer au formulaire socinien ! Elle
 » a pris et provoqué des mesures de rigueur contre eux !

» 4° Comment ne pas s'affliger et ne pas s'effrayer, pour l'a-
 » venir, sur l'anarchie des opinions religieuses qui nous me-
 » nace, et sur la funeste influence que cette anarchie exercera
 » dans l'ordre politique et social, lorsqu'on voit le corps ensei-
 » gnant et le conseil d'état, c'est-à-dire les deux corps chargés
 » de conserver dans notre cité les *doctrines vivifiantes* ; lors-
 » que, dis-je, on voit ces gardiens de l'arche sainte se donner
 » la main pour étouffer jusqu'à la dernière étincelle du feu sa-
 » cré, et nous séparer pour ainsi dire du monde chrétien et de
 » nos aïeux par un *nouveau genre de parricide* !

» 5° On ne peut que s'étonner de la conduite que notre gou-
 » vernement a tenue dans une affaire si importante par ses ré-
 » sultats, et si grave par son objet. A l'époque où les souverains
 » les plus sages et les plus puissants reconnoissent et consa-
 » crent les vérités fondamentales de la révélation, comme des
 » principes conservateurs de l'ordre social, les magistrats de
 » Genève soutiennent de tout leur crédit et de tout leur pou-
 » voir des pasteurs qui les relèguent dédaigneusement dans la
 » poussière de l'école, ils arborent, à la face de l'Europe chré-
 » tienne, la bannière flétrie et sanglante du déisme et du ratio-
 » nalisme ! Tandis que le digne héritier du trône et de la sa-
 » gesse de Pierre-le-Grand élève sur les bords de la Moscova
 » une basilique au *Dieu sauveur*, la Rome protestante ose dire

» à Jésus-Christ : *Nous ne voulons plus de toi : retire-toi de*
 » nous (Job, xxii, 17) ; et Genève entend sans frémir les rives
 » du Léman retentir de l'horrible blasphème , *A bas Jésus-*
 » *Christ !*

» 6° A ne s'arrêter même qu'à des considérations purement
 » humaines et politiques, un tel procédé n'est-il pas empreint
 » du sceau de la démence ? N'est-ce pas appeler sur nous d'une
 » manière fâcheuse l'attention des nations étrangères ? N'est-ce
 » pas nous exposer à être mis en quarantaine, comme les bâti-
 » ments qui sortent d'un port pestiféré ? à voir les églises réfor-
 » mées, qui jouissent de la protection et de la bienveillance des
 » souverains dans les états desquels elles sont établies, repous-
 » ser et les ministres et les instituteurs sortis de nos écoles, in-
 » terdire à leurs candidats de fréquenter notre académie de
 » théologie, pour ne pas compromettre leur existence en don-
 » nant à leurs gouvernements respectifs de justes sujets d'in-
 » quiétude sur les principes puisés dans nos murs ?

» 7° Les *momiers* avoient la plus belle et la plus sainte cause
 » à défendre, en combattant pour les dogmes de la sainte Tri-
 » nité, de la divinité du Sauveur, de la dégradation de l'homme
 » par le péché originel, et de la nécessité de la grâce. Ils ont
 » eu tort de *rajeunir* les questions sur la prédestination et sur
 » le salut par la foi sans les œuvres ; ce sont là des opinions
 » extravagantes et dangereuses qui avoient vraiment et heureu-
 » sement *vieilli* : nous n'y pensions plus. Cependant le reproche
 » qu'on leur fait retombe tout entier sur Calvin et sur les au-
 » tres confessions de foi adoptées par toutes les églises réfor-
 » mées. Ce sont les chefs de notre réformation qui avoient in-
 » troduit ces fatales croyances dans le sein de l'Eglise de Dieu.
 » Le tort des momiers, qui ont voulu rétablir les anciennes
 » maximes, a été de ne pas savoir faire le triage de l'ivraie d'avec
 » le bon grain : il faut les plaindre plutôt que les accuser. »

A ces *conclusions* de l'auteur nous en ajouterons quelques
 autres au nom des catholiques, que ces discussions intéressent

aussi,
 aveugle
 cide in
 sur la f
 Et d
 des pa
 tantism
 l'Écritu
 dans le
 mettre
 a le dr
 glise ca
 bole de
 lui der
 et nou
 répons
 tantes
 proche
 en est
 qu'ètr
 Nou
 accuse
 doctri
 doctri
 qui pa
 foi ? Q
 cette l
 leur o
 pères.
 mateu
 de ceu
 eux-m
 que de
 sées ?

aussi, puisqu'elles montrent avec évidence, même aux plus aveugles, l'indispensable nécessité d'un tribunal divin, qui décide infailliblement toutes les questions qui peuvent s'élever sur la foi.

Et d'abord nous demanderons à la *vénérable compagnie des pasteurs de Genève* que devient le fondement du protestantisme, s'il n'est pas permis aux momiers d'interpréter l'Écriture sainte selon leurs propres lumières, et de l'entendre dans le sens que l'entendoit Calvin ; s'ils sont obligés de soumettre leur raison à celle de la *vénérable compagnie* ; si elle a le droit d'user contre eux de l'autorité qu'elle refuse à l'Église catholique, et encore, non pas pour prescrire un symbole déterminé, mais pour défendre d'en adopter un ? Nous lui demanderons en quoi consiste le christianisme, à son avis ; et nous la défions solennellement de faire à cette question une réponse précise, qui soit avouée par les autres églises protestantes : de sorte qu'après avoir commencé, comme le lui reprochoit Rousseau, par ne savoir ce qu'est Jésus-Christ, elle en est venue très conséquemment à ne plus savoir ce que c'est qu'être chrétien.

Nous demanderons ensuite aux momiers de quel droit ils accusent la *vénérable compagnie* de s'éloigner de la vraie doctrine en abandonnant celle de Calvin ? Est-ce que la vraie doctrine, selon le principe du protestantisme, n'est pas celle qui paroît vraie à quiconque interprète l'Écriture de bonne foi ? Qui leur a dit que les pasteurs de Genève manquent de cette bonne foi ? — Ils n'enseignent pas ce que leurs maîtres leur ont enseigné ; ils ne croient pas ce que croyoient leurs pères. — Qu'importe ? n'en étoit-il pas ainsi des premiers réformateurs ? Le reproche de variations est absurde dans la bouche de ceux qui posent en dogme le droit de varier ? Et les momiers eux-mêmes sont-ils donc d'accord entre eux ? Ne sait-on pas que déjà ils trouvent dans l'Écriture les opinions les plus opposées ? Si donc la *vénérable compagnie* croit voir clairement

dans l'Écriture que Jésus - Christ n'est pas Dieu, elle peut et doit nier sa divinité, au même titre que les momiers l'affirment. Ces fils posthumes de Calvin prétendroient - ils par hasard à l'infailibilité ? Cette prétention seroit nouvelle parmi les protestants, et je pense qu'en ce cas il n'est pas un d'eux qui ne préférât de beaucoup à l'infailibilité récente de MM. Empaytaz et Malan, qui ne s'entendent pas, dit-on, parfaitement sur tous les points, celle de l'Église immuable qui, depuis dix-huit siècles, n'a pas cessé un seul instant de réclamer et d'exercer, au nom de Jésus-Christ, cette divine prérogative.

En deux mots, *la vénérable compagnie* viole manifestement le principe fondamental du protestantisme en condamnant les momiers, et en s'opposant à la libre prédication de leur doctrine. Les momiers violent le même principe en condamnant la doctrine de *la vénérable compagnie*. D'où il suit que, pour être à la fois protestant et conséquent, il faut admettre qu'on est chrétien en croyant que Jésus - Christ est Dieu, et tout aussi bon chrétien en soutenant qu'il ne l'est pas. Étendez jusqu'à l'existence même du souverain Être cette liberté de croyance, et vous aurez cette exacte et complète définition du *christianisme protestant*, que nous avons sommé les pasteurs de Genève de nous donner, et qu'ils ne nous donneront certainement pas, nous le répétons avec assurance. Pour inspirer une profonde horreur de la réforme à la plupart de ses sectateurs, et pour les en détacher à jamais, il suffiroit de la leur montrer telle qu'elle est.

Le ch
et le den
avoit été
quiète d
divin qu
des nova
bornes s
humain
ébranla
culière,
erreurs
pierres
cimenté
une cha
pour s'a
c'est le p
la main
cendant
Dieu. La
pouvoir
de Jésus
de tout
l'homme
pour le
L'athé
hérésie

ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION, par M. l'abbé
F. de LA MENNAIS (1).

(Premier article.)

Le christianisme soutient depuis trois siècles le plus terrible et le dernier de ses combats. Attaquée dès son origine, l'Église avoit été forcée de défendre d'âge en âge, contre la raison inquiète de l'homme, tous les dogmes dont se compose le dépôt divin qui lui a été légué par Jésus-Christ : la main téméraire des novateurs avoit remué en vain l'une après l'autre toutes les bornes sacrées que la main de Dieu a posées autour de l'esprit humain, lorsque tout-à-coup un cri d'impiété plus sacrilège ébranla tout l'univers chrétien. Ce n'est plus une erreur particulière, c'est, sous le nom de *réforme*, le principe de toutes les erreurs qui est proclamé. Il ne s'agit plus de détacher quelques pierres de cet édifice immortel, ébauché à l'origine des choses, cimenté depuis par le sang de Jésus-Christ, et qui, appuyé sur une chaire établie de Dieu, s'élève et s'affermir dans le temps, pour s'achever dans l'éternité. C'est l'économie merveilleuse, c'est le plan et l'œuvre tout entière de l'architecte éternel, que la main de l'homme va successivement toucher et détruire, descendant de ruine en ruine jusqu'au fondement même qui est Dieu. La raison souveraine des novateurs *réformera* d'abord le pouvoir vivant, qui lie la société spirituelle au pouvoir invisible de Jésus-Christ ; elle *réformera* Jésus-Christ, lien nécessaire de tout culte, médiateur unique qui comble l'intervalle entre l'homme et Dieu ; et elle n'abordera seule Dieu lui-même que pour le *réformer* à son tour ; là elle est forcée de s'arrêter... L'athéisme, disoit Leibnitz, sera la dernière de toutes les hérésies. » Et comment concevoir en effet au-delà une erreur

(1) A la librairie classique-élémentaire, rue du Paon, n° 8 ; 4 vol. in-8°.

possible ? Quelle vérité reste-t-il à détruire , après que , en arrachant Dieu de l'esprit de l'homme , on en a arraché le principe même de toutes les vérités ? Aussi , ce que nous voyons de nos jours , ces doutes qui se sont étendus , comme une ombre épaisse , sur tous les objets du monde moral , et que l'on nomme les *lumières du siècle* ; cette brutale insouciance de tant d'êtres faits à l'image de Dieu , qui s'asseyent les yeux fermés entre l'abîme du néant d'où ils sortent , et le précipice de l'éternité ouvert sous leurs pieds , et qui s'endorment dans les bras du plaisir ; cette déplorable dégradation de tant d'âmes immortelles qui ne demandent qu'à jouir un moment et à mourir ; enfin cette vie qui se renferme , s'use et s'éteint dans les joies des sens , que rien n'éveille plus , pas même les remords ; ce dégoût de tous les devoirs , cette indifférence de toutes les vérités , en quoi consiste la sagesse des hommes de notre époque ; ce n'est pas là proprement un système d'erreur , car ils n'affirment , ils ne nient rien : c'est le dernier état des esprits qui ont traversé toutes les erreurs ; c'est la nuit et le sommeil du tombeau que se creusent , dès cette vie , les intelligences qui sont mortes à elles-mêmes en mourant à Dieu.

Ainsi l'esprit de l'homme a franchi parmi nous tous les degrés de révolte qu'il lui a été donné de parcourir ; il y a plus , l'impiété ne s'est pas renfermée dans les cœurs. Ce qui étoit sans exemple dans les annales du monde , les institutions et les lois sont devenues ses complices : la raison publique d'un peuple a protesté contre la raison de tous les peuples et de tous les siècles , et l'univers a entendu non plus un homme à l'écart , mais toute une nation dire hautement , par une législation , monument de folie : *Il n'y a point de Dieu.*

Que devons-nous attendre de ces derniers efforts de l'esprit d'erreur , de ces dernières épreuves de la vérité ? quels seront les effets de cette lutte étrange , commencée il y a trois siècles dans l'ordre religieux , et qui a fini par ébranler la société

tout entière ? Ici tout chrétien peut lire l'avenir dans le passé. Interrogez tous les siècles écoulés depuis l'origine du christianisme, demandez-leur la raison de ce mot de l'apôtre, *il faut qu'il y ait des hérésies* ; ils vous répondront que toutes les vérités de la religion sont tour à tour sorties plus brillantes du creuset de l'erreur, comme les vertus du chrétien s'épurent au creuset de l'adversité ; que jamais les vaines pensées de l'homme n'ont heurté les pensées divines dont les dogmes chrétiens sont l'expression, sans en faire jaillir de nouveaux rayons de lumière ; que jamais il ne s'éleva dans le monde de nouvelles erreurs, que l'on n'ait vu apparaître aussi, non pas de nouvelles vérités, elles sont toutes contenues dans la parole de Jésus-Christ, mais des vérités inaperçues jusque là, cachées dans les dogmes anciens comme dans un germe divin, et qui attendoient leur jour pour se développer. Or ce qui est toujours arrivé, pourquoi n'arriveroit-il pas encore ? Pourquoi les sectes des derniers temps n'auroient-elles pas l'effet de toutes les autres sectes ? Lorsque les erreurs de l'homme ont touché à leur terme et atteint leurs dernières conséquences, pourquoi Dieu n'accompliroit-il pas aussi ses desseins, en donnant à la vérité le dernier développement qu'elle doit recevoir ici-bas ? qu'attendroit-il ? quelle autre hérésie pourroit venir après l'athéisme, cette hérésie de notre siècle, qui les a renouvelées, qui les renferme toutes ? Il ne reste rien, l'impiété a tout nié parmi nous : elle a fait plus, elle a tout méprisé ; elle s'est jouée de tout, et même de Dieu.

Certes, les hommes que nous vénérons comme nos maîtres, de qui nous tenons la vérité, mais qui croient que ce dépôt, enrichi d'âge en âge, ne peut pas s'enrichir de nos jours, que tout mot nouveau effraie, même lorsqu'il ne fait qu'exprimer une conséquence des principes qu'ils nous ont transmis, ont tort de fermer ainsi en même temps le cercle de nos idées et celui de nos espérances. L'erreur n'a-t-elle donc pas marché de nos jours, pour qu'on défende à la vérité de faire un seul pas ? est-

il vrai qu'aucun mal nouveau ne travaille les esprits, pour qu'on doive rejeter tout nouveau remède? Qu'on nous permette enfin de le dire, vivons-nous dans des temps ordinaires, et, parmi les événements dont nous avons été les témoins, n'en est-il pas qui s'élèvent trop au-dessus de l'ordre commun, qui portent d'une manière trop sensible le caractère de la main de Dieu, pour ne pas supposer qu'ils se lient à quelque grand dessein? Pourquoi cette providence qui soutient tout ici-bas s'est-elle retirée un moment, et pourquoi les trônes sont-ils tombés avec les autels? N'est-il pas permis de croire que Dieu n'a voulu que les royaumes de la terre, et cet autre royaume qui n'est pas de ce monde, fussent ébranlés à la fois par les mêmes erreurs, que pour nous faire lire sur leurs fondements, mis à découvert, le principe de vérité qui les appuyoit, la grande pensée, la loi immuable sur laquelle repose l'ordre moral tout entier.

Mais quel est ce principe de restauration qui doit s'élever du milieu de tant de ruines? A-t-elle brillé encore sur le monde moral, cette doctrine qui, long-temps combattue, comme toutes les vérités qui doivent faire une révolution dans les idées de la société, finira par rallier les esprits, et qui peut n'être encore qu'un signe de contradiction, par cela même qu'elle doit devenir un signe de salut? Dieu n'a-t-il pas déjà fait son choix peut-être, et investi quelques hommes de la haute mission de publier des vérités devenues nécessaires, et de courber les erreurs et l'orgueil de ce siècle sous leur autorité? regardons autour de nous, et cherchons si rien ne peut justifier cette espérance.

Sur ce théâtre où la religion soutenoit dans le dernier siècle une lutte si inégale, du côté des talents, contre l'impiété, les choses ne sont plus les mêmes. Du côté de l'erreur, que voyez-vous? des hommes obscurs, dont la haine, frappée depuis long-temps de stérilité, est réduite à répéter contre une religion divine des plaisanteries dont il n'est plus permis de rire,

depuis qu'elles sont devenues si sérieuses par nos malheurs ; des blasphèmes qui n'inspirent que l'horreur, depuis qu'ils ont été souillés dans le sang et dans la boue de la révolution. Au contraire, du côté de Dieu, et autour des vérités qui nous viennent de lui, je vois rangés pour les défendre tout ce que la société possède aujourd'hui de talents élevés et d'esprit généreux. Trois hommes supérieurs s'élèvent au-dessus de tout le reste, qui arrivèrent au même but par des routes diverses, recueillant sur leur passage toutes les vérités, pour les ramener à un centre commun ; écrivains aussi étonnants par la prodigieuse variété de leurs découvertes que par l'imposante unité de leurs doctrines, et qui, marchant en avant de leur siècle, à la tête d'une grande révolution morale, peuvent être considérés dès maintenant comme les génies tutélaires de la société.

L'un, qui fonda sa gloire il y a vingt ans, et nos premières espérances, lorsque, dans un écrit immortel, *observant, avec les lumières d'une raison supérieure, la législation primitive* que nous tenons du ciel, et contre laquelle nos crimes et nos erreurs ne peuvent pas prescrire, il sut lier les pensées de l'homme et les destinées de la société à un fait primitif qui lie tout à la divinité ; qu'appliquant ses théories à notre état présent, il nous montra les véritables causes de nos malheurs, comme leurs seuls remèdes ; et, sur l'abîme creusé par une révolution qui avoit commencé par la *déclaration des droits de l'homme*, il proclama *les droits de Dieu* (1).

L'autre, né sur un sol étranger, mais Français par le cœur comme par le talent, et que nous aimons à revendiquer ; qui, sur les éléments de notre antique constitution, dispersés par la main des hommes, nous fit lire les caractères admirables de la religion et du temps, et, perçant les nuages de l'avenir, fit briller

(1) Nous aurions cherché à mieux caractériser les doctrines de cet illustre publiciste, si elles ne se trouvoient mieux exposées que nous ne pourrions le faire dans le premier article de ce numéro, dont l'auteur, quoiqu'il ait gardé l'anonyme, aura été reconnu de tout le monde.

sur ces ruines un rayon d'espérance ; qui, forcé de se taire pendant qu'un soldat faisoit taire le monde devant son épée, sembla s'éloigner jusqu'à l'extrémité du globe pour ne pas être distrait par le bruit de sa renommée, et là, dans la retraite, s'élevant au-dessus de la terre ébranlée par le pouvoir d'un homme, parut étudier dans le ciel même ce pouvoir de la divinité, principe éternel de tout ordre, de toute vérité, de toute justice, également merveilleux, soit que, sous le nom de providence, il se cache dans les lois du monde physique et moral, soit qu'il se manifeste à nous dans le gouvernement de cette autorité visible chargée de le représenter ici-bas.

Le troisième, que nous ne devons pas louer dans cet ouvrage, et aussi bien c'est inutile. Les louanges ne peuvent rien ajouter à une gloire que les louanges n'ont pas faite. On se rappelle que, lorsque l'*Essai sur l'indifférence* parut, la critique demeura long-temps muette devant ce livre, comme si elle avoit senti quelque chose au-dessus d'elle. Le public jugea seul, et il n'appartient plus à quelques voix isolées de protester contre l'admiration générale qui fixa le rang de l'illustre écrivain.

Tels sont les trois hommes que Dieu n'a pas suscités en vain parmi nous, et qui, avec des talents supérieurs que tout le monde reconnoît, ont reçu aussi une mission que personne un jour ne contestera. Envoyés pour porter la lumière partout où l'erreur avoit porté ses ténèbres, leurs écrits, qui répondent à tous nos besoins, renferment, avec toutes les vérités qui peuvent nous sauver, les dernières espérances peut-être de la société. Les ennemis de l'ordre ne se sont pas mépris sur le pouvoir de ces doctrines, et ne les a-t-on pas entendus dénoncer « une école catholique qui s'élève en Europe, une ligue formée pour arrêter le mouvement de ce siècle, une vaste confédération unitaire enfin, dont M. de la Mennais, M. de Maistre et M. de Bonald sont les législateurs (1). »

(1) Les *Tablettes universelles*.

Certes, nous ne nierons ni l'existence de cette confédération, ni aucun de ses projets. Le *Mémorial catholique* ne peut pas désavouer cette *école catholique* à laquelle il appartient, et dont tous les efforts tendent en effet à arrêter, s'il est possible, le mouvement le plus terrible qui jamais ait emporté le monde. Ceux que nos doctrines doivent effrayer veulent-ils avoir une règle pour les apprécier et qui ne les trompera jamais? Qu'ils s'interrogent eux-mêmes; nous croyons tout ce qu'ils nient, nous aimons tout ce qu'ils haïssent, nous voulons tout ce qu'ils rejettent. Et quelle est la cause d'une opposition si universelle, le point de départ où nous nous séparons pour ne pouvoir jamais nous réunir? une question unique, à quoi tout se lie et de laquelle tout dépend. Les écrits de ces hommes qu'ils appellent nos maîtres, et dont nous aimons aussi à nous déclarer les disciples, ne sont, pour ceux qui les ont compris, que le commentaire admirable d'une seule pensée, que l'auteur de l'*Essai* a présentée sous son expression la plus générale et la plus simple.

L'espace nous manque, dans ce premier article, pour traiter une question la plus importante qui jamais ait été agitée, puisqu'elle embrasse l'ordre moral tout entier, et qu'il s'agit de savoir enfin qui demeurera juge souverain du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur, et de qui l'homme doit relever, en tant qu'être moral, de lui-même ou de Dieu. Mais, sans sortir des considérations générales dans lesquelles nous avons été forcés de nous renfermer, nous croyons dire ce qu'il ne faut pas se lasser de répéter à ceux qui ne voient dans la doctrine de l'*Essai* que des idées nouvelles, et qu'ils s'imaginent par là même pouvoir rejeter sans examen.

Non, ce *sens commun* dans lequel l'auteur de l'*Essai* nous montre la règle souveraine des esprits n'est rien de nouveau; ce n'est là ni un système, ni une invention; il a toujours existé aussi bien que le principe d'erreur qui lui est opposé; et M. de la Mennais n'a fait que constater des faits aussi anciens que

le monde. Remontez d'âge en âge, parcourez l'histoire de tous les siècles, vous trouverez ce double principe agissant dans la société. Toujours la vérité, qui émane de Dieu et qui n'arrive à l'homme que par le ministère des autres hommes, s'est présentée à lui comme une souveraine qui venoit, au nom d'une raison supérieure, commander à sa raison. Toujours l'erreur a été d'abord une pensée individuelle; et que voyez-vous dans toutes les aberrations de l'esprit humain? ou bien des individus qui se révoltent contre la société au sein de laquelle ils vivoient, ou bien des sociétés particulières qui se sont séparées d'une société plus générale. Jamais vous n'arriverez à l'origine d'une tradition fausse que vous ne trouviez le mépris de l'autorité. C'est ce qui paroît d'une manière plus sensible lorsque l'on considère l'erreur et la vérité luttant au sein de la religion chrétienne, qui, dans sa langue merveilleuse, nous a expliqué, par ces deux mots, *orgueil* et *humilité*, la loi fondamentale du monde moral, liant l'intelligence de l'homme à sa volonté, et nous montrant dans le principe de toutes les vérités la première de toutes les vertus, et le premier de tous les crimes dans le principe de toutes les erreurs.

L'*orgueil* et l'*humilité*, telles sont aussi, comme l'a expliqué d'une manière si admirable le plus beau génie de l'antiquité chrétienne, les deux lois opposées de ces deux cités dont parle l'Écriture, *la cité du monde* et *la cité de Dieu*. Tels sont les deux principes qui ont mis entre elles dès l'origine une opposition infinie, et qui doit devenir plus manifeste à mesure que ces deux cités vont s'éloignant l'une de l'autre, et que le jour approche où elles n'auront plus rien de commun. Qui ne voit cette grande séparation prête à s'opérer, le jugement de Dieu qui commence ici-bas, le monde qui se partage de lui-même en deux sociétés? Quels progrès de part et d'autre, et comme l'une paroît se rapprocher du ciel à mesure que l'autre s'approche de l'enfer! Bientôt le bien sera pur comme le mal, et la vérité sans mélange. Les ténèbres de l'autre vie ne sont-

elles pas déjà sur la terre, et n'ont-elles pas enveloppé les hommes d'erreur ? Pourquoi l'éternité n'ouvriroit-elle pas son sein pour laisser échapper sur nous ses premiers rayons ? Enfin, à ces deux armées rangées déjà pour les derniers combats, il faut un cri qui les rallie ; or prêtez l'oreille, que disent toutes ces bouches impies *ouvertes contre Dieu et contre ses Christs* ? qu'entendez-vous dans les rangs de tous les ennemis de la religion et de la société ? Un seul mot, parti de l'enfer et qui doit y rentrer pour retentir seul éternellement dans ce royaume de la division et du chaos : RÉVOLTE. Eh bien ! quel doit être le nôtre, sinon ce mot divin, que le christianisme seul explique à l'homme sur la terre, mais qui ne sera parfaitement compris que dans le ciel, où il achèvera notre raison qu'il commence ici-bas : AUTORITÉ. S.

~~~~~

RESTAURATION DE LA SCIENCE POLITIQUE, ou Théorie de l'état social naturel, opposée à la fiction d'un état civil factice, par Louis de Haller (1).

De même qu'il n'existe aujourd'hui en Europe que deux sociétés, malgré la diversité des peuples qui la composent ; de même aussi, malgré la diversité des idiomes nationaux, il n'existe au fond que deux langues. Les mots qui expriment les choses purement matérielles sont entendus dans le même sens par l'une et l'autre société, parceque les besoins physiques sont sentis de la même manière par tous les hommes ; mais tous les mots qui se rapportent à l'ordre moral, les mots de religion, de société, d'autorité, de loi, de liberté, sont entendus dans toute l'Europe en deux sens différents, et réveillent des idées opposées dans l'esprit de chaque homme, suivant qu'il s'est rangé dans l'une ou dans l'autre de ces

(1) A Paris, à la librairie ecclésiastique de Rusand ; et à Lyon, chez le même ; un fort volume in-8° ; prix, 7 fr. 50 c.



sociétés. Aussi tous les ouvrages remarquables appartenants à l'une de ces langues, quel que soit l'idiome particulier de leur auteur, sont à l'instant compris par les uns, et restent inintelligibles pour les autres : mais aussi, et pour la même raison, ils sont promptement accueillis, lus, propagés d'un bout de l'Europe à l'autre par la société dont ils représentent les doctrines. Les rivalités nationales, les variétés locales de la littérature, disparaissent devant l'intérêt commun ; et, sous ce rapport, il n'y a plus aujourd'hui d'ouvrages français, allemands ou anglais : tous les livres supérieurs sont européens tout en naissant.

Depuis quelques années, on avoit entendu parler en France de l'ouvrage que M. de Haller publioit en Allemagne sur la science politique. On savoit qu'il y avoit produit une profonde impression ; on savoit que les propagateurs des doctrines antisociales s'y étoient en quelque sorte ligués contre cet ouvrage dont ils redoutoient l'influence. Déjà l'auteur de la *Législation primitive* avoit signalé, dans un article du *Conservateur*, M. de Haller comme défendant, au milieu du chaos des systèmes germaniques, les doctrines sociales proclamées en France par M. de Bonald, M. de la Mennais et M. de Maistre. Bientôt une nouvelle circonstance vint ajouter à l'intérêt qu'inspiroit cet ouvrage : si la conversion de M. de Haller, honorée par des persécutions, attira l'attention de la France sur l'illustre proscrit qu'elle recevoit dans son sein, elle fit en même temps désirer de connoître un ouvrage qui étoit lui-même, en quelque sorte, la cause de cette conversion : car M. de Haller nous apprit, dans la lettre qu'il publia à cette époque, que c'étoient les principes développés dans son livre qui l'avoient ramené à la vérité catholique : frappé de l'enchaînement de toutes les vérités et de toutes les erreurs, il avoit cessé d'être protestant en religion, parcequ'il avoit depuis long-temps cessé de l'être en politique.

Cet ouvrage, précieux sous tant de rapports, vient enfin



d'entrer dans le domaine de notre littérature, par une traduction française dont nous annonçons aujourd'hui le premier volume. Cette traduction est de M. Haller lui-même, qui nous avertit qu'elle est à plusieurs égards préférable à l'original. La France n'aura donc rien à envier, sous ce rapport, à l'Allemagne : les mêmes pensées, exprimées par l'auteur dans la langue de Leibnitz et dans celle de Bossuet, sont ainsi devenues une propriété commune à ces deux littératures.

La *restauration* de la science politique, qui est l'objet de cet ouvrage, est sans contredit un des plus grands besoins de la société actuelle ; son état de souffrance et de dissolution est la suite nécessaire de l'erreur fondamentale qui a vicié les théories politiques imaginées depuis trois siècles. Presque tous les publicistes modernes ont envisagé la société comme un état factice. On retrouve cette erreur, quoique d'une manière confuse, dans le fameux traité de Grotius, *De jure belli et pacis*. Ce savant jurisconsulte s'efforce néanmoins d'en combattre les conséquences, qui le révoltoient : de là l'embarras, la confusion qu'il est facile d'apercevoir dans plusieurs endroits de son ouvrage. Bientôt Thomas Hobbes établit sur la même erreur tout son Traité *De civitate ecclesiastica et civili*. Un état primitif, appelé état de nature, où les hommes, naturellement en guerre les uns contre les autres, vivoient sans rapports sociaux, un contrat social qui les fait sortir de cet état primitif, la délégation du pouvoir, en un mot l'état factice de société : tel est le fond de son livre. Sidney, dans ses *Discours sur le gouvernement*, et Locke, dans son *Traité du gouvernement civil*, ne firent que modifier le même système. Selon Hobbes, l'état de nature étoit un état de guerre ; selon Locke, c'est plutôt un état de paix et de bienveillance. On retrouve déjà dans cet auteur l'idée de la *division* des pouvoirs. Samuel Puffendorf, dans son livre sur *le droit de la nature et des gens*, s'embarrasse lui-même et tombe dans de fréquentes contradictions, parceque, admettant en principe l'état de nature et le contra<sup>t</sup>



social, il en rejette les conséquences, au point d'attribuer au prince une puissance absolue. Il ne peut supporter la séparation des pouvoirs exécutif et législatif, quoique son principe y mène directement. L'ouvrage de Bœhmer intitulé *Introduction au droit public universel* est, comme le montre M. de Haller par une multitude de passages de ce livre, la preuve la plus frappante des contradictions qu'entraîne le système d'une société civile arbitrairement formée, surtout « lorsqu'un » honnête homme veut le concilier avec la réalité des choses » et la tranquillité des états. Partout Bœhmer est sec et » despotique lorsqu'il raisonne d'après le principe du contrat » social; partout, au contraire, il est humain et quelquefois » sublime, lorsque de temps à autre il oublie cette chimère » pour porter sur la nature ce coup d'œil pénétrant qui lui » est propre. » Bientôt l'esprit brillant de Montesquieu revêtit ce système de formes d'autant plus séduisantes qu'il eut soin, suivant la remarque de d'Alembert, de couvrir d'un voile *transparent d'importantes vérités, qui ne furent point perdues pour les sages*. Mercier, qui ne doit pas être suspect aux publicistes du jour, fait le même aveu dans son éloge de l'auteur de l'*Esprit des lois*. « Il n'y a dans ce livre, dit-il, qu'une idée dominante, *finement enveloppée*. Il démontre qu'il faut que la » nation se gouverne elle-même; mais il *déguise* toutes les » conséquences de ce grand principe. S'il fut obscur dans » plusieurs endroits, c'est qu'il voulut l'être; c'est qu'il sentit » qu'il viendrait des âmes faites pour se fondre avec la sienne. » Enfin le citoyen de Genève développa sans détour et sans réticence, dans son *Contrat social*, le système dont Montesquieu avoit *déguisé les conséquences* et Sieyes exposa, dans plusieurs ouvrages, les moyens d'*exécuter* les théories du *Contrat social*, tandis que Kant présentait les mêmes idées sous des formes moins brillantes, mais encore plus captieuses. On peut voir dans l'ouvrage de M. de Haller l'analyse raisonnée des systèmes des différents publicistes dont nous venons de parler,



et qui reposent tous sur l'hypothèse d'une société factice.

Cette grande déviation dans la science politique doit avoir une cause générale, dont l'action a pu être favorisée par des causes particulières. Le respect presque idolâtrique pour le droit romain, qui repose sur le principe de la société factice, la querelle du parlement d'Angleterre avec la famille royale des Stuarts, et quelques autres causes encore, contribuèrent sans doute, les unes à préparer, les autres à développer cette erreur; mais la réforme du seizième siècle, qui n'étoit qu'une société religieuse *factice*, est la principale cause qui ait conduit au même système dans l'ordre politique. Les siècles qui avoient précédé la réforme étoient pour les protestants une espèce d'état de barbarie spirituelle, où la société religieuse étoit dissoute, et dont ils sortirent par leur contrat social *religieux*, exprimé dans leurs confessions de foi, qui reposent sur l'indépendance de chaque raison individuelle. Transportant cette idée dans la société politique, ils admirèrent que les hommes avoient dû sortir de l'état de barbarie primitive par un contrat social civil reposant sur l'indépendance de chaque volonté individuelle. Embarrassés pour expliquer le passage de la barbarie primitive à l'état social, ils supposèrent des personnages *extraordinaires* qui opérèrent ces prodiges, de même que Luther étoit pour eux le personnage *extraordinaire* qui les avoit fait passer de la barbarie religieuse à l'état social du christianisme. Fille de la réforme, la philosophie s'empara de ces idées, et remonta jusqu'aux principes. En religion, elle admit formellement ce qu'elle appeloit état de nature, état où les hommes n'avoient aucune notion de Dieu et des devoirs moraux; en politique, elle admit aussi un état de nature, où les hommes vivoient à la manière des bêtes, et ils sortirent de cet état en créant à la fois la religion et la société. Dès lors la religion et la société n'étant pas d'institution divine, mais d'invention humaine, il s'ensuivoit que les hommes, qui les avoient faites, pouvoient les refaire et même les détruire. Telles sont en



abrégé les doctrines philosophiques sur la société religieuse et politique.

Après avoir exposé la filiation logique de toutes ces erreurs et leur action successive sur les gouvernements de l'Europe, M. de Haller en montre l'application complète dans la révolution française. Il observe cette crise du corps social dans toutes ses phases, en décrit tous les symptômes, et prouve qu'ils se rapportent tous à l'erreur fondamentale d'une société factice; de même qu'un médecin exercé, en décrivant les caractères d'une maladie, remonte toujours à la cause principale qui a dû altérer le principe vital.

C'est après avoir examiné les systèmes qui ont *détruit* la véritable science politique, que M. de Haller établit les principes d'où dépend sa *restauration*, dans la seconde partie de son premier volume; elle fera le sujet d'un article suivant. Au reste, dans l'analyse de la première partie, nous n'avons fait qu'ébaucher à grands traits quelques unes des pensées principales de cet ouvrage, aussi remarquable par la profondeur des vues que par l'étendue de l'érudition qu'il suppose. Il faut le lire pour en sentir tout le prix. La France religieuse et monarchique s'empressera d'accueillir ce beau présent; la révolution, effrayée du coup terrible qu'il lui porte, l'honorera de ses injures; c'est le double signe auquel on reconnoît les ouvrages destinés à éclairer ou à condamner les ténèbres de ce siècle.

X.

Essai H  
DANT  
religi  
zèle e  
Dans  
vérité n  
par des  
le chris  
d'attaq  
des pre  
œuvre  
les cœu  
nir qui  
rétablis  
près cor  
qui im  
chaine  
désolère  
mêmes  
menace  
tisme se  
core, et  
la caus  
lent la  
tion. C  
une fou  
voir dé  
la mult  
paroisse  
roient e  
(1) a v



Essai HISTORIQUE SUR L'INFLUENCE DE LA RELIGION EN FRANCE PENDANT LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE, ou Tableau des établissemens religieux formés à cette époque, et des exemples de piété, de zèle et de charité qui ont brillé dans le même intervalle (1).

Dans un siècle où les hommes ne se passionnent ni pour la vérité ni pour l'erreur en matière de religion, ce n'est plus par des arguments métaphysiques que l'impiété doit combattre le christianisme, aussi la voyons-nous abandonner ce genre d'attaque, où elle a toujours échoué contre la force invincible des preuves de la foi; toute la tactique des artisans *du grand œuvre* consiste actuellement à faire naître ou à nourrir dans les cœurs la haine de la religion et une sorte d'effroi sur l'avenir qui se prépare. Ils parlent de l'influence des prêtres, du rétablissement des lois et des institutions religieuses, à peu près comme ils parleroient du retour de ces anciens druides qui immoloient des victimes humaines, ou de l'invasion prochaine de ces hordes barbares qui jadis inondèrent l'Europe et désolèrent l'empire romain. Au milieu des ruines qu'eux-mêmes ont amoncelées sur le sol de notre belle patrie, ils nous menacent des ravages du fanatisme; les traces de leur despotisme sont à peine effacées, le sang de leurs victimes fume encore, et chaque jour, par des doléances hypocrites, ils plaident la cause de la liberté et de l'humanité contre ce qu'ils appellent *la tyrannie du sacerdoce et le joug barbare de l'inquisition*. Ces grands mots n'ont rien perdu de leur puissance sur une foule d'esprits légers et ignorants que rien ne semble pouvoir désabuser. Tel est l'ascendant qu'obtiennent toujours sur la multitude ceux qui pour l'instant flattent ses passions, ou paroissent défendre ses intérêts, que les bourreaux de 93 feroient encore des dupes s'ils revenoient nous prêcher *la liberté*.

(1) 2 vol. in-8°, à Paris, chez Leclère, quai des Augustins, n° 55.



Ce qu'il y a de certain , c'est que des hommes qui , par des excès inouïs , ont compromis sous nos yeux l'existence de la société , travaillent aujourd'hui , avec succès , à épouvanter leurs concitoyens sur le retour des doctrines et des institutions religieuses ; et cela dans une nation chrétienne , au sein d'une monarchie que le christianisme a formée et fait fleurir pendant quatorze siècles , sur une terre toute couverte naguère des bienfaits de cette religion divine.

C'est moins par des raisonnements que par des faits qu'il est possible de détromper l'opinion qu'ont égarée les déclamations mensongères de l'impiété. C'est en cicatrisant de nouveau les plaies de la société que le christianisme réfutera victorieusement les calomnies de ses ennemis. Mais est-il donc nécessaire d'en appeler à l'avenir , lorsque l'expérience du passé a répondu d'avance à tant d'accusations odieuses ? lorsque les ruines attestent encore si éloquemment autour de nous tout ce que fit , pour le bonheur de nos pères et pour la gloire de notre patrie , une religion que la corruption et l'ingratitude s'obstinent à vouloir proscrire.

Sans remonter bien haut dans les annales du royaume très chrétien , arrêtons-nous à un siècle qui a reçu , comme le monarque qui lui commanda , le titre de *grand*. Ce siècle , *le plus éclairé qui fut jamais* (1) , et l'une des plus glorieuses époques de l'esprit humain , fut un siècle *chrétien*. Sa gloire s'associe partout à celle de la religion , ou plutôt c'est de la religion qu'il tire son éclat le plus brillant. Elle fonda ses nombreux et magnifiques établissements ; elle parla par la bouche de ses sublimes orateurs ; elle inspira ses artistes et ses poètes ; elle fut en un mot la créatrice du grand siècle.

Voilà ce qu'il faut apprendre au nôtre pour dissiper ses préjugés , et le prémunir contre les desseins perfides des ennemis de sa restauration et de sa gloire. C'est le but que s'est

(1) Voltaire , *Siècle de Louis XIV.*



proposé l'auteur de l'*Essai historique*. Cet écrivain, déjà si connu par son zèle à défendre les bonnes doctrines dans un journal, *véritable ami de la Religion et du Roi*, nous a tracé le tableau religieux du dix-septième siècle en France : son ouvrage peut être regardé comme la plus utile apologie du christianisme au dix-neuvième. A une époque où l'on redoute si aveuglément l'influence de la religion, il importe de rappeler ce qu'elle a su produire pour le bonheur des hommes. L'auteur de l'*Essai* s'étonne avec raison qu'un si riche sujet n'ait pas encore été traité, et que personne jusqu'à présent ne nous ait montré dans les vertus du christianisme la source la plus féconde de la grandeur du dix-septième siècle. Dans aucun temps notre foi ne parut aux yeux du monde avec des caractères plus propres à persuader la croyance et l'amour des vérités qu'elle enseigne ; ce fut alors surtout qu'elle eut le droit de dire à ses détracteurs, comme le Fils de Dieu aux Juifs incrédules : *Si vous ne croyez point à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres.*

Comment en effet n'être pas frappé des merveilles de tout genre qu'enfanta, dans le grand siècle, l'ardeur de la foi et de la charité chrétienne ! Ce siècle, comme le nôtre, avoit commencé au milieu des plus violents orages. Alors aussi des doctrines d'erreur et d'anarchie désoloient la société : la théologie de Calvin déchiroit le sein de l'Église, sa politique faisoit chanceler le trône de nos rois ; et la France, depuis quarante ans en proie aux guerres civiles, couverte de ruines dans un grand nombre de ses provinces, demandoit du repos, appeloit de tous ses vœux une grande restauration politique et religieuse. « On voyoit, dit l'auteur de l'*Essai*, où avoient abouti tant de promesses séduisantes et de beaux projets de réformé ; on avoit goûté trop long-temps les tristes fruits des doctrines nouvelles ; on avoit gémi sur les suites de l'esprit d'insubordination et de révolte. Les calamités passées formoient une grande leçon qui se faisoit entendre aux plus inattentifs. L'on



« se réfugioit vers la religion , comme vers la source et la garantie la plus sûre du repos , du bon ordre et de la félicité publique et particulière ; et chacun invoquoit ces doctrines salutaires , qui concilient si bien les droits et les devoirs réciproques du prince et des sujets. »

Telle étoit la disposition des esprits au commencement du dix-septième siècle , qui devoit voir s'élever à leur plus haut degré de splendeur l'Église de France et la monarchie. Né , pour ainsi dire , sous les auspices de la religion , ce siècle ne lui confia pas en vain le soin de lui préparer des jours de paix et de prospérité. Il y a dans le christianisme un principe de vie et de salut , à la vertu duquel ne résiste aucun des maux du corps social , partout où l'on ne ralentit point son action ; sa lumière dissipe les ténèbres les plus profondes ; sa charité réunit ce qui est divisé , et soulage toutes les misères ; son esprit créateur renouvelle la face de la terre qui l'invoque et qui le reçoit. Contemplons le dix-septième siècle , et nous verrons qu'il a recueilli ces inestimables bienfaits. En moins de soixante ans la situation du royaume changea tellement de face , qu'il semble qu'un intervalle de plusieurs siècles sépare l'époque de la mort d'Henri III d'avec celle des beaux jours du règne de Louis XIV. Ne craignons pas de le répéter , ce fut à la religion , principalement que ce règne dut son prodigieux accroissement dans tous les genres de célébrité. Après quarante années de troubles et de discordes , à la vue des souffrances de l'Église , du progrès que l'hérésie menaçoit de faire , et de ses attaques toujours renaissantes , les ministres de la religion se sentirent appelés à réparer d'aussi grands maux : réformer des abus que le temps avoit amenés , venir au secours de la misère publique , éclairer la foi des peuples , et , par une instruction solide , les prémunir contre les nouveautés funestes de l'erreur , tel fut le but des assemblées du clergé , et de ces nombreuses associations qui se formèrent durant le cours du dix-septième siècle. Chose remarquable , on régénéra la France à cette époque ; on

créa le g  
l'on red  
de haine  
gieuse e  
rien de  
opposé a  
fiance et  
mande ,  
qui le pla  
Otons au  
fourni d'i  
ôtons-lui  
d'entrepr  
mot, qu'e  
lui imprin  
postérité ?  
et d'incré  
siècle ? H  
la foi chr  
inépuisable  
plus déses  
Qu'on l  
tes les œ  
sance , et  
tauration  
que l'on a  
(1) « J'av  
« toujours sir  
« tions , et to  
« milice céle  
« la dirige se  
« de plus exc  
« de la conve  
« rités surnat  
« de la jeune



réa le grand siècle, précisément par ces mêmes moyens que l'on redoute, que l'on écarte de nos jours avec un sentiment de haine ou d'appréhension, les corporations, l'éducation religieuse et les missions. Supposons un instant néanmoins que tout cela n'eût existé, et que les hommes d'alors eussent opposé aux efforts salutaires de la religion un esprit de méfiance et des mesures hostiles, qui oseroit soutenir, je le demande, que le dix-septième siècle se fût élevé à cette hauteur qui le place à la tête de tous les siècles de notre monarchie? Prenons au règne de Louis XIV tout ce que la religion lui a fourni d'institutions, de savants, d'orateurs, de grands hommes; prenons-lui cet élan général qu'elle seule lui donna pour tant d'entreprises nobles et utiles à l'humanité; cet esprit, en un mot, qu'elle sut lui inspirer, et ce caractère particulier qu'elle imprima, quels souvenirs extraordinaires eût-il laissés à la postérité? que fût devenue la France si des jours d'indifférence et d'incrédulité eussent succédé aux désastres du seizième siècle? Heureusement pour notre patrie il n'en fut point ainsi; la foi chrétienne étoit vivante dans le fond des cœurs, et ses inépuisables trésors fournirent bientôt le remède aux maux les plus désespérés.

Qu'on lise dans l'*Essai historique* le détail immense de toutes les œuvres auxquelles le dix-septième siècle donna naissance, et l'on aura une idée de ce que peuvent pour la restauration et le bonheur d'un pays ces corporations religieuses que l'on a depuis si injustement calomniées (1). De quoi ne fu-

(1) « J'avoue, écrivoit le célèbre Leibnitz, quoique protestant, que j'ai toujours singulièrement approuvé les ordres religieux, les pieuses associations, et toutes les institutions louables en ce genre, qui sont une sorte de justice céleste sur la terre, pourvu qu'éloignant les abus et la corruption, on dirige selon les règles de leurs fondateurs. Que peut-il y avoir, en effet, de plus excellent que de s'interdire tous les plaisirs, et jusqu'aux douceurs de la conversation et de la société, pour vaquer à la contemplation des vérités surnaturelles et aux méditations divines; de se dévouer à l'éducation de la jeunesse pour lui donner le goût de la science et de la vertu; d'aller



rent pas redevables à cette époque l'éducation publique à ces congrégations célèbres qui s'y dévouèrent avec tant de zèle et de vertu ; les sciences et les lettres à ces monastères qui en avoient conservé les monuments échappés au naufrage des siècles ; l'instruction , les misères du peuple , à ces missionnaires qui , sur les pas de Vincent de Paule , répandoient dans nos provinces la foi qui console , et les dons de la charité qui guérissent ! Quelle ample matière à justification contre les calomnies de l'égoïsme et de l'incrédulité modernes ! Étoit-elle donc si funeste l'influence de ces corporations dont tous les membres , depuis le jésuite qui formoit nos grands hommes , et le bénédictin savant qui recueilloit les richesses enfouies de l'antiquité , jusqu'à l'humble frère des écoles chrétiennes , travailloient avec un si généreux dévouement à éclairer et à instruire leurs contemporains ? Sont-elles donc si peu dignes de regret ces pieuses associations , dont chacune répondoit à un besoin particulier de la société , où la vertu malheureuse trouvoit un appui , le crime repentant un asile , l'enfance abandonnée un berceau , et les soins de la charité , la vieillesse caduque , un lieu de repos pour se préparer à bien mourir ? Le dix-septième siècle avoit vu s'élever toutes ces institutions sous la main réparatrice de la religion ; un seul homme , un pauvre prêtre , Vincent de Paule , « animé de l'esprit de son état , qui n'est » autre chose sur l'esprit de Dieu , avoit plus fait pour le bonheur de sa nation , que le plus grand de ses ministres et le » plus puissant de ses rois (1). »

Il n'entre pas dans le plan de cet article de dire comment une secte impie attaqua depuis , au nom de la *raison* et de l'*humanité* , cette religion chrétienne , dont les croyances avoient produit tant de vertus et de bienfaits. Le chef de ces

» porter des secours aux malheureux , aux prisonniers , à ceux qui sont con-  
» damnés , aux malades ? Quiconque ignore ou méprise ces choses , n'a de la  
» vertu qu'une idée rétrécie ou vulgaire. » (Leibnitz , *Syst. théol.*)

(1) Monseigneur de Boulogne , *Panegyrique de saint Vincent de Paule.*

hommes  
de gran  
siens re  
seurs p  
entraîné  
seuls éte  
l'infortu  
tableau  
mélons  
nous fair  
et le tric  
pagnes  
zélés qu  
chant l'  
les cœur  
asiles , e  
nisme , c  
qu'il rec  
salutaire  
siècle. E  
de nous  
mencée.  
nos églis  
que par  
peuples  
siècle , a  
ses crim  
de l'Églis  
périté ! M

(1) Mon



hommes conjurés contre le ciel se donna à lui-même le nom de *grand démolisseur* ; on sait avec quel succès lui et les autres remplirent leur infernale mission. Grâce à ces *démolisseurs* philosophes , la chute de l'autel et du trône avoient entraîné dans l'abîme toutes nos institutions ; les échafauds seuls étoient restés debout, comme la dernière espérance de l'humanité sur la terre. Mais détournons nos regards du triste tableau de ces jours de deuil qui sont déjà loin de nous ; ne faisons point des souvenirs amers aux espérances que doivent nous faire concevoir, pour l'avenir, les efforts des gens de bien, et le triomphe qu'obtiennent dans nos villes et dans nos campagnes les ministres de la parole sainte, ces missionnaires zélés qui ne troublent que les mauvaises consciences en prêchant l'Évangile de la paix. A leur voix, la foi se ranime dans les cœurs, les haines s'évanouissent, la charité rouvre ses bras, et les traces de nos discordes disparaissent. Le christianisme, qui n'a rien perdu de son inaltérable vertu, à mesure qu'il recouvrera son influence, fera éprouver à la société l'effet salutaire de cet esprit régénérateur qui anima le dix-septième siècle. Espérons que la divine Providence achèvera au milieu de nous cette restauration qu'elle a si merveilleusement commencée. Les ruines du sanctuaire se relèvent ; le veuvage de nos églises a cessé ; des pontifes, dont le choix n'a été décidé que par l'éternelle loi du plus digne (1), rappellent à leurs ouailles les vertus des temps apostoliques. Heureux notre siècle, après tant de calamités, heureuse notre patrie, malgré ses criminels égarements, de pouvoir trouver encore au sein de l'Église catholique une vie nouvelle et des jours de prospérité ! *Non fecit taliter omni nationi.* (Ps.)

Y.

(1) Monseigneur de Boulogne, *Panegyrique de saint Vincent de Paule.*



## CORRESPONDANCE ETRANGÈRE.

*A M. le Rédacteur du MÉMORIAL CATHOLIQUE.*

MONSIEUR,

Il vient de paroître à Modène une pièce officielle qui est pour le public du plus grand intérêt, vu qu'elle soulève à ses yeux le voile qui couvre depuis si long-temps le vrai but de la trop fameuse secte des francs-maçons, et prouve par un document incontestable que cette société est le centre unique de toutes les sectes révolutionnaires qui se sont efforcées dans les derniers temps de replonger l'Europe dans l'abîme de l'anarchie.

Nous vous adressons donc, monsieur le rédacteur, cette pièce, ne doutant pas que vous vous empresserez, en l'insérant dans votre journal, de lui donner la publicité qu'il importe qu'elle obtienne. Tout le monde connoît, il est vrai, l'existence de la société des francs-maçons; tout le monde se souvient des procédures auxquelles le jugement des conspirateurs de Milan et celui du général Berton ont donné lieu: mais *quel est précisément le but de tant d'individus, si étroitement liés ensemble dans toutes les parties du globe, quel est le grand secret qu'ils cachent avec tant de soin*, c'est ce dont le public n'est pas encore parfaitement instruit, c'est ce que n'ont pu lui apprendre les indications vagues de quelques journaux, qui, ayant osé quelquefois murmurer le nom de la redoutable secte, manquèrent ou du courage ou des données nécessaires pour mettre la vérité au grand jour. Avec quel empressement ne devra-t-on pas accueillir une pièce qui satisfera la curiosité générale, puisqu'elle contient préci-

sément  
vernem

La pi  
vient d  
Modène  
même p  
analyse  
naux.

Le d  
par la  
rigine,  
festé l'I  
toutes  
maçons  
tique et  
dites de  
faits, de  
et en di  
hâta de  
liées et  
cette se

ses proj  
Il est  
fournir  
de cette  
blier d'a  
dite des  
enregist  
quels se  
des sect  
des an  
papes C



sément les statuts de la secte, tombés entre les mains du gouvernement de Modène.

J'ai l'honneur d'être, etc.

La pièce officielle qui nous a été adressée avec la lettre qu'on vient de lire est précédée du décret que François IV, duc de Modène, a publié récemment dans ses états en tête de cette même pièce. Nous nous bornerons à en donner ici une courte analyse, vu qu'il a été rapporté en entier dans tous les journaux.

Le décret s'appuie d'abord sur ces considérations : que, par la connoissance approfondie qui a été obtenue sur l'origine, les ramifications et les menées des sectes qui ont infecté l'Italie ainsi que tant d'autres états, il est évident que toutes ces sectes dérivent de la société préexistante des francs-maçons, dont le but est de bouleverser toute autorité ecclésiastique et civile ; qu'à la vérité, les branches de cette société, dites des *Carbonari*, des *Adelphes*, des *Maîtres Sublimes Parfaits*, des *Élus*, etc., ayant été atteintes dans les derniers temps et en divers pays par la justice, la secte-mère maçonnique se hâta de couper tous les liens qui l'unissoient aux sectes affiliées et de les désavouer hautement... mais que cependant cette secte-mère continue toujours à poursuivre l'exécution de ses projets et à s'entourer de nouveaux prosélytes...

Il est donc urgent d'employer tous les moyens que peut fournir la divine providence pour prévenir les affreux projets de cette secte abominable. A ces causes, il a semblé bon de publier d'abord les extraits des statuts de la branche franc-maçonne dite des *Maîtres Sublimes Parfaits*, tels qu'ils se trouvent enregistrés dans les actes du procès... En apprenant par là quels sont les alliances, les projets et les moyens de séduction des sectaires, on ne devra point oublier qu'ils sont déjà frappés des anathèmes de la sainte Église, par les ordonnances des papes Clément XII, Benoît XIV et Pie VII ; ils sont également



frappés, dit en finissant l'auteur du décret, par notre ordonnance du 20 septembre 1820.

EXTRAIT DES INSTRUCTIONS ET DES STATUTS DE LA SECTE DES SUBLIMES  
MAÎTRES PARFAITS.

*Articles qui prouvent que cette secte dérive de celle des Francs-Maçons, qu'elle est associée avec celle des Adelphe, et que toutes les deux dépendent du centre commun, nommé Grand-Firmament.*

PRÉLIMINAIRES DES INITIATIONS.

Art. 1<sup>er</sup>. *De la présentation.*

Chaque membre d'une (☉) (Église) a le droit de proposer des néophytes. Ceux-ci sont choisis parmi les M.°. (Maçons) décorés du troisième grade symbolique. Afin de connoître parfaitement les MM.°. (Maçons), les S. M. P. (Sublimes Maîtres Parfaits) sont obligés de fréquenter les ☐ (Loges), et spécialement celle à laquelle est annexée leur (☉) (Église). — — — Dans le cas où l'aveugle (Néophyte) sera rejeté, il sera exclus pour toujours de l'ordre, et son nom sera transmis par le S.°. (Sage) au G.°. (3)°. (Grand-Firmament), afin qu'il ne soit admis dans aucun lieu.

§ IV. OUVERTURE DES TRAVAUX.

*Formulaire d'ouverture.*

Le S.°. (Sage) dit : Les travaux des SS.°. MM.°. P.°. (Sublimes-Maîtres-Parfaits) sont ouverts à l'(☉) (Église) de NN., sous les auspices du G.°. (3)°. (Grand Firmament).

§ V. DE LA RÉCEPTION.

*Formulaire de l'initiation.*

En vertu des pouvoirs conférés à cette auguste (☉) (Église) par le G.°. (3)°. (Grand-Firmament), et de ceux dont cette (☉) (Église) m'a revêtu, je nomme N. N. S.°. M.°. P.°. (Sublime Maître Parfait).

S.°. M.°. P.°.

(Sublimes Maîtres Parfaits.)

Art. XVI. Les ☐ (Loges) établies près les (☉) (☉) (Églises) auront soin de se faire constituer par le G.°. O.°. (Grand-Orient) du pays dans



lequel elles sont en activité, et ne suivront aucun autre rite que celui qui est fixé par le Rituel du G.°. O.°. (*Grand-Orient*) de France.

Art. XIX. La parole de reconnaissance est envoyée au S.°. (*Sage*) de chaque (⊕) (*Église*) aux équinoxes du printemps et de l'automne.

Art. XX. Cette parole émane du G.°. (⊕)°. (*Grand-Firmament*).

Art. XXXIV. Les deux tiers des fonds de chaque (⊕) (*Église*) seront constamment tenus à la disposition du G.°. (⊕)°. (*Grand-Firmament*), qui doit être informé de la situation de la caisse de chacune d'elles avant de leur envoyer la parole de reconnaissance.

*Au bas des statuts.*

D.°. D.°. G.°. (⊕)°.

(*Décret du Grand-Firmament.*)

Art. II. Les sociétés des AA.°. et Ph.°. (*Adelphes et Philadelphes*) sont réunies à l'ordre.

Art. III. Tous les AA.°. et Ph.°. (*Adelphes et Philadelphes*) qui ne seront pas M.°. (*Maçons*) recevront les trois premiers grades symboliques sans d'autres frais que ceux qui seront indispensables pour leur réception.

*Articles qui constatent le but de la secte et les moyens dont elle se sert pour l'obtenir.*

*Forme et ornements d'une (⊕) (*Église*).*

Il s'élève au pôle deux colonnes : sur celle d'orient est exprimée la lettre I.\* (*Isosteis* ou *Égalité*), et sur celle d'occident la lettre E.\* (*Eleutheria* ou *Liberté*) (1). Devant l'autel on voit un carré qui en haut représente un rayon flamboyant, qui éclaire le firmament et le système planétaire placé dessous. A droite du firmament, il y a la lettre R.<sup>3</sup> (*Religion*), à gauche la lettre N.<sup>4</sup> (*Naturelle*).

§ III. PRÉLIMINAIRES DES INITIATIONS.

Art. 1<sup>er</sup>. *Preuves.*

Tous les FF.°. (*Frères*) sont obligés de suivre les pas du récipiendaire, et de s'informer des circonstances les plus minutieuses de sa vie passée, ses coutumes, opinions M.°. (*maçonniques*), manière de penser relativement aux

(1) Les fameux mots *Égalité* et *Liberté* font un joli contraste avec tout le contenu de ces statuts, qui soumettent la secte, et s'efforcent de soumettre par elle l'humanité entière au pouvoir de ce grand firmament, dont le despotisme dicte de ses repaires ténébreux les lois les plus iniques, lève arbitrairement des contributions, et flatte l'orgueil et la faiblesse de ses esclaves avec des mots qu'il écrit en gros caractères sur des murailles.



sciences, qui sont du ressort de l'ordre (1) des S.°. M.°. P.°. (*Sublimes Maîtres Parfaits*), non moins que de ses facultés intellectuelles et ses moyens pécuniaires. Lorsque le conseil fera un rapport favorable au candidat, il doit — — — présenter — — — 4° la déclaration du candidat, signée par lui, de consentir à prêter un serment analogue à celui du grade.

*De la préparation.*

Les initiations se font de nuit. — Au jour fixé par P(⊕) (*Église*), le F.° (*Frère*) auquel le candidat aura témoigné son désir d'être admis dans la société des S.°. M.°. P.°. (*Sublimes Maîtres Parfaits*) (sur lequel grade il ne faut lui donner que des notions imparfaites, vu qu'il doit absolument en ignorer le nom) conduit le candidat dans un lieu écarté, en lui persuadant de se laisser bander les yeux, puis il le mène par des détours à la place de l'initiation — — — Le frère faisant les fonctions du Vieux, et la Col.° (*Colonne ou Portier*), auront soin de se masquer de sorte qu'ils ne puissent être reconnus. Après un long silence, pendant lequel le Vieux observe avec attention les mouvements et la tenue du candidat, cherchant à découvrir l'intérieur de son cœur, il lui parle ainsi : — — — Dans ces lieux mystiques, on rend un culte sublime au G.° A.° (*Grand-Astre*) élevant des autels à la vérité et à la vertu. — — — Dans le cas où P(⊕) (*Église*) décide que le candidat ne sera pas reçu, la Col.° (*Colonne ou Portier*) lui déclare que sa sentence dépend de lui, et qu'il doit rester en prison jusqu'à nouvel ordre, à moins qu'il ne jure sur l'objet le plus sacré du culte qu'il professe (2), de ne parler à personne de ce qu'il a vu ou entendu, se soumettant à la peine de mort en cas de violation de son serment.

§ V. DE LA RÉCEPTION.

Cet interrogatoire a pour unique but d'obliger le candidat de découvrir son cœur, de déclarer ses principes et ses opinions, et de confesser ses passions, ses défauts. — — — Je ne puis te faire participer à notre bonheur si tu ne me donnes pas un gage incontestable de ta discrétion et de ton obéissance aux lois que nous nous sommes imposées : il est contenu dans l'obli-

(1) Il est vraiment plaisant que cette secte, dont le but unique est l'excès du désordre, se soit avisée, dans les derniers temps, de se donner le nom d'ordre.

(2) On frissonne en réfléchissant que l'objet le plus sacré du culte catholique étant le très saint sacrement de l'Eucharistie, il est à présumer que la secte exige de ses membres catholiques qu'ils prêtent l'exécrable serment sur le très saint-sacrement : il est même très probable qu'elle a soin d'avoir parmi les sectaires des prêtres catholiques, pour leur faire célébrer dans les loges mêmes les augustes mystères de la religion catholique lorsqu'une réception a lieu.

gation qu  
admis à p  
, (grand  
, inviola  
, sente ré  
, noitrai  
, soit pas  
, la moir  
, avoir la  
, PRÉFÉ  
, serai ad  
, me pou  
, parjure.  
R. (Rép  
Le S.°  
ordre, et  
Le S.°  
répète m  
D. (Den  
R. Le c  
N. B. C  
objet.  
Le S.°  
D. (Den  
dération,  
R. (Rép

(1) Le ser  
concis, qu  
quence illi  
tat n'est po  
fois qu'il se

(2) Tout  
cœur du car  
par s'appliq  
si elle les tr  
dans la vrai  
passions hu  
arrache la  
sous les mo  
DÉSORMA  
fera tomber



gation que je vais te lire, et à laquelle tu te dois conformer, si tu veux être admis à prendre part à nos mystères ; le voici : « Je jure à la vue du G. A. D. U. (*grand Architecte de l'univers*), et sur mon honneur, de conserver le plus inviolable secret sur tout ce que j'ai vu dès le commencement de ma présente réception, comme aussi sur tout ce que je verrai, entendrai et connaîtrai par la suite. Je jure de n'en parler jamais à aucun homme qui ne soit pas revêtu du grade auquel je vais être admis ; je jure de n'écrire jamais la moindre chose sur ce qui concerne les mystères de l'ordre, sans en avoir la permission du chef de l'( $\odot$ ) (*Église*) dont je ferai partie ; je jure de PRÉFÉRER A TOUTE CHOSE (1) l'intérêt de la société à laquelle je serai admis, et d'obéir fidèlement et franchement aux ordres que les chefs me pourront donner. Je consens de subir la peine de mort si je deviens parjure. » Puis le S.°. (*Sage*) ajoute : Es-tu d'accord avec ce serment ?

R. (*Réponse*) Je le suis.

Le S.°. (*Sage*) MM.°. FF.°. (*Mattres-Frères*), levez-vous, mettez-vous en ordre, et tirez vos épées.

Le S.°. (*Sage*) lit de nouveau la formule du serment, et le candidat la répète mot à mot.

D. (*Demande*) NN.°. A quelle religion particulière es-tu attaché (2) ?

R. Le candidat répond.

N. B. On aura soin de s'assurer des vrais sentiments du candidat sur cet objet.

Le S.°. (*Sage*) La religion du vrai M.°. (*Maçon*) est la sagesse.

D. (*Demande*) Es-tu disposé de combattre avec prudence, fermeté et modération, les sophismes de l'ignorance et de la fraude ?

R. (*Réponse*) Oui.

(1) Le serment de *préférer à toute chose* l'intérêt de la société est exprimé en termes si concis, qu'il ne peut avoir qu'un seul sens, et ce sens est d'une étendue et d'une conséquence illimitée. L'affilié est donc membre d'un corps social *primaire*, qui est la secte ; l'épécier n'est pour lui qu'un corps social *secondaire*, dont il a juré de sacrifier l'intérêt toutes les fois qu'il se trouvera en opposition avec l'intérêt de la secte.

(2) Tout ce qui suit montre bien clairement comme la secte s'applique à déraciner du cœur du candidat tout attachement à une religion quelconque ; elle commence prudemment par s'appliquer à scruter ce qu'elle nomme les *vrais* sentiments du candidat sur la religion : si elle les trouve lâches, chancelants, ou peu prononcés, elle a soin de lui déclarer que dans la vraie franc-maçonnerie la *sagesse*, en d'autres termes, le culte de la première des passions humaines, savoir de *l'orgueil*, tient lieu de toute autre religion ; ensuite elle lui arrache la promesse de combattre toute religion révélée, qu'elle comprend si clairement sous les mots de sophismes, de l'ignorance et de la fraude ; et elle finit par lui déclarer que DÉSORMAIS il a embrassé une nouvelle religion, lui promettant que cette religion lui fera tomber des yeux le bandeau de l'erreur, et le replacera dans un état d'innocence.



D. (*Demande*) Es-tu préparé à faire aimer par la pureté de tes mœurs la religion dont tu suivras **DÉSORMAIS** les règles?

R. (*Réponse*) Je le suis.

— — — Le S.·. (*Sage*) ajoute : F.·. (*Frère*) 1<sup>er</sup> G.·. A.·. (1<sup>er</sup> *Grand-Astre*), ôte lui le bandeau de l'erreur qui a égaré son entendement, et que N. N., rendu à l'innocence, à la simplicité et à la raison, vienne recevoir à l'équateur l'accomplissement de son initiation.

§ V. DE LA RÉCEPTION.

*Formulaire de l'initiation.*

*Questions énigmatiques.*

D. (*Demande*) A. C. P. I.? (*A qui parlé-je?*)

R. (*Réponse*) A. G. G. (*A Gian-Giacomo. — A Jean-Jacques.*)

D. (*Demande*) C. H. T.? (*Che hai tu? — Qu'as-tu?*)

R. (*Réponse*) I. S. C. (*Io sono cieco. — Je suis aveugle.*)

D. (*Demande*) C. P. R.? (*Come puoi risorgere? — Comment peux-tu ressusciter?*)

R. (*Réponse*) C. U. I. (*Con un incendio. — Par un incendie*) (1).

INSTRUCTION.

D. (*Demande*) Donnez-moi le mot sacré.

R. (*Réponse*) Il l'épelle.

(Ce mot est **OTEROBA**, qui signifie : *Occide tyrannum, et recupera omnia bona antiqua*) (2).

S.·. M.·. P.·.

(*Sublime Maître Parfait.*)

STATUTS.

Les SS.·. MM.·. PP.·. (*Sublimes Maîtres Parfaits*) **RESPECTENT** les lois des pays où ils demeurent, **OBÉISSENT** (3) à celles de leur ordre, aux règlements de l'⌘ (*Église*) et aux invitations des SS.·. (*Sages*). — — — Ils

(1) Par cet incendie, qu'on apprend à l'adepte être l'unique moyen de résurrection, on lui marque bien clairement les révolutions; aussi n'ont-ils pas cessé de les fomenter partout. Voyez, à ce sujet, l'extrait des procédures de Milan, inséré dans le second numéro du *Mémorial catholique*.

(2) Le sens de la parole *sacréz* est donc bien clair, savoir que le régicide est le vrai moyen de ramener l'âge d'or.

(3) Le rapprochement des deux mots *respecter* et *obéir* apprend aux souverains que leurs lois n'obtiendront des sectaires qu'un respect stérile : l'obéissance est réservée pour les lois de la secte.



s'efforcent d'éclairer les hommes par des ouvrages utiles, — — — ont soin de l'éducation de la jeunesse, — — — travaillent à la propagation de la société (1), et gardent, envers ceux qui n'en sont pas membres, un secret inviolable sur tout ce qui peut regarder son organisation, ses cérémonies, ses symboles, en un mot sur tout ce qui se passe dans son sein.

*Au bas des statuts.*

D.: D.: G.: (3):.

( *Décret du Grand-Firmament* ) (2).

Art. I<sup>er</sup>. Le droit de poursuivre les délits contre la sûreté de l'ordre, soit d'office, soit ensuite d'une dénonciation, appartient exclusivement aux DD.: (*Diacres*).

Art. II. Chaque membre de l'ordre est obligé de révéler à un D.: (*Diacre*) les trahisons ou les indiscretions qui pourroient être connues, et d'y joindre tout ce qu'il saura touchant les circonstances du délit et les délinquants.

Art. III. Les dénonciations doivent être écrites et signées de la main du dénonciateur.

Art. IV. Quiconque sera convaincu d'avoir violé ce devoir sera puni comme complice du délit qu'il n'aura pas dénoncé.

Art. V. Le faux dénonciateur, convaincu d'avoir agi avec une mauvaise intention, sera puni de la même peine à laquelle auroit été condamné l'accusé, en cas qu'il fût trouvé coupable.

*Au bas des statuts.*

D.: D.: G.: (3):.

( *Décret du Grand-Firmament.* )

Le G.: (3):. (*Grand-Firmament*) a décrété que les articles suivants seroient inscrits après les statuts des SS.: MM.: PP.: (*Sublimes Maîtres Parfaits*).

(1) Voilà le prosélytisme imposé comme devoir aux sectaires, et ce sont les mêmes qui crient tant contre le prosélytisme religieux.

(2) Le grand-firmament, ainsi érigé en tribunal souverain, prononce sur la vie ou la mort d'individus qui n'ont pas même la satisfaction de connoître ni les juges qui les condamnent, ni les lois d'après lesquelles ils sont condamnés: les assassinats, si souvent commis par ordre de ce grand-firmament, prouvent assez qu'on ne se borne pas à de simples menaces. Et ce sont ces mêmes sectaires qui s'évertuent à proclamer que les jugements des autorités légitimes ne sauroient être justes s'ils ne sont précédés par des débats publics, s'ils ne sont prononcés par des jurés, et qui s'apitoient sur le sort des coupables frappés par les jugements les plus réguliers.



Le G.°. (③).°. (*Grand-Firmament*) nomme des DD.°. (*Diacres*), agents auxquels il transmet tous les pouvoirs nécessaires, afin que les SS.°. (*Sages*) les puissent connoître, et au besoin les faire reconnoître par d'autres.

Cet extrait est suivi du récit des procédures de Milan, que tous les journaux ont déjà publiées dans le temps, et dont on peut lire quelques passages dans le deuxième numéro du *Mémorial catholique*.

La voilà donc officiellement dévoilée cette secte hideuse, la terreur des foibles, l'espoir des méchants, l'horreur des gens de bien, le foyer de toutes ces révolutions proclamées ouvertement, ou sourdement exécutées : secte essentiellement foible malgré son étendue, vu qu'elle ne renferme que des êtres avilis dans l'esclavage de quelques maîtres, d'autant plus despotiques qu'ils sont plus lâches et plus tremblants. Aussi tous ces plans audacieusement conçus, mais toujours foiblement exécutés, tournent déjà contre leurs auteurs, les livrent partout à l'exécration publique, et au lieu de précipiter la société vers sa ruine, semblent au contraire ramener le siècle, désormais désabusé, aux principes immuables de vérité et de justice, en un mot à cette religion sainte devant laquelle l'erreur et le crime pâliront à jamais.

---

*Sur l'état des catholiques en Irlande.*

(Extrait du Morning-Chronicle.)

La population d'Irlande est évaluée communément à sept millions d'habitants, dont cinq millions au moins sont catholiques. Les lois et l'administration du pays les rendent presque étrangers au milieu de leur patrie, et les plongent dans l'avilissement et dans la misère. Une fidélité constante à la religion de leurs pères est l'unique cause d'une situation aussi déplorable. Quand Jérémie se lamenta sur les malheurs de Juda, il ne dit



rien qui ne puisse être applicable à la désolation de l'Irlande.

Il y a en Irlande à peu près deux mille prêtres continuellement occupés de l'administration spirituelle de leurs paroisses, et des moyens d'adoucir les maux des fidèles catholiques ; ils ne cessent de leur inspirer l'obéissance aux lois, et la résignation à l'état d'oppression dans lequel ils vivent.

Les lois poursuivent avec rigueur ces hommes recommandables ; si , faute de renseignements , ils marient deux protestants , ou un protestant avec un catholique , ils deviennent , au terme de la loi , sujets à la peine de mort ; l'emprisonnement est la punition de ceux qui refusent de violer le secret de la confession quand on l'exige ; en 1802 , lord Kilwarden fit emprisonner le révérend M. Gahan pour un refus de cette nature.

Quoiqu'ils soient tenus par la promesse qui précède leur ordination de garder le célibat , ils n'en sont pas moins soumis à la taxe moderne , appelée *taxe des garçons*.

Ils ne reçoivent aucun traitement pour l'exercice de leurs fonctions dans les établissements publics , excepté pour leur service dans les prisons ; la loi ne reconnoît aucune fondation pour maisons ecclésiastiques , chapelles , écoles , ou institutions de charité catholique ; ce qui est d'autant plus remarquable qu'elle sanctionne les fondations de ce genre pour les sectes protestantes , et même pour les juifs. Les conséquences de ce système de gouvernement sont que le prêtre catholique en Irlande manque souvent du nécessaire ; il vit dans la misère , et meurt sans avoir connu d'autre satisfaction que le témoignage que lui rend sa conscience d'avoir pendant toute sa vie craint Dieu , honoré le roi , aimé son prochain , et prié pour son ennemi.

---



## ALLEMAGNE.

Carslsruhe, 20 mars.

Tandis que le gouvernement de Berne lance un décret hostile contre le culte catholique, et ne le tolère que dans sa capitale, le grand-duc de Bade donnoit, à peu près à la même époque, un exemple tout contraire. En considération, dit-il, des habitants de la ville industrielle de Pfortzheim, de leur conduite paisible, et surtout de leur fidélité envers notre maison grand-ducale, nous avons résolu de leur accorder une pleine liberté dans l'exercice de leur culte, qui n'étoit jusqu'ici que toléré. Ainsi ils obtiendront une église séparée, avec tour, horloge, cloche, et tous les ornements convenables; seulement les processions auront lieu dans l'intérieur de l'église. Le grand-duc accorde aux catholiques de cette ville une paroisse proprement dite avec charge d'âmes; il se réserve, à la vérité, la nomination du curé, mais ce sera sur la présentation de la section catholique du conseil ecclésiastique: on suppose la confirmation de la part de l'évêque, mais on ne l'ordonne pas. Les catholiques nommeront eux-mêmes leurs anciens pour administrer les biens de l'église, et ils auront des registres et un sceau particulier. Il n'est question ni de les astreindre à un serment, ni de leur donner des instructions spéciales, ni de prescrire à leurs prêtres de bénir les mariages mixtes, ni de leur faire un crime de la conversion d'un protestant. Toute l'ordonnance est rédigée dans un style affectueux, et se termine par ces mots vraiment paternels: « Si nos sujets catholiques voient dans cette marque de notre bienveillance un nouveau motif de se perfectionner dans les sentiments religieux et dans la pratique de toutes les vertus, d'élever leurs enfants en bons chrétiens, etc., notre but sera atteint, et notre satisfaction sera complète. »

---

On a  
efforts  
ques du  
un pat  
On vou  
saint-si  
la puiss  
d'affair  
est une  
d'autan  
au con  
conscie  
odieuse  
le tem  
Voici  
« No  
l'espér  
« duché  
« siastiq  
« tretem  
« de lui  
« Si  
après s  
l'eussie  
aussi g  
est reto  
la répo  
ment c  
« En  
cution  
forcés  
vention



Francfort, le 1<sup>er</sup> avril 1824.

On a déjà pu remarquer plus d'une fois en Allemagne les efforts de certains gouvernements pour détacher les catholiques du centre de l'unité; on parla même long-temps d'établir un patriarche et une église catholique allemande sans pape. On voulut défendre aux catholiques de correspondre avec le saint-siège pour des affaires purement spirituelles, comme si la puissance civile avoit le droit d'intervenir dans ces sortes d'affaires. L'ordonnance suivante du gouvernement de Nassau est une preuve de ce que nous disons. Cette ordonnance est d'autant plus extraordinaire que ledit gouvernement avoit pris au congrès de Vienne l'engagement de ne jamais inquiéter la conscience du catholique; et pour justifier cette disposition odieuse, on rappelle des ordonnances rendues autrefois dans le temps des troubles religieux.

Voici le texte de la nouvelle ordonnance :

« Notre ordonnance du 9 juillet 1817 a été, comme nous l'espérions, fidèlement observée par le clergé catholique du duché durant le cours de cette année; néanmoins, un ecclésiastique revêtu d'une dignité marquante *s'est permis d'entretenir correspondance avec un nonce de la cour de Rome, de lui adresser des rapports et des requêtes.*

» Si la mort de cet ecclésiastique, qui arriva peu de temps après sa faute, ne l'eût soustrait à la vindicte des lois, nous l'eussions puni comme mérite de l'être quiconque manque aussi gravement au devoir de soumission à l'autorité; la peine est retombée sur un autre ecclésiastique, qui a rendu publique la réponse du nonce à la requête, sans nous l'avoir préalablement communiquée et entendu notre décision à cet égard.

» En rappelant de nouveau, d'après cela, et en intimant l'exécution de notre ordonnance du 9 juillet 1817, nous sommes forcés d'annoncer au clergé catholique, 1<sup>o</sup> que toute contravention à la susdite ordonnance sera regardée comme une



démission de la part de l'ecclésiastique qui s'en sera rendu coupable, et entraînera sa destitution.

» 2° Que nous comprenons au nombre des agents de la cour de Rome certaines personnes tierces qui se chargent de soigner ces correspondances prohibées par notre ordonnance du 9 juillet 1817.

» Nous espérons que le clergé catholique regardera la faute des deux ecclésiastiques dont il a été parlé plus haut comme d'autant plus grave qu'il connoît suffisamment les anciens droits des archevêques allemands et leurs ordonnances rendues dès l'année 1786, relativement aux dispenses en cour de Rome. »

MOLLER, CRAMER.

Wisbaden, le 6 février 1824.

Mayence, 2 mai 1824.

La conduite de plusieurs petits princes d'Allemagne, sous le gouvernement desquels un grand nombre de catholiques ont eu le malheur de passer par suite des derniers traités de paix, offre un contraste singulier avec celle des grands monarques, comme par exemple du roi de Prusse. Pendant que le duc de Weimar, qui ne commande que sur un pays peuplé de deux cent mille âmes, publie une loi par laquelle il déclare admissibles et légitimes les seconds mariages que des catholiques séparés contractent du vivant de leurs époux, et qu'il ordonne aux ministres protestants de bénir de pareilles unions lorsque le curé catholique refuse de le faire; pendant qu'il défend aux évêques de suspendre un prêtre de son ministère ou de son bénéfice, et déclare même que le secret de la confession n'est pas plus obligatoire que toute autre promesse particulière; pendant que le duc de Nassau interdit aux prêtres catholiques de son pays, sous des peines sévères, toute correspondance avec les autorités ecclésiastiques de Rome, et a fait tout récemment condamner à une amende de cent écus ( quatre cents

fran  
gens  
lique  
verne  
gouve  
à un  
perm  
en l'a  
incon  
gouve  
d'un a  
signa  
lique  
bliqu  
plus  
ses ne  
dont  
des éc  
sition  
pelle  
foyer  
Kotze  
soit q  
nifeste  
partou  
que co

La s  
reuses  
se cica  
empire  
dernier



francs ) un pauvre chapelain qui avoit remis à deux jeunes gens une dispense obtenue par l'entremise du nonce apostolique de Munich , pour contracter un mariage auquel le gouvernement lui-même avoit consenti ; pendant ce temps-là le gouvernement prussien fait administrer une mercuriale sévère à un professeur d'Erfurt, qui, dans un discours public, s'étoit permis des invectives indécentes contre la religion catholique, en l'avertissant de ne pas retomber à l'avenir dans de pareilles inconvenances. Pour prévenir de pareils scandales, le même gouvernement vient d'ordonner une enquête contre l'éditeur d'un almanach populaire publié à Coblentz, qui s'étoit également signalé par des diatribes mensongères contre la religion catholique , et avoit par cette raison été dénoncé à l'indignation publique par un écrivain courageux. Du reste, on ne s'étonnera plus des procédés injustes du grand-duc de Weimar envers ses nouveaux sujets catholiques, quand on songera à la licence dont jouissoient dans ce pays quelques obscurs journalistes dans des écrits quotidiens ou périodiques, comme la *Feuille d'opposition* , *l'Ami du peuple* , la *Némésis* , etc. Et qu'on se rappelle que l'université de ce pays ( Jéna ) est précisément le foyer de toutes les conjurations d'étudiants , d'où l'assassin de Kotzebue est sorti. La révolution est toujours la même, soit qu'elle porte l'habit d'un ministre, soit qu'elle se manifeste par des groupes de sans-culottes et de descamisados , partout son premier but est de proscrire la religion catholique comme le principal obstacle à ses desseins.

---

Vienne , le 14 avril 1824.

La situation de l'Église catholique en Autriche offre d'heureuses espérances pour l'avenir ; insensiblement nous voyons se cicatriser les plaies que la religion avoit reçues dans ce vaste empire sous le règne de Joseph II. L'empereur a fait dans ces derniers temps d'excellents choix pour remplir la vacance des



sièges épiscopaux : on cite particulièrement le nouvel archevêque de Saltzbourg, monseigneur Grüber, et l'évêque Ziégler en Gallicie, ainsi que les évêques de Trévise et de Trente. L'empereur n'a pas encore donné son assentiment aux derniers décrets du concile national de Hongrie, qui réclamoit, entre autres choses, le rétablissement des jésuites dans ce royaume. On permet en attendant aux jeunes Hongrois de faire leurs études dans les collèges que ces révérends Pères possèdent en Gallicie, et plusieurs jeunes ecclésiastiques de Vienne ont été reçus dans leur noviciat. Ici, comme ailleurs, l'éducation auroit besoin d'une grande réforme; et ce qui afflige les gens de bien, c'est que l'archevêque actuel de la capitale se montre fort opposé aux jésuites, et fait sur ce point cause commune avec les ennemis de la religion. L'Eglise a fait, ces dernières années, une perte affligeante par la mort du révérend Père Hoffbauer, supérieur de la congrégation des *Rédemptoristes*. Ce saint prêtre pouvoit être regardé comme l'apôtre de Vienne; heureusement les membres de sa congrégation sont animés du même zèle et du même esprit que lui; ils réveillent sensiblement la foi et la piété dans les cœurs. Il y a encore en Autriche plusieurs couvents de différents ordres, un grand nombre surtout de bénédictins qui tiennent des collèges. Quelques uns peut-être auroient besoin d'être renouvelés dans la ferveur de l'ancienne discipline; mais, s'il faut les réformer, il ne faut pas les détruire : les ordres religieux remontent aux premiers siècles de l'Eglise, dont ils sont l'ornement et l'appui, et le monde lui-même en a retiré plus d'un genre d'utilité.



---

ESQUISSES D'APRÈS NATURE.

N° II.

LE JOURNALISTE DANS L'EMBARRAS.

Nous ne savons si le public a pris garde à l'aversion du *Journal des Débats* pour M. l'abbé de la Mennais. Peut-être ce bon public n'y a-t-il pas fait plus d'attention qu'aux doctrines impies et révolutionnaires que cette feuille professe depuis trois ans, et dont il n'a commencé à s'apercevoir que depuis environ trois mois. En tous cas, si cette aversion lui avoit échappé, ce ne seroit pas la faute de messieurs les rédacteurs, car ils ne négligent aucune occasion de la manifester. Ils y mettent même tant de soin et de persévérance, que nous avons vu quelques personnes s'en scandaliser, et, par suite, se fâcher contre nous, parceque nous leur disions que cela nous paroissoit très convenable et parfaitement conforme à cette loi morale qui veut que rien ne déplaie tant aux gens vendus que les gens qui ne sont point à vendre; que rien ne soit plus désagréable aux hommes qui ont un peu d'esprit et de faux savoir, qu'un homme de génie qui a de la vraie science; que rien ne paroisse plus importun à ceux qui ont de bonnes raisons pour craindre la manifestation de l'opinion générale, qu'un philosophe catholique qui s'en va toujours invoquant *le témoignage universel*; et que, par conséquent, M. de la Mennais doit être pour messieurs tels et tels un véritable sujet d'épouvante, et produire sur eux l'effet que produiroit un saint missionnaire sur un abbé mondain, ou un père de la foi sur un prêtre apostat.

Mais si cette haine nous semble toute naturelle, il n'est pas



moins naturel qu'elle égare quelquefois ceux qu'elle conduit, et les jette de temps en temps dans des situations assez difficiles. Cela est même juste ; car enfin, quoi qu'on en dise, la haine est toujours une vilaine chose, eût-elle pour objet un chrétien, un dévot, voire même un catholique romain !

Or on nous a raconté à ce sujet une petite anecdote assez plaisante, et que nous avons bonne envie de transmettre à nos lecteurs, à condition qu'ils n'en riront pas plus que la charité ne le permet, et qu'à leur hilarité se mêlera un peu de compassion pour le pauvre héros de l'aventure.

Il arriva donc que messieurs du *Journal des Débats*, toujours en quête d'adversaires à enrôler contre M. de la Mennais, firent rencontre d'un ci-devant professeur de théologie, que, par charité, nous ne voulons pas nommer, et que d'ailleurs nous nommerions sans que pour cela on l'en connût davantage. Or ce brave homme, travaillé de la même manie, s'étoit mis en campagne justement dans le même dessein que ces messieurs, et au moment où ils se rencontrèrent, il venoit de recruter un auxiliaire qu'il croyoit merveilleusement propre à soutenir la cause commune. C'étoit TERTULLIEN.... Tertullien ! à ce nom, nous laissons à juger la joie de messieurs *des Débats*. Tertullien, dont le bras seul vaut une armée ! Tertullien, le plus terrible athlète qui ait jamais combattu dans l'arène de la polémique ! Tertullien, de tous les Pères et docteurs de l'Église, un des plus justement célèbres ! car, si d'habitude messieurs *des Débats* ne les aiment pas, et les traitent quelquefois d'extravagants, du moment où l'on peut trouver en eux des antagonistes de M. de la Mennais, dès lors ils sont dignes de tout respect, de toute créance : tout ce qu'ils ont dit est bon, tout ce qu'ils ont fait est bien ; bref on approuve tout en eux : on leur pardonne même leur sainteté.... Le lecteur peut donc se figurer l'accueil amical que ces messieurs firent à Tertullien, et la reconnoissance qu'ils témoignèrent à l'heureux professeur qui le leur avoit présenté. « Je crois en effet,



» leur répondit celui-ci en s'inclinant modestement, je crois  
 » avoir fait une conquête qui ne sera pas sans importance pour  
 » la vraie philosophie que nous défendons. L'apparition de  
 » Tertullien dans nos rangs est un événement d'autant plus  
 » remarquable, que M. de la Mennais, croyant ou feignant de  
 » croire que les opinions de cet illustre apologiste étoient  
 » conformes aux siennes, avoit invoqué son témoignage dans  
 » une question capitale, et sur laquelle reposent en entier les  
 » deux derniers volumes de l'*Essai*. Vous comprenez donc,  
 » messieurs, quel triomphe ce sera pour nous de présenter à  
 » M. l'abbé de la Mennais comme adversaire celui-là même  
 » qu'il considéroit comme allié ! »

Messieurs *des Débats* sentirent la justesse de cette observa-  
 tion, et l'ex-professeur de théologie fut chargé par eux de l'hono-  
 rable mission de conduire Tertullien à celui des rédacteurs or-  
 dinaires auquel est spécialement confié le soin de démontrer,  
 chaque fois que l'occasion s'en présente, que les jésuites sont  
 des intrigants, des ultramontains, des hérétiques, M. de  
 Maistre un visionnaire, et M. de la Mennais un insensé. C'étoit  
 donc à lui que Tertullien et son mentor devoient, de droit,  
 être adressés. « Je viens, dit ce dernier en abordant M. le ré-  
 » dacteur, je viens, de la part de vos estimables collègues, vous  
 » présenter un nouveau champion bien capable de vous secon-  
 » der dans la lutte engagée entre le partisan du *témoignage*  
 » *universel* et les défenseurs du *sens intime* et de la *raison*  
 » *individuelle*. Son nom est Tertullien. Il n'est pas qu'un  
 » homme aussi répandu que vous dans le monde lettré n'en  
 » ait entendu parler. Or, monsieur, vous avez souvent attaqué,  
 » critiqué, réfuté le livre de M. de la Mennais ; et (si vous l'a-  
 » vez lu) vous aurez sans doute remarqué qu'il a eu l'inconce-  
 » vable hardiesse d'avancer, entre autres hérésies, que la pro-  
 » messe d'un rédempteur étoit universellement connue des  
 » païens eux-mêmes ; et à l'appui de cette étrange assertion  
 » il cite Tertullien !... Or le voici ce Tertullien, qui vous dira



» que jamais semblable absurdité n'est sortie de sa bouche , et  
 » qu'en la lui attribuant pour s'en faire ensuite une autorité ,  
 » M. de la Mennais a enfreint toutes les lois de l'honneur et de  
 » la vérité. C'est , continua le professeur , ce que déjà j'ai dé-  
 » montré dans un livre que j'ai composé tout exprès sous le titre  
 » assez piquant , ce me semble , d'ERRATA *du troisième volume*  
 » *de l'Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Je vous  
 » le laisse , en le recommandant , monsieur , à votre bienveil-  
 » lante attention. Il pourra aussi vous être utile , puisque nous  
 » faisons cause commune contre ce funeste novateur. Déjà  
 » M. Jondot, M. Bâton, M. Bellugon, M. Miséry, et autres illus-  
 » tres écrivains , lui ont porté des coups terribles ; mon *Errata*,  
 » Tertullien , et votre dialectique , achèveront de l'abattre ; et ,  
 » pour cette fois , s'il s'en relève , je l'irai dire à Rome. » Là-  
 dessus le professeur de théologie quitta M. le rédacteur , en le  
 laissant tête à tête avec Tertullien.

Ce qui se passa ensuite entre eux , ce que M. le rédacteur de-  
 manda à Tertullien , ce que Tertullien lui répondit , ce sont  
 toutes choses dont nous ne sommes pas suffisamment instruits  
 pour les répéter ici , et nous nous garderions bien de hasarder  
 aucune conjecture à cet égard , dans un siècle où la sévérité des  
 lois est telle , que citer le *Moniteur* est considéré comme une  
 diffamation , et que dire quatre francs ne valent pas cent sous  
 peut être réputé une calomnie. Passons donc prudemment sur  
 les détails d'un entretien confidentiel qui ne nous est pas bien  
 connu ; mais cherchons en même temps si nous ne pourrions  
 pas y suppléer en examinant la suite , qui a été publique.

En effet , quelques jours après parut dans le *Journal des*  
*Débats* l'article suivant (1) :

« On sait que M. l'abbé de la Mennais affirme avec beaucoup  
 » de hauteur que l'autorité générale a constamment professé et  
 » fait reconnoître toutes les grandes vérités de la morale , de la

(1) Numéro du 21 avril 1824.



» religion naturelle, et même de la religion révélée. Ainsi, lors-  
 » que les ténèbres du paganisme étoient le plus épaissies sur le  
 » genre humain , suivant M. l'abbé de la Mennais, le dogme  
 » de l'unité de Dieu étoit proclamé par l'autorité générale , et  
 » il cite à l'appui de cette doctrine le texte de l'Apologétique de  
 » Tertullien : *et le crime des idolâtres est de ne vouloir pas*  
 » *reconnoître celui* QU'ILS NE PEUVENT IGNORER. Mais Tertullien  
 » n'est nullement favorable à cette doctrine de l'autorité géné-  
 » rale.... *J'ai lu le paragraphe entier* ( nous prions qu'on  
 » prenne garde à cette déclaration ), et je n'ai pu m'empêcher  
 » de voir que le professeur de théologie avoit entièrement raison.  
 » M. de la Mennais va plus loin : il affirme que les païens sa-  
 » voient parfaitement aussi, et toujours par l'autorité générale,  
 » que le Christ devoit venir, et il cite encore un passage de Ter-  
 » tullien qui , selon lui , commence ainsi, SCIEBANT , *ils sa-*  
 » *voient* ; mais le professeur de théologie a eu beau chercher ,  
 » il n'a pas trouvé le *sciebant*, si essentiel à la doctrine. *J'avoue*  
 » *que je ne l'ai pas trouvé non plus* ( nous prenons encore acte  
 » de cette déclaration ), ou du moins je ne l'ai trouvé que sept  
 » à huit lignes plus bas , et appliqué aux juifs et nullement aux  
 » païens. Les autres mots de la phrase citée par M. de la Men-  
 » nais y sont à la vérité , mais alors la phrase n'a plus le même  
 » sens. On sent qu'un *sciebant* de plus ou de moins change  
 » beaucoup les choses , et M. l'abbé de la Mennais *sait* sûre-  
 » ment qu'il n'est pas permis d'ajouter *sciebant* dans le texte  
 » d'un écrivain sacré , ni même d'un écrivain profane. »

Voilà qui est clair, tranchant, décisif. M. le rédacteur *a lu*  
*le premier paragraphe entier* ; il a aussi lu le second , *car il*  
*n'a jamais pu trouver le SCIEBANT* : il l'a découvert, il est vrai ,  
*sept à huit lignes plus bas , mais seulement appliqué aux*  
*juifs et nullement aux païens*. Ainsi voilà M. de la Mennais  
 dûment convaincu d'avoir falsifié un texte sacré, ajouté un  
 mot essentiel à sa doctrine , un mot sur lequel repose toute  
 l'autorité invoquée par lui. C'est donc un faux bien avéré, et



le coupable n'a plus qu'à couvrir sa honte d'un silence éternel ; car il est impossible de supposer que M. le professeur de théologie n'eût pas vu le mot cité par M. de la Mennais , si ce mot s'y étoit trouvé ; que Tertullien interrogé ensuite par M. le rédacteur ait menti tout exprès pour lui jouer un méchant tour ; et plus impossible encore que M. le rédacteur mente à lui-même et au public , en déclarant qu'*il a aussi cherché et qu'il n'a pas trouvé*, s'il n'y a seulement pas regardé : et la preuve, c'est que non seulement il affirme avoir lu le mot ailleurs, mais il pousse l'exactitude jusqu'à compter que c'est *sept à huit lignes plus bas*. Encore un coup, cela est sans réplique : M. de la Mennais est confondu ; ses adversaires triomphent, et ses amis sont réduits à gémir et à se taire.

Cependant, deux de ces derniers, moins prompts à se décourager, parceque, connoissant aussi ce Tertullien, ils croyoient aussi se rappeler le fameux *sciebant* invoqué par l'auteur de l'*Essai*, se hâtèrent d'éclaircir leurs doutes. L'un et l'autre, séparément, consultèrent donc de nouveau Tertullien, et Tertullien (qui jamais s'y seroit attendu?), Tertullien répéta à l'un et à l'autre le même *sciebant* qu'avoit entendu et écrit M. de la Mennais.

Forts de cette double confirmation, les deux amis, portant Tertullien en triomphe, se présentèrent chez M. le rédacteur du *Journal des Débats* ; et, avec cette modération noble qui est comme la grâce de ceux qui ont raison, ils lui adressèrent quelques modestes réflexions, qui, pour être poliment exposées, n'en étoient pas moins très gênantes à écouter, et ils les terminèrent en les appuyant de l'irrécusable témoignage de Tertullien. On se représente aisément le trouble, la confusion de M. le rédacteur. Cette fois le *sciebant* ne pouvoit lui échapper, ou, pour mieux dire, il ne pouvoit échapper au *sciebant*. Il étoit là, en toutes lettres, *en tête de la phrase*, et positivement *appliqué aux païens*. Que faire?... que répondre?... M. le rédacteur, d'autant plus embarrassé qu'il est



homme d'esprit, essaie de tout rejeter sur le compte du malheureux professeur de théologie dont la brochure maudite l'a trompé; et, pour excuse, il veut aussi montrer son Tertullien... Mais le Tertullien de M. le rédacteur, interrogé un peu tard, répondit par le même SCIEBANT.

Presque confus de la confusion dont ils étoient la cause et les témoins, les deux amis se retirèrent, laissant M. le rédacteur livré à des réflexions sans doute plus sérieuses, mais moins agréables que celles qui occupent d'ordinaire son imagination vive et enjouée.

Quoi qu'il en soit, voici quel en fut le fruit, et l'explication qui parut dans le *Journal des Débats* du 24 avril :

« Dans mon article sur l'*Apologétique de Tertullien*, j'avois accusé M. l'abbé de la Mennais, sur la foi d'un ancien professeur de théologie, d'avoir mal interprété un passage de ce célèbre ouvrage, et d'en avoir mal cité un autre. *Ma remarque subsiste*, ou plutôt celle du professeur, pour le premier reproche... ; mais j'avoue que, pour le second reproche, j'ai été induit en erreur par le professeur de théologie. M. de la Mennais avançoit, dans son livre, *que les païens SAVOIENT que le Christ devoit venir*. Je ne le crois pas : mais enfin il cite avec raison un texte de Tertullien qui l'affirme : SCIEBANT, *ils savoient*. Le professeur de théologie l'accusoit d'avoir ajouté ce mot *sciebant*, si essentiel à sa doctrine... Le professeur triomphoit beaucoup, et il s'écrioit fièrement : *Je finis en demandant à M. de la Mennais dans quelle édition de Tertullien il a trouvé le mot décisif SCIEBANT qu'il applique aux païens ?* Je le demande, qui est-ce qui n'y auroit pas été pris ? J'avois vérifié le premier passage, parcequ'il s'agissoit d'une suite de raisonnements... JE N'AI POINT VÉRIFIÉ LE SECOND PASSAGE, *parcequ'il ne s'agissoit, pour ainsi dire, que d'un FAIT MATÉRIEL : un mot se trouvoit-il dans un passage de Tertullien, ou ne s'y trouvoit-il pas ?* Je ne pouvois soupçonner un professeur de théologie de vouloir tromper sur ce



« fait. *Je ne le soupçonne pas encore ;* mais je lui demanderai, à mon tour, dans quelle édition il a trouvé le passage de Tertullien tel qu'il le cite, *et sans le mot SCIEBANT appliqué aux païens ? Quant à moi, je déclare que j'ai trouvé ce mot , AVEC CETTE APPLICATION TRÈS CLAIRE, dans deux éditions différentes.* »

Il faut le dire , cette explication n'a satisfait personne, et a déplu à beaucoup de monde, à commencer sans doute par le pauvre professeur de théologie. On s'attendoit à un humble aveu, à une espèce d'amende honorable, et l'on n'a vu qu'une apologie ; de façon qu'on jugea que cette prétendue *rétractation* avoit elle-même besoin d'être *rétractée*. Et voici les observations qu'un de nos amis adressa, à ce sujet, à M. le rédacteur.

« La première chose à observer quand on écrit, c'est de s'entendre soi-même , et la seconde c'est d'être entendu. Or, monsieur, le 21 avril, vous disiez que M. de la Mennais avoit ajouté un mot dans un texte cité par lui, *que vous l'aviez cherché, et que vous ne l'aviez pas trouvé*; et le 24, vous dites, AU CONTRAIRE, *que vous n'avez pas vérifié le passage*. Le 21, vous disiez n'avoir rencontré le mot SCIEBANT *que sept à huit lignes plus bas, et appliqué seulement aux juifs*; et le 24, vous dites, AU CONTRAIRE, *que vous l'avez lu tout au commencement de la phrase, et appliqué aux païens, dans DEUX éditions différentes*. Le 21, vous disiez que vous n'aviez pu vous empêcher DE VOIR *que le professeur de théologie avoit entièrement raison*, ce qui suppose que vous aviez examiné les preuves de sa proposition ; et le 24, vous dites, AU CONTRAIRE, que vous avez accusé M. de la Mennais *sur la foi du professeur de théologie, lequel vous a induit en erreur*, ce qui suppose que vous l'avez bonnement cru sur parole. Le 21, d'accord avec le professeur, vous défiez M. de la Mennais de citer une édition de Tertullien où se trouve le *sciebant* ; et le 24, AU CONTRAIRE, vous défiez le professeur d'en citer une où il ne se trouve pas. Maintenant, monsieur, je vous le demande, com-



ment avez-vous entendu tout cela, et comment devons-nous l'entendre ?

» Mais voici qui est encore plus extraordinaire : dans votre premier article, vous accusiez M. de la Mennais d'un faux *matériel* (l'addition ou la transposition d'un mot) ; et dans votre apologie vous vous excusez *de n'avoir pas vérifié le passage, parcequ'il ne s'agissoit que d'un fait MATÉRIEL* ; et vous ajoutez naïvement : *Le mot se trouvoit-il dans Tertullien ou ne s'y trouvoit-il pas ? voilà toute la question*. Eh ! précisément, monsieur, c'est parceque toute la question étoit de savoir *si le mot y étoit ou n'y étoit pas*, qu'il falloit y regarder ; en pareil cas, c'est le moyen de certitude le plus simple que je connoisse, et le plus conforme au *sens intime* et au *jugement particulier* dont vous êtes si grand partisan.

» Enfin, monsieur, dans notre premier article, vous disiez, avec beaucoup de raison, que M. de la Mennais et ses partisans devoient *savoir qu'un SCIEBANT de plus ou de moins change beaucoup les choses, et qu'il n'est pas permis d'ajouter un SCIEBANT dans le texte d'un écrivain sacré, ni même d'un écrivain profane*. Et moi, monsieur, je vous dirai que M. de la Mennais et ses partisans *savoient* aussi (*sciebant*) qu'il n'est pas permis de dire qu'on a lu un livre qu'on n'a seulement pas ouvert, et qu'on a examiné ce qu'on n'a seulement pas regardé ; ils *savoient* également (*sciebant*) que, si, comme vous le prétendez si justement, *il n'est pas permis d'ajouter un mot au texte d'un auteur, même profane*, il est encore moins permis d'en *retrancher* un du texte d'un auteur *sacré* ; ils *savoient* encore (*sciebant*) que le talent d'écrire avec agrément sur des romans, des chansons, ou des discours académiques, ne donne pas le droit de traiter toutes les matières et toutes les questions morales et religieuses, et que certains critiques devroient savoir s'arrêter devant certains hommes et certains ouvrages ; ils *savoient*, enfin (*sciebant*), qu'une accusation du genre de celle que vous vous êtes permise flétrit ou celui



qui se l'est justement attirée, ou celui qui l'a hasardée injustement. Or vous savez maintenant, monsieur, sur lequel des deux tombe la flétrissure (1)!

Le comte O'MAHONY.

(1) Pendant qu'on imprimoit cette livraison du *Mémorial*, il a paru dans le *Journal des Débats* une lettre de M. Flotte, professeur de philosophie, qui cite à l'appui de l'accusation qu'il avait portée contre l'auteur de l'*Essai*, et qui avoit été répétée par le *Journal des débats*, deux anciennes éditions de Tertullien, l'une imprimée à Bâle en 1562, l'autre à Paris en 1580. Le *Manuel du libraire* et la *Bibliothèque* de Debure, que nous avons consultés, ne font pas mention de ces deux éditions, ce qui prouve qu'elles sont bien peu connues : nous ne doutons pas cependant qu'elles n'existent, et que le passage de Tertullien ne s'y trouve tel que M. Flotte le rapporte. Mais en admettant même cette leçon, qui seroit contraire à toutes les éditions accréditées de Tertullien, le passage de cet apologiste ne pourroit pas encore être entendu autrement qu'il ne l'a été par M. de la Mennais; et, nous ne craignons pas de le dire, si M. Flotte lui-même s'étoit donné la peine de le traduire, il lui eût été impossible de lui trouver un sens différent. On comprend du reste que ce qui peut justifier en partie l'auteur de l'*Errata* ne diminue en rien les torts de l'auteur de l'article, qui, de son aveu, n'avoit vérifié le passage dans aucune édition.

INSTRUCTION PASTORALE de monseigneur l'évêque de Troyes, pair de France, au sujet de l'établissement de la dévotion au sacré cœur de Jésus dans tout son diocèse.

Nous recommandons avec empressement la lecture de ce nouvel écrit de monseigneur l'évêque de Troyes : l'âge ne fait rien perdre à ce prélat ni de son éloquence vigoureuse, ni de ce zèle intrépide avec lequel depuis soixante ans il a successivement combattu pour les saines doctrines, dans les rangs du sacerdoce et de l'épiscopat. Les fidèles trouveront dans cette *Instruction pastorale* des motifs d'encouragement à la dévotion au sacré cœur de Jésus, et les ennemis de cette dévotion apprendront à en connoître le véritable esprit. Monseigneur l'évêque de Troyes prouve qu'elle ne mérite pas moins



la confiance que le respect, et par l'autorité qui la consacre, et par l'objet qu'elle nous présente, et par le but qu'elle se propose, et par les avantages qu'elle nous procure. Mais en citant quelques passages de cette *Instruction*, nous mettrons nos lecteurs plus à même d'en apprécier le mérite. « En vain nous diroit-on que c'est ici une dévotion nouvelle : qu'importe qu'elle soit nouvelle, si c'est le saint-siège, si c'est l'Église qui l'approuve ? qu'importe qu'elle soit nouvelle par la forme, si son esprit est ancien, et si le fond est conforme aux plus saines maximes de la tradition ? Et poussera-t-on la témérité jusqu'à dire que toute pratique qui n'est pas littéralement énoncée et textuellement connue dans l'antiquité est par-là même une innovation condamnable ? Sans doute qu'on ne peut rien ôter ni rien ajouter à la foi, et que ce qui est faux dans un temps ne peut être vrai dans un autre ; mais qui ne sait aussi que, si les principes de l'Église ne peuvent changer, ses besoins peuvent varier, et que ce qui n'est pas nécessaire dans un siècle peut devenir très bon et très utile dans un autre ? Qui ne connoît pas ce principe avoué de toute l'antiquité, que l'on peut enseigner des choses anciennes d'une manière nouvelle, suivant cette maxime si connue d'un Père, *Non nova, sed novè* ? C'est ainsi que saint Bernard et saint Bonaventure se sont servis de termes inusités, et ont exprimé des sentiments peu connus avant eux sur la dévotion à Marie et sur d'autres affectueux sujets, sans qu'ils aient été pour cela taxés d'ignorants et de novateurs. D'où il est aisé de conclure qu'ici les véritables novateurs sont ceux qui regardent comme innovation tout ce qui contrarie leurs erreurs favorites, et que les vrais apostats de l'antiquité sont tous ces hommes de parti, tous ces frondeurs chagrins qui nous donnent leur raison pour règle, leur caprice pour autorité ; qui veulent mettre leur petit nombre au-dessus de tout, et même de l'Église ; qui, pour éluder les jugements dogmatiques, inventent des distinctions fuites, inconnues



» à toute l'antiquité, et qui, après avoir disputé aux évêques  
 » et au saint-siège le droit d'examiner les livres et d'en cen-  
 » surer les propositions condamnables, osent encore leur  
 » contester celui d'établir les plus utiles dévotions et les pra-  
 » tiques les plus édifiantes. . . . Mais en adorant spé-  
 » cialement le cœur de Jésus-Christ, et en faisant de cet  
 » objet sacré le but particulier de notre dévotion et de notre  
 » culte, gardons-nous de toute idée grossière et matérielle qui  
 » nous feroit diviser Jésus-Christ, et ne nous montreroit dans  
 » ce cœur divin qu'une partie isolée de lui-même. Loin de  
 » nous cette pensée, qui dénatureroit notre culte envers Jésus-  
 » Christ, en séparant de son cœur sacré les autres parties de  
 » sa divine personne; loin de nous une erreur que cherchent  
 » à nous imputer les ennemis de cette dévotion, qu'ils ne rou-  
 » gissent pas d'appeler une idolâtrie où le cœur matériel de  
 » Jésus-Christ est tout, et le reste de sa personne rien : imputa-  
 » tion insensée, hautement démentie par les prières mêmes de  
 » l'office consacré à cette auguste solennité, lesquelles, par la  
 » clarté des expressions, excluent ici toute méprise et toute  
 » confusion. »

## BEAUX-ARTS.

*Collection des cinquante-deux fresques du Vatican, con-  
 nues sous le nom de Loges de Raphaël, représentant les  
 principaux sujets de la Bible; ouvrage dédié à S. A. R.  
 Monseigneur le duc de Bordeaux, sous la direction  
 de M. H. Castel de Courval (1).*

L'histoire de la peinture n'offre rien de plus justement cé-  
 lèbre que *les fresques du Vatican*; aussi ce prodigieux ou-

(1) L'ouvrage entier sera composé de 52 planches, et chaque livraison de  
 quatre gravures; prix, 10 fr. la livraison, et 15 fr. sur papier de Chine. On  
 souscrit, à Paris, chez Decourval, rue de Bourbon, n° 2; Réad, rue Neuve-



vrage du génie de Raphaël a été dans tous les temps l'objet de la curiosité des amateurs, de l'étude des peintres, et de l'émulation des dessinateurs. Tous les genres de gravures ont été consacrés à les reproduire ; le burin et l'eau-forte ont été alternativement chargés de donner à l'Europe une foible idée de ces chefs-d'œuvre qu'on ne voit qu'à Rome. Il étoit donc bien juste qu'à son tour la lithographie leur rendît hommage ; c'est ce qui vient d'arriver. M. de Courval a confié ce grand et important travail aux dessinateurs les plus habiles. C'est sur les lieux mêmes , et en présence de l'original, qu'ils travaillent à la *traduction*. On peut donc compter sur sa fidélité ; et, en effet, la preuve se trouve déjà dans la première livraison, qui est sous nos yeux , et qui renferme , *la création de la terre, Jacob bénissant son fils, le songe de Jacob, et l'adoration des mages*. Ces quatre planches sont exécutées avec beaucoup de bonheur ; et si les suivantes répondent aux premières, M. de Courval aura rendu un véritable service aux arts , et les amateurs comme les artistes lui devront de sincères remerciements.

Chaque gravure est suivie d'une page de texte, tirée des saintes Écritures, et explicative du sujet du tableau. Ainsi, les jeunes personnes , et les enfants mêmes , pourront y trouver un moyen d'instruction aussi agréable que facile.

Voilà bien des avantages , *sans inconvénient* ( chose fort rare aujourd'hui dans les productions des arts ! ), et qui promettent à l'éditeur un succès tout à la fois de vogue et d'estime.

O'M.....

P. S. Nous saisissons cette occasion de réparer une omission de notre dernier numéro. En annonçant l'excellent *Dictionnaire anglais-français et français-anglais* de M. Boniface , nous avons oublié de dire qu'il se trouvoit à la librairie clas-

Saint-Augustin , n° 12 ; Castel , rue de Richelieu , n° 89 ; Dondey-Dupré , rue Saint-Louis , n° 46 , au Marais ; et Giroux , rue du Coq-Saint-Honoré.



sique élémentaire, rue du Paon, n° 8. Quoique aujourd'hui cet estimable ouvrage soit bien connu et fort répandu dans le commerce de la librairie, nous avons cru obliger nos lecteurs en leur indiquant l'éditeur.

### ANNONCES LITTÉRAIRES.

AMICO D'ITALIA, *giornale morale, di lettere, scienze ed arti.*

Tel est le titre d'un journal périodique qui s'imprime à Turin. Le rédacteur principal a bien voulu nous envoyer tous les cahiers qui ont paru jusqu'à présent. Nous avons à peine eu le temps d'y jeter un coup d'œil, mais déjà nous en connoissons assez pour apprécier l'esprit dans lequel est rédigé cet excellent ouvrage; nous nous proposons de donner dans les prochains numéros du *Mémorial* l'extrait de quelques articles de *l'Ami de l'Italie* qui nous paroîtront le plus capables d'intéresser nos lecteurs.

—Il vient de paroître un ouvrage important sous ce titre: *De la révolution dans ses rapports avec ses victimes, et particulièrement avec les émigrés* (1). En attendant que le temps nous permette de le juger à fond et d'en rendre un compte que paroît mériter la façon philosophique et religieuse dont ce grand sujet est traité, nous voulons dès à présent mettre nos lecteurs à même de s'en faire une idée. On sent assez que la *révolution* tout entière se trouve dans les jacobins d'une part, et dans les royalistes de l'autre. Il y avoit les hommes qui, ayant en main le pouvoir qu'ils avoient usurpé, haïssoient, persécutoient et chassoient du royaume les nobles et les prêtres; et il y avoit les *émigrés*: c'étoient là les deux grandes classes qui se partageoient la révolution, les uns pour l'imposer, les autres pour la souffrir; de sorte qu'il étoit non seulement possible, mais même naturel de passer en revue toute la révolution, de la sonder, de la juger, de la condamner, à l'occasion de la magnifique question de laquelle enfin tous les esprits sont disposés à s'occuper, *l'indemnité des émigrés*, si horriblement traités pendant vingt ans par l'usurpation, et pourtant si noblement courageux dans leur sortie de la France, dans la guerre et dans la paix, si religieusement résignés dans l'adversité. L'auteur commence par montrer, à grands traits, les cau-

(1) A la librairie de Ponthieu, au Palais-Royal, 1 vol. in-8°; prix, 4 fr.



ses et les moyens de la révolution. Les causes , c'étoient la cupidité , l'*auri sacra fames* ; les moyens , c'étoient la terreur , l'incendie des châteaux , le massacre des grands , sinon demandés , du moins provoqués , tolérés et même récompensés par l'*assemblée nationale*. Alors commence l'émigration ; l'auteur la considère d'abord comme un *droit* , puis comme un *devoir* , dans le triple intérêt des émigrés , de la société et même du jacobinisme. Il fait voir , en particulier , que l'émigration , loin d'avoir été prohibée par Louis XVI , étoit autorisée et même enjointe par lui. Il trace , dans cette partie de son ouvrage , un riche tableau de la *patrie* , que tout le monde voit dans le *sol* , et qu'il voit ailleurs ; après quoi vient l'histoire de la *tyrannie exercée sur les émigrés* et leurs bienfaiteurs , de *l'état des émigrés en exil* , de leur *droit de guerre* , de leur *héroïsme*. Il réfute , avec les armes d'une dialectique particulière , l'*objection de la pureté des motifs des tyrans* , et celle , renouvelée encore tous les jours , de la complicité des émigrés avec les jacobins. Cette partie du livre est terminée par deux chapitres importants , l'un sur l'influence de l'émigration en Europe , et l'autre intitulé , *que l'émigration est une vertu ou un crime*. La seconde partie du travail est ce qu'on peut appeler les *conclusions* ; c'est la partie de législation et de justice , que l'auteur d'ailleurs ne sépare jamais de la philosophie , et même de la métaphysique. C'est évidemment une œuvre destinée à un succès , et qui survivra à la circonstance qui l'a fait éclore. L'auteur , qui a voulu pourtant garder l'anonyme , a tous les titres nécessaires pour ne redouter rien du public ; mais nous savons qu'il s'occupe d'ouvrages d'un ordre supérieur qui seront incessamment publiés , et nous espérons cette fois faire connoître un de ces écrivains qui s'avancent avec autant de talent que de courage dans la nouvelle et dernière lice ouverte à la vérité contre l'erreur : elle doit infailliblement triompher.

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE DANS LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE , chez Leclère , quai des Augustins , 3 vol. in-8°. Nous rendrons compte de cet ouvrage.

OEUVRES DE MARC-ANTOINE DE NOÉ , ancien évêque de Lescar , mort évêque de Troyes , contenant ses Discours , Mandemens et Traductions ; précédées d'une notice historique sur la vie et les écrits de ce prélat , et ornées d'un *fac-simile* de son écriture. Prix , br. , 5 fr. A Paris , chez F. Guitel , libraire , rue J.-J. Rousseau , n° 5.

OEUVRES DE M. LE CARDINAL DE BOISGELIN , précédées d'une notice historique par M. le cardinal de BEAUSSET , 1 vol. in-8°. Prix 5 fr. , chez le même libraire.



**HISTOIRE IMPARTIALE DES JÉSUITES**, 1 vol. in-18; prix, 3 fr. A Paris, chez Delongchamps, libraire, boulevard Bonne-Nouvelle, n° 3.

---

*On trouve en ce moment chez Méquignon Junior, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9, les ouvrages suivants, dont la réimpression étoit généralement désirée :*

1° **THEOLOGIA MORALIS** R. D. Alp. de Ligorio; editio nova. — 9 très forts volumes brochés, prix 30 f.

Nous parlerons de cet ouvrage dans notre premier numéro, et en particulier de cette édition, qui renferme des améliorations importantes.

2° **BENOÎT XIV**, De synodo diœcesana, libri tredecim; editio nova. — 4 forts vol. in-12, brochés, prix 16 f.

3° **MARTYROLOGE UNIVERSEL**, traduit en français du Martyrologe romain, offrant pour chaque jour de l'année la série des saints, saintes, martyrs, etc., et un dictionnaire universel des saints. — Paris, 1813, un vol. in-8°, prix 6 fr.

---

On vient de mettre en vente à la librairie de la Société typographique de MÉQUIGNON-HAVARD, rue des Saints-Pères, n° 10, les deux premiers volumes de l'ouvrage M. Nicolas-Silvestre Guillon, professeur d'éloquence sacrée dans la Faculté de théologie de Paris, intitulé **BIBLIOTHÈQUE CHOISIE DES PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE ET LATINE**. La première partie de cet ouvrage contient les Pères apostoliques et les apologistes grecs, et formera 4 volumes. Le troisième paroîtra très prochainement. Prix de chaque volume, papier fin satiné, 7 francs.

Nous rendrons compte incessamment de cette belle entreprise.

---

**CHOIX DES LETTRES ÉDIFIANTES** écrites des missions étrangères, avec des tableaux géographiques, historiques, politiques, religieux et littéraires, des pays de missions : la Chine, le Tonquin, la Cochinchine, etc.; en Amérique, les États-Unis, le Canada, la Louisiane, la Guiane, le Pérou, le Paraguay, etc., etc.; seconde édition, 8 vol. in-8°, de 500 pages environ, prix 6 fr. le vol. pour les souscripteurs. Il paroîtra un volume par mois. On souscrit, sans rien payer d'avance, chez GRIMBERT, libraire-éditeur, successeur de MARADAN, rue de Savoie, n° 14, et chez tous les libraires de la France et de l'étranger.

---



LE

# MÉMORIAL CATHOLIQUE.

JUIN 1824.

---

LETTRE INÉDITE DE M. LE COMTE J. DE MAISTRE,

A UNE DAME PROTESTANTE,

*Sur la maxime qu'un honnête homme ne change jamais  
de religion.*

Une personne qui possédait deux lettres de M. le comte de Maistre sur deux questions très importantes, a bien voulu nous les communiquer, et nous permettre de les insérer dans le *Mémorial catholique*; on trouvera ces deux écrits dignes de l'illustre auteur du *Pape* et des *Soirées de Saint-Petersbourg*.

MADAME,

Vous exigez que je vous adresse mon opinion sur la maxime si fort à la mode, *qu'un honnête homme ne change jamais de religion*. Vous me trouverez toujours disposé, madame, à vous donner des preuves d'une déférence sans bornes, et je m'empresserai d'autant plus à vous obéir dans cette occasion, que, si je ne me trompe infiniment, il ne reste plus entre vous et la vérité que ce vain fantôme d'honneur qu'il est bien important de faire disparaître.

Il m'eût été bien plus doux de vous entretenir de vive voix; mais la Providence ne l'a point voulu. Je vous écrirai donc



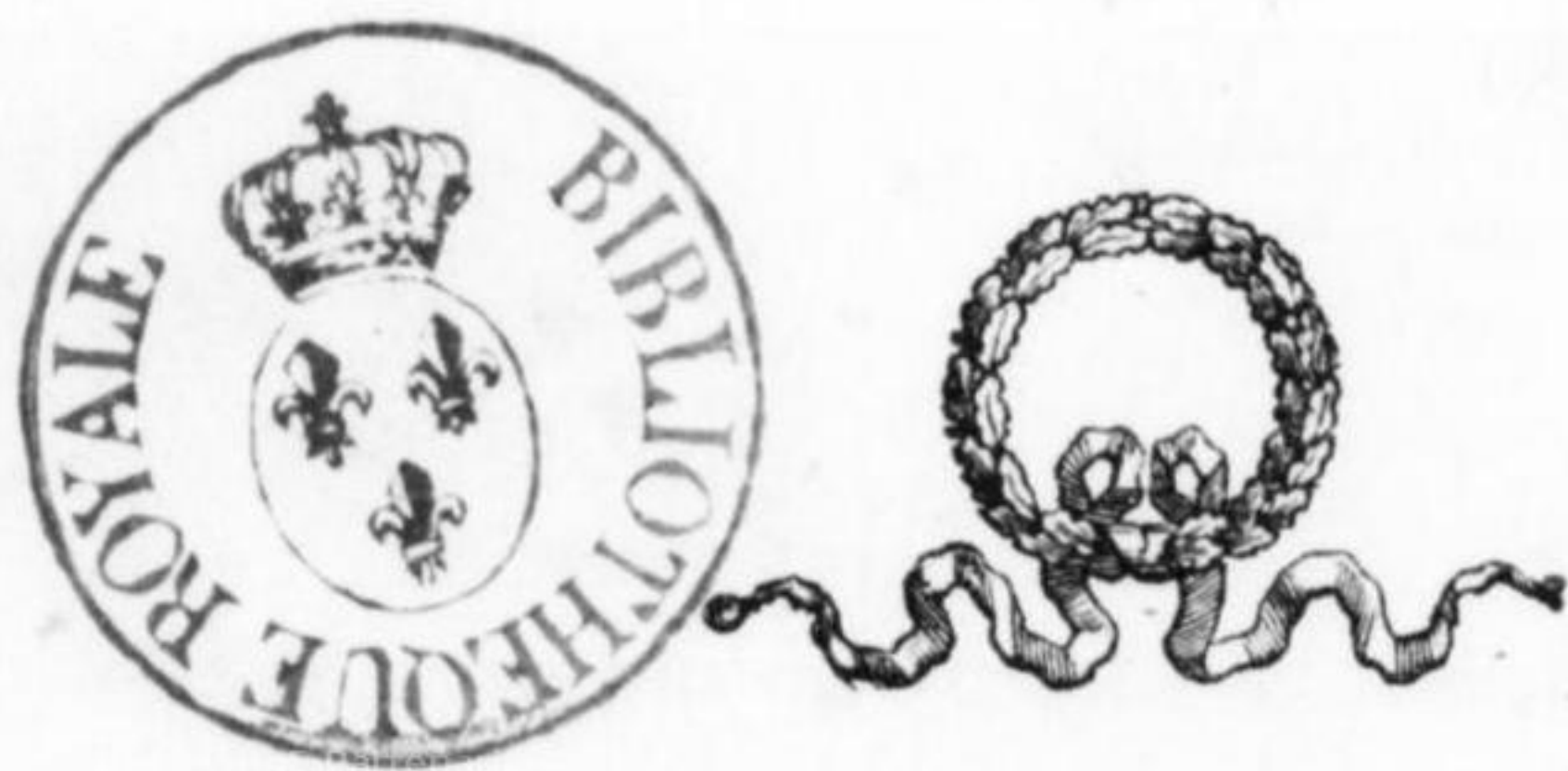
LE  
**MÉMORIAL**  
**CATHOLIQUE,**

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

---

PREMIÈRE ANNÉE.

TOME II.



A PARIS,  
AU BUREAU DU MÉMORIAL CATHOLIQUE,  
RUE CASSETTE, N° 35.

---

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,  
Successeur de CÉLLOT, rue du Colombier, n. 30.

M. DCCC. XXIV.



# LE MÉMORIAL CATHOLIQUE.

AOUT 1824.

---

## LES LOIS CIVILES DE LA RÉVOLUTION

### SUR LE MARIAGE,

CONSIDÉRÉES COMME CAUSE PROCHAINE DE LA LICENCE DES MOEURS.

Les gouvernements sont depuis long-temps effrayés du prodigieux accroissement du nombre d'enfants trouvés qui absorbent les plus précieuses ressources des départements, et accablent le trésor public ; et malheur au gouvernement qui ne prendroit pas en sérieuse considération cette population toujours croissante, jetée sur la terre sans famille et sans patrimoine, et qui ne connoît ni parents ni amis.

On en trouve la cause dans la licence des mœurs, mais où trouve-t-on la cause prochaine de cette licence ? Sans doute la cause générale est dans l'affoiblissement de l'esprit religieux ; mais il y a une cause générale qu'il faut chercher dans le désordre introduit par la révolution dans les lois civiles sur le mariage.

La religion avoit élevé le mariage à la plus haute dignité ; les lois modernes l'en ont fait descendre, et n'en ont plus fait qu'un acte civil, comme l'acquisition d'un immeuble ou le loyer d'une maison.

*Mais quand le mariage n'est plus aux yeux des peuples qu'un contrat civil, le concubinage n'est plus qu'un lien na-*



( LE )

# MÉMORIAL CATHOLIQUE.

SEPTEMBRE 1824.

---

RÉFLEXIONS SUR LES COMMUNICATIONS FAITES AU NOM DE S. M. L'EMPEREUR D'AUTRICHE A LA DIÈTE DE LA CONFÉDÉRATION GERMANIQUE, extraite de sa vingt-deuxième séance, tenue le 16 août 1824.

Les communications officielles, faites à la diète germanique, au nom de S. M. l'empereur d'Autriche, et que nous n'envisagerons ici que dans leurs rapports avec l'objet du *Mémorial catholique*, sont une haute leçon donnée à plusieurs gouvernements de l'Europe, qui ne marchent pas avec autant de franchise et de courage dans la route de l'ordre et du salut public. Au lieu de dissimuler la plaie profonde qui ronge le corps social, l'auguste chef de l'empire la découvre tout entière : au lieu de s'endormir dans une fausse sécurité, de se rassurer sur l'avenir, de ne le voir qu'à travers les illusions d'une fatale confiance, il déclare que le résultat des enquêtes, faites par l'autorité, « offre un tableau trop sombre de ce qu'on peut attendre de la génération naissante, pour qu'il puisse y arrêter plus long-temps ses regards. » Enfin, au lieu de recourir à de petits moyens, à d'étroites combinaisons, pour remédier à l'immense désordre de la société, sa haute sagesse reconnoît la nécessité de recourir à des mesures extraordinaires, comme, dans les grandes crises d'une maladie toujours croissante, un médecin habile emploie un traitement



LE

# MÉMORIAL CATHOLIQUE.

OCTOBRE 1824.

DE VOLNEY,

ET DE SA RÉPUTATION D'HONNÊTE HOMME.

Lorsqu'un apôtre de la philosophie et de l'impiété a terminé sa mission sur cette terre, ses amis, ou plutôt ceux qui avoient eu avec lui de criminels engagements, s'empressent de jeter un voile officieux sur le scandale de sa vie. Aussitôt, par des discours funèbres où l'on fait couler des larmes hypocrites, par des notices historiques *tracées d'une main qui a pressé au lit de mort la main défaillante d'un ami si vertueux!* par de touchantes préfaces, où une *famille entière*, où un *grand nombre d'amis illustres* viennent étaler le spectacle de leurs inconsolables douleurs, on tâche d'entourer les ouvrages où l'*écrivain coupable* se survit à lui-même, de tous les prestiges et de toute l'autorité que pourroit leur prêter une vie passée dans le rude exercice de la vertu la plus pure. Ainsi, par exemple, à la mort de M. de Volney, il n'est pas d'artifice auquel les philosophes et philanthropes du dix-neuvième siècle n'aient eu recours pour conquérir la réputation d'*honnête homme* à l'auteur des *Ruines* et du *Catéchisme de la loi naturelle*. Mais il est une réflexion que nous devons suggérer d'abord au bon sens vulgaire. On a dit souvent que l'*âme des écrivains se peignoit dans leurs ouvrages* : cette règle, il faut en



## DE LA LÉGENDE

### DES ANCIENNES MONNOIES DE FRANCE.

Dans un moment où nos artistes rivalisent pour reproduire aux yeux de toute la France l'image fidèle des traits du Roi qu'elle chérit, nous avons cru convenable de présenter quelques réflexions sur un point d'une assez grande importance, c'est-à-dire sur la légende qu'il conviendrait d'adopter pour les nouvelles pièces.

*Domine, salvum fac regem !* tel dut être le cri de toute la France, lorsqu'elle reçut dans son sein les descendants de Henri IV, après trente ans de séparation et de malheurs : telles durent être les paroles d'amour dont elle se plut à entourer la noble image de Louis-le-Désiré ; mais on ne sauroit s'empêcher de remarquer avec quelque peine que cette légende peut convenir aussi bien à tout autre royaume qu'au royaume *très chrétien*.

Il est à propos de nous rappeler à ce sujet les leçons que nous offrent les antiquités de la monarchie française. A peine Clovis a-t-il posé les premiers fondements du *royaume très chrétien*, que nous voyons sur nos monnoies une croix entre un A et un  $\Omega$  : double signe qui faisoit allusion à cette parole de Jésus-Christ : *Je suis l'alpha et l'oméga : le commencement et la fin*.

*Crux vincit !* la croix triomphe ; telle est l'inscription qui se trouve sur les monnoies de France à la fin de la première race : semblable à celle que les légions de Constantin voyoient, pendant les combats, briller sur le miraculeux *Labarum* :



( LE )

# MÉMORIAL CATHOLIQUE.

DÉCEMBRE 1824.

---

## DU MÉMORIAL CATHOLIQUE.-

On sentoit depuis long-temps le besoin d'un écrit périodique principalement consacré à la défense des saines doctrines. Les nations voisines nous avoient donné l'exemple à cet égard : en Italie, le *Journal des sciences et arts*, de Modène, et *l'Ami de l'Italie*, de Turin ; en Angleterre, le *Spectateur catholique* ; en Allemagne, le *Journal catholique* de Mayence, étaient entrés dans la lice. La France, principal théâtre de cette guerre de doctrines qui divise la société, attendoit aussi un manifeste périodique des vérités que l'on attaque dans son sein avec une activité toujours croissante : le *Mémorial catholique* a essayé de répondre à son désir.

En publiant, il y a un an, le prospectus de cet ouvrage, nous avions compté sur la haine des ennemis de l'ordre, et sur les suffrages des gens de bien : cette double espérance n'a pas été trompée.

Les journaux irréligieux nous ont accusés de n'être pas chrétiens ; les hommes des cent jours, de n'être pas royalistes. Les uns et les autres ont atteint, en nous attaquant, le sublime des injures, et se sont abstenus prudemment de raisonner : c'est du moins de leur part une preuve de bon sens.



LE  
**MÉMORIAL**  
**CATHOLIQUE.**



À PARIS.



LE

# MÉMORIAL CATHOLIQUE.

AOUT 1826.

---

## DES OPINIONS GALLICANES CONSIDÉRÉES COMME UNE CAUSE DE DIVISION DANS LE CLERGÉ.

*A M. le rédacteur du Mémorial catholique.*

MONSIEUR,

Élevé dans un séminaire gallican, j'ai été gallican au séminaire et quelque temps encore après en être sorti, sans en éprouver aucun remords, autant qu'il m'en souvient. Les noms de la Sorbonne et de Bossuet avoient imposé singulièrement à ma jeune imagination, et il me sembloit alors beaucoup plus naturel de croire que le Pape puisse faillir jusqu'à l'hérésie, que d'admettre que Bossuet et que la Sorbonne eussent pu tomber dans une erreur. D'ailleurs notre professeur avoit su intéresser notre cœur en faveur des quatre articles de 1682. « Ce n'étoient là, nous disoit-il, que des opinions très-indifférentes en elles-mêmes : mais ces opinions lui étoient chères parce qu'il les avoit reçues de ses pères ; et c'étoit un héritage qu'il désiroit très-vivement transmettre à ses disciples. »

Je n'entreprendrai pas d'expliquer ici comment la vérité catholique s'est fait jour dans mon esprit à travers tous les préjugés d'une éducation gallicane ; comment je reconnus d'abord que des opinions qui m'avoient été présentées comme tout-à-fait in-